LÉO FERRERO

TROIS DRAMES

Quand les Hommes rêvent
ou *Poids d'Or*

La Chevelure de Bérénice

Les Campagnes sans Madone

Préface de
ROBERT DE TRAZ

ÉDITIONS DE PRÉSENCE
GENÈVE

A Vittoria e Giuliano
Bonfante che hanno
così ben capito e fatto capire
il loro figliolo. anche nel
bacio

la mamma di
Leo

Oct. 42

9 III

LÉO FERRERO

TROIS DRAMES

Quand les Hommes rêvent
ou *Poids d'Or*

La Chevelure de Bérénice

Les Campagnes sans Madone

Préface de
ROBERT DE TRAZ

ÉDITIONS DE PRÉSENCE
GENÈVE

OUVRAGES DE L'AUTEUR :

Théâtre :

La Chioma di Berenice. — Le Campagne senza Madonna. Préface d'Adriano Tilgher, Athena, Milano, 1924 *(épuisé).*

Angelica. Drame satirique, introduction de Guglielmo Ferrero, N.E.C., Lugano, Ginevra, 1937.
Edition française : Rieder, Paris, 1934 *(épuisé).*

Il Ritorno di Ulisse e *La Favola dei Sette Colori,* N.E.C. Lugano, Ginevra, 1941.

Roman :

Espoirs, Ed. Rieder, Paris, 1935.

Poésie :

Désespoirs, poèmes et pensées, préface de Gina Lombroso, Rieder, Paris, 1937.

La Catena degli Anni, N.E.C., Lugano, Ginevra, 1939.

Essais :

La Palingenesi di Roma, en collaboration avec G. Ferrero, Athena, Milano, 1924 *(épuisé).*

Léonard ou de l'Art, introduction de Paul Valéry, Kra, Paris, 1929.
Editions italiennes : Torino, 1929, N.E.C., Lugano, Ginevra, 1938.

Paris, dernier Modèle de l'Occident, Rieder, Paris, 1932.

Amérique, Miroir grossissant de l'Europe, Rieder, Paris, 1939.
Edition espagnole. Trad. Teja Zabre, Ed. Botas, Mexico.

Meditazioni sull'Italia, préface de Carlo Sforza, N.E.C., Lugano, Ginevra, 1939.

Appunti sul Metodo della Divina Commedia, N.E.C., Lugano, Ginevra, 1941.

Le Secret de l'Angleterre, Cahiers de « Présence », Genève, 1941.

Sur Léo Ferrero :

Lo Sboccio di una Vita, Gina Lombroso, N.E.C., Lugano, Ginevra, 1934.
Edition française : Rieder, Paris, 1936.
Edition espagnole : Sur, Buenos Aires, 1940.

Leo Ferrero, Bogdan Raditza, Obzor, Zagreb.

Angelica à travers le Monde, Rieder, Paris.

Angelica a Parigi, N.E.C., Lugano, Ginevra.

Hommage à Léo, Debresse, Paris.

Léo et son Léonard, Rieder, Paris.

Leo Ferrero Lombroso

A Cesare Lombroso, *père de ma mère, qui, par sa vie et son œuvre héroïques, m'a laissé le regret de ne pas l'avoir connu, et une continuelle nostalgie de sa personne ;*

A ma mère, *qui aura, en secret, la dédicace de tout ce que j'écrirai, parce qu'elle m'a appris à voir dans le cœur des hommes ; afin que l'on sache qu'entre nous l'amour du* Beau *et du* Vrai *ne tarit pas, même en plusieurs générations.*

L. F.

(Florence, 1924).

Tous droits de représentation, de traduction, de reproduction et d'adaptation, par tous moyens, réservés pour tous pays, y compris la Russie.

Copyright by Gina Ferrero-Lombroso - 1942.

PRÉFACE

Ce qui frappe, ce qui émerveille, chez Leo Ferrero, c'est l'extraordinaire multiplicité de ses dons. Il était poète et romancier, philosophe, esthéticien, moraliste. Et davantage encore. Il avait tant de choses à dire qu'il se hâtait — peut-être averti secrètement que le temps lui serait mesuré — de les exprimer dans des formes différentes et de satisfaire ainsi les exigences variées de sa nature.

Le théâtre l'attirait, j'imagine, parce qu'il y trouvait l'occasion de formuler objectivement sa pensée, de la distribuer entre des personnages de chair et de sang. De plus, le théâtre répondait à son goût du dialogue. Leo Ferrero prenait plaisir à la conversation ; il aimait interroger et il savait écouter. Il était de ces esprits qui tirent profit de la confrontation des idées, qui progressent par échanges réciproques, à la manière des jeunes gens de Platon. S'il se réclamait de deux patries intellectuelles, l'Italie et la France, c'était peut-être pour la joie d'entendre s'entretenir en lui leurs deux génies.

Enfin, comme Leo Ferrero était le contraire d'un dilettante, il demandait au dialogue d'aboutir à un rapprochement. Son intelligence était liée à une sensibilité tendre qui recherchait la compréhension, et même l'amitié. S'il souhaitait communiquer avec les êtres, c'est qu'il espérait fraterniser. Or le théâtre permet d'entrer en contact immédiat avec le public. L'auteur dramatique éveille dans une salle des sentiments collectifs, il crée entre lui et les spectateurs une communion.

Dès sa première jeunesse, Leo Ferrero a écrit un grand nombre de pièces. On en trouvera trois

dans les pages qui suivent : La Chevelure de Bérénice, Poids d'Or *ou* Quand les hommes rêvent, *et* Les Campagnes sans Madone.

Ce qu'on remarque d'abord, c'est la simplicité voulue de ces ouvrages. Pas d'intrigue compliquée. Un petit nombre de personnages. Des scènes qui s'équilibrent et qui toutes concourent à mettre en lumière un thème psychologique ou philosophique.

La Chevelure de Bérénice *nous présente en Catulle un « poète malade et décadent », comme disait l'auteur lui-même. Mais Leo Ferrero le peint sans la moindre emphase, il observe une grande économie de moyens, il laisse entendre plutôt qu'il ne souligne. Par cette sobriété, cette pudeur qui vient de l'âme autant que d'une préférence esthétique, il s'apparente à l'art classique.*

Quand les hommes rêvent *est une pièce moderne, mais, par sa composition et son esprit, elle s'inspire de modèles antiques dans son évocation du destin. « Vivre, c'est lutter contre son destin », dit Natalie à son mari Jean-Sébastien qui s'interroge sur le sens de l'existence. Elle l'affirme à l'issue du conflit qui les a cruellement opposés et qui s'achève par la défaite de Jean-Sébastien. Celui-ci a voulu braver l'opinion, a voulu combattre, imposer ses inventions et ses bienfaits, mais voici qu'il déserte sa mission et sa femme pour une autre femme qui satisfait non pas son idéal, mais ses désirs et ses instincts. Sa trahison l'emplit d'horreur, mais Natalie, fidèle à son mari vaincu et à l'idée qu'il se faisait de lui-même, accomplit la mission qu'il s'était donnée. Elle lui redonne le courage de retrouver dans son désespoir le chemin de la grandeur.*

Même simplicité, poussée jusqu'à la nudité, dans Les Campagnes sans Madone. *Trois personnages seulement, comme dans* Poids d'Or, *où les comparses ne comptent guère : un couple de jeunes paysans, Jean et Primetta, et Marie, la mère*

de Jean. Celle-ci, comme Natalie, offre le type d'une femme « forte et soumise » qui, sans rien demander pour elle-même, parle le langage du devoir. On pourrait, il est vrai, nommer un quatrième personnage, muet et mystérieux, celui-là, mais qui détermine le drame : la terre. Comme dans Poids d'Or *encore, il s'agit d'un conflit conjugal, et Jean, comme Jean-Sébastien, est un insatisfait, un avide qui se juge incompris. Il n'aspire pas à sa propre grandeur, mais à fuir une existence harassante qui l'attache à la glèbe. Il veut s'évader vers la liberté des grandes villes, tandis que Primetta demeure farouchement liée à ses champs, à ses vergers. Lui aussi sera vaincu. Assistons-nous, dans les deux cas, au triomphe de l'ordre ? Non, plutôt à celui de l'acceptation. Seulement, tandis que Jean-Sébastien nous laisse croire à son relèvement, il semble que Jean renonce à son rêve. Car son dernier geste, qui consiste à s'agenouiller, lui, l'incroyant, devant la Madone, ne nous convainc qu'à moitié.*

Sous des affabulations différentes, ces trois pièces, d'intention si haute, nous montrent la défaite de l'homme, écrasé non par les dieux, mais sous sa fatalité intérieure. Leur dépouillement, où ne subsiste que l'essentiel, leur pessimisme lucide, le caractère inexorable de leur marche et de leur conclusion, en font des tragédies. Mais tragédies modernes, où le héros, saisi d'inquiétude, s'étonne en même temps qu'il souffre et s'estime coupable autant que malheureux.

ROBERT DE TRAZ.

QUAND LES HOMMES RÊVENT

OU

POIDS D'OR

Drame en trois actes

QUAND LES HOMMES RÊVENT
OU
POIDS D'OR
(1925-28)

Leo a toujours été fortement attiré par le théâtre. A huit ans il dicta, à l'occasion des fêtes pour la millième bibliothèque offerte par sa tante, une pièce, *La Fée des Livres*, qui connut un certain succès. M. François Franzoni, dans une conférence graphologique sur Leo, dit que sa prédilection pour l'art du drame provient de ses multiples tendances psychologiques, en même temps que de son dynamisme vital. Cette complexion, qui se traduit déjà dans son écriture d'enfant, ne pouvait s'extérioriser pleinement que dans l'art dramatique. Dans sa belle préface, M. Robert de Traz propose une autre explication, à savoir que dans le théâtre s'épanouissait son goût de la conversation. Quoi qu'il en soit, le fait est qu'à douze ans Leo résolut de devenir auteur dramatique, qu'il étudia la technique du théâtre et que, tout jeune, il écrivit de nombreuses pièces.

Quand les hommes rêvent ou *Poids d'or*, comme il intitula le texte français, est un drame qu'il a remanié au moins dix ou douze fois du commencement à la fin. Ce sujet l'a tourmenté pendant bien des années. Il avait commencé à quinze ans une pièce intitulée : *Il Falso Idealista*. Il s'agit d'un jeune homme qui semble vraiment idéaliste aussi longtemps qu'il vit dans le rayonnement de sa mère, dont il n'est que la doublure, mais qui, s'étant marié avec une femme terre-à-terre, la reflète à son tour (un homme-reflet).

Du faux idéaliste, il passe à : *Quand les hommes rêvent*. La première version diffère profondément de celle que nous donnons, qui est la dernière, rédigée à Paris en 1928. Le développement en est tout autre : Jean-Sébastien a deux enfants et le drame familial est beaucoup plus important. La pièce était en quatre actes. Leo travailla trois ans de suite avec acharnement à la composition de ce drame, qu'il remaniait sans cesse. Ses cahiers sont pleins de dialogues et de répliques échangés entre Jean-Sébastien et Natalie. C'est en composant cette pièce que Leo se familiarisa avec tous les ressorts de l'art dramatique, ce qui lui permit, peu de temps après, d'écrire *Angelica* en quelques mois.

G. L. et *G. F.*

PERSONNAGES

JEAN-SÉBASTIEN MIZZAN, médecin.

NATALIE, sa femme, médecin.

PIERROT, leur fils.

MAGGIE DE SAINT-BONIFACE, cousine de Natalie.

MICHEL, mineur.

IDA, sa femme.

CLOCHU, GROS-SAC, mineurs.

Voix de mineurs.

Le premier acte se passe à Rome. Les deux autres à l'île d'Elbe.

PREMIER ACTE

Une salle à manger chez Jean-Sébastien ; d'aspect conventuel, évidemment conçue par un homme. Comme en presque toutes les chambres qui révèlent un goût masculin, les meubles y sont beaux, et peu nombreux. Au centre, une table bénédictine, étroite et longue, flanquée de deux bancs. Contre le mur du fond, un grand coffre du XVe siècle. De côté et d'autre du coffre, deux candélabres de fer forgé, dressés sur le sol. Quelques vases de fleurs. Murs blancs et vides. A gauche, une porte. A droite, deux portes. Entre les deux portes, un prie-Dieu sur lequel repose une Imitation de Jésus-Christ, ouverte. Au fond, deux fenêtres. Un renfoncement dans le mur, voilé d'une étoffe. Un clapier contenant des lapins y est caché. La pièce est très luisante et bien ordonnée. Les fleurs, préoccupation de la maîtresse de maison, sont accordées à la couleur des tentures, et disposées avec goût. Le temps est changeant. Par moments, une ondée succède à un rayon de soleil.

SCÈNE I

NATALIE, PIERROT

NATALIE

C'est une femme belle, mais d'une beauté d'un autre temps et que tout le monde ne peut apprécier. Elle ne s'impose pas, justement parce qu'elle n'est pas bruyante ni à la mode. Elle s'habille bien, mais avec beaucoup de simplicité. Quand le rideau se lève, elle est inquiète, mais ne veut pas le laisser paraître. Elle fouille dans les chaussettes, et raccommode des napperons. Sans quitter son travail, elle va au clapier et soulève la tenture.

NATALIE. — En voici un autre qui meurt.

PIERROT

C'est un enfant de neuf ans. Il joue à la table avec des gros cubes de construction. Il se tourne et se lève, battant des mains et sautant de joie.

PIERROT. — Papa sera content.

NATALIE. — Combien de jours y a-t-il ? *(Elle compte sur ses doigts.)* Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept. Il y a sept jours que nous avons mis le terreau infecté dans le clapier.

PIERROT. — Celui du laboratoire de papa est mort aussi après sept jours. Tu vois bien que c'était inutile de refaire l'essai.

NATALIE. — Cher petit paresseux, va. Il faut essayer bien des fois pour être sûr. *(Elle verse de l'eau aux lapins.)*

PIERROT. — Mais papa aussi ne voulait pas te laisser faire les expériences.

NATALIE. — C'est qu'il n'aimait pas avoir les lapins à la salle à manger.

PIERROT. — Il sera content tout de même. C'est toujours comme ça. Il dit quelque chose, et puis il est content qu'on ait fait le contraire.

NATALIE. *(Elle regarde sa montre.)* — Dieu, qu'il est tard !

Laissant retomber la tenture et abandonnant les chaussettes et les napperons sur la table, elle commence à mettre de l'ordre, époussette, touche les fleurs des vases, etc.

Allons, allons, Pierrot.

PIERROT. — Qu'est-ce que tu veux ?

NATALIE. — Tu es si mignon. Aide-moi un peu.

PIERROT. — Quand tu me dis que je suis mignon, il y a toujours à travailler.

NATALIE *(riant fort)*. — Dieu, que tu es malin. Apprends : c'est toujours comme ça qu'il faut faire. Je ne te fais pas plaisir quand je te dis que tu es mignon ? Hop, vide-moi l'eau de ce vase. Allons, Pierrot.

Pierrot s'exécute à contre-cœur.

PIERROT *(rentrant)*. — Pourquoi est-ce que tu ne me fais pas une petite sœur. Ce sont les femmes qui doivent mettre de l'ordre.

NATALIE *(riant)*. — Voyez-moi ça, comme il se sent homme, ce marmot !

PIERROT. — Papa aussi dit comme moi.

NATALIE. — Oui, tu as raison. Les hommes doivent s'occuper des grandes choses. Mais toi, tu n'es pas encore un homme.

Une pause. Pierrot se remet à jouer.

PIERROT. — Je m'ennuie, quand je joue tout seul. Pourquoi ne joues-tu pas avec moi ? Tu es une maman et tu es une doctoresse. Mais moi je m'amuse avec toi tout de même.

NATALIE *(faisant une révérence)*. — Trop aimable !

PIERROT. — Pourquoi ne joues-tu pas avec moi ?

NATALIE. — Tu ne vois donc pas que j'ai à faire ? Il faut que je range toute la maison pour l'arrivée de Maggie. Tu sais bien que papa se fâche quand la maison est en désordre.

PIERROT *(riant)*. — Mais moi aussi je me fâche quand je m'ennuie.

NATALIE. — Et bien, tâche de te contenir : c'est assez de papa.

PIERROT. — Ouf !

NATALIE *(prend Pierrot et le serre dans ses bras)*. — Ecoute, Pierrot. Je vais te parler comme à une grande personne, car tu es un enfant intelligent. C'est un mauvais moment pour papa. Papa est de mauvaise humeur, il est triste parce qu'on lui fait des injustices. Il faut que tu sois très sage, très gentil avec papa et maman, et que tu les aides, et que tu ne les déranges pas. Je fais tout ce que je peux, tu vois, pour rire ; pourtant, je suis inquiète, au dedans. Essaye de faire de même.

PIERROT. — Pourquoi avez-vous invité cette cousine ?

NATALIE *(un peu embarrassée)*. — C'est elle qui a écrit.

PIERROT. — Mais elle va tomber dans un mauvais moment.

NATALIE *(haussant les épaules)*. — Nous ferons de notre mieux. Je veux te donner un conseil : si tu veux être heureux, essaye de faire tout pour le mieux. N'épargne aucun effort, mais ensuite ne te préoccupe pas de ce qui arrivera. Quand tu peux dire : je ne pouvais mieux faire, alors tu as le droit d'être tranquille.

PIERROT. — Alors es-tu toujours tranquille?

NATALIE *(avec une pointe de mélancolie)*. — Oui, presque toujours.

PIERROT. — Même quand papa gronde ?

NATALIE. — Non, quand papa gronde je ne suis pas tranquille. J'espère même que, quand tu seras un mari, toi, tu ne gronderas pas ta femme, ou le moins possible. Mais enfin quand papa est content, je suis de nouveau contente. N'en parlons plus. Allons, bouge, fainéant. *(Elle embrasse Pierrot et l'entraîne vers la fenêtre.)* — Viens voir comme la pluie est belle sur les vitres. Toutes ces gouttes jouent à qui arrivera la première en bas. Et puis, il y a mille paysages : tiens, voilà une cascade, voilà une chaîne de montagnes. Et ici un golfe sur la mer en tempête... *(Elle le laisse à la fenêtre et reprend son ouvrage.)*

SCÈNE II

LES MÊMES, JEAN-SÉBASTIEN

SÉBASTIEN

Il a le visage ouvert, que tourmentent les passions et les contradictions, mais que les rides, au lieu de gâter, illuminent d'une beauté spirituelle. Visage qui, somme toute, plaît aux femmes. Il a souvent, dans les gestes, quelque chose de théâtral et qui est tout à fait involontaire. C'est ainsi qu'il est parfois très expansif, parfois très distant ; et l'on ne comprend pas trop s'il s'en aperçoit. Il est mis avec un goût extrême.

SÉBASTIEN. — Le monde est plein d'hommes stupides et méchants, mais puis-je dire, moi, que je suis meilleur que les autres ?

NATALIE *(jetant les toiles dans un sac et s'approchant de son mari)*. — La faculté a-t-elle refusé de te charger du cours pour l'année prochaine ?

SÉBASTIEN. — Oui.

NATALIE. — Les canailles.

SÉBASTIEN. — Des hommes... *(Machinalement, il ramasse les feuilles mortes tombées sur la table, et, ne sachant où les jeter, les met dans sa poche.)*

NATALIE. — Ils te haïssent parce que tu as fait une grande découverte, tandis qu'ils n'ont écrit que des mauvais livres.

SÉBASTIEN *(baissant la tête)*. — Ce n'est pas seulement pour cette raison, Natalie.

NATALIE *(impétueuse)*. — Pourquoi donc, alors ?

SÉBASTIEN. — Pour la raison que tu sais.

NATALIE. — Pour l'affaire du bateau ?

SÉBASTIEN. — Oui.

NATALIE. — Tu y crois, toi ? La vérité est que personne n'admet qu'un autre soit plus intelligent que lui.

SÉBASTIEN *(se levant)*. — Oh ! Natalie, comme ce moment est terrible.

NATALIE. — Qui donc a tiré cette vieille histoire ? *(Une pause.)*

SÉBASTIEN. — Ce sont les amis d'enfance qui prennent soin de ces choses, en général.

NATALIE. — Jean ?

SÉBASTIEN. — Lui ou un autre, qu'importe ?

NATALIE. — J'ai compris : c'est à cause de son sérum.

SÉBASTIEN. — Tu crois ?

NATALIE. — Oui, certainement c'est cela. Il t'avait fait comprendre que tu devais l'aider si tu voulais son aide. Peut-être lui as-tu répondu trop brutalement que son remède ne servait à rien.

SÉBASTIEN. — Mais c'est la vérité. Tous les ans on invente des sérums contre la tuberculose, tous plus inutiles les uns que les autres. Celui-là était comme les autres.

NATALIE. — Il s'agissait d'intérêts d'argent.

SÉBASTIEN. — C'est bien probable.

NATALIE. — Ah, mais je vais lui parler, moi. Je vais lui dire des choses ! Tu sais que mon lapin aussi est en train de mourir ? La preuve

physiologique est faite, te dis-je. *(Elle se précipite vers la porte.)*

SÉBASTIEN *(la retenant brusquement)*. — Ne fait pas de sottises.

NATALIE. — Comment, des sottises ? Il faut lui dire que tu es sur le point de sauver des milliers de vies humaines. Oh ! comment ne sent-il pas cette responsabilité.

SÉBASTIEN. — Tu veux donc que tout le monde se moque de moi ?

NATALIE. — Et que t'importe du monde ? Je n'y pense pas, moi.

SÉBASTIEN. — Je te dis de rester. Vous, femmes, vous ne rêvez que de coups de théâtre. Je ne peux pas souffrir toute cette décoration.

NATALIE. — Tu appelles décoration l'action.

SÉBASTIEN. — Il est donc écrit que les femmes ne feront jamais que des sottises.

NATALIE *(après une longue pause)*. — Cela ne vaut pas la peine de vous aimer.

SÉBASTIEN *(ironique)*. — Tu n'es qu'une petite femme comme toutes les autres. Tu n'as pas encore compris qu'avant d'agir, il faut réfléchir. Vous autres, vous faites tout par accès. Et quand un homme vous dit qu'il faut de temps en temps réfléchir, vous le traitez de paresseux.

NATALIE. — Est-ce que tu crois vraiment que c'est le moment de réfléchir ?

SÉBASTIEN *(s'assied, las, sur un banc)*. — Dire qu'en ce moment encore, il y a des hommes qui meurent. Oh, Natalie, j'avais découvert la cause de leur mal, j'aurais pu sauver des

créatures humaines, mais je ne peux me venger de mon destin. *(Une pause.)*

Voici mon année héroïque.

NATALIE. — Toi seul, tu dois la rendre héroïque.

SÉBASTIEN. — Mais je suis par trop seul.

NATALIE. — C'est ce qui arrive toujours au milieu des hommes.

SÉBASTIEN. — Je ne comprends plus rien. Je pensais que j'aurais eu à lutter seulement contre la matière. Mais je m'aperçois que faire une découverte n'est rien. Il est beaucoup plus difficile de convaincre les gens. Tout cela est trop absurde.

NATALIE. — Oh, oui. Le monde devrait t'admirer, t'adorer pour ta découverte. Au contraire, on te ferme la bouche. C'est horrible. Et ces pauvres gens...

SÉBASTIEN. — Comment les persuader d'adopter mes mesures de défense? Comment les persuader que la maladie vient du terrain ? Qui va y croire ? Qui saura quelque chose de ma découverte ? Ma découverte, ma découverte, mon rêve, le travail de tant d'années, personne n'a voulu la confirmer, la légitimer. Elle est là, nue, abandonnée, sans bannière, sans consécration, sans papiers, sans titres et sans fidèles. C'est une pauvre chose qui fait qu'on rit de moi. Oh, peux-tu imaginer, toi, ce que c'est pour un homme de voir que son triomphe est justement ce qui le fait rouler dans la poussière. Voilà l'injustice qui me fait pleurer au fond du cœur. Un monde dans lequel le mérite est puni et la faute couronnée est un monde de barbares. Pourquoi se sacrifier à son salut? Je veux m'enfuir loin de ces gens.

NATALIE. — Mais où ?

SÉBASTIEN. — Où ils m'enverront. Sur mer, comme l'autre fois.

NATALIE. — Sur mer. Pour quoi faire ?

SÉBASTIEN. — Cette fois, pour y chercher du soleil.

NATALIE. — Du soleil. Mais pardon, quelle sottise dis-tu ?

SÉBASTIEN. — L'Europe est pleine d'ombre.

NATALIE. — Tout cela n'a aucun sens.

SÉBASTIEN. — Tu as toujours quelque chose à redire à mes idées.

NATALIE. — A tes folies.

SÉBASTIEN. — Folies pour ton cerveau de femme.

NATALIE. — Mais aussitôt à bord, tu voudrais retourner.

SÉBASTIEN. — En Europe, non.

NATALIE. — Ça c'est une phrase. Les belles phrases doivent rester des phrases.

SÉBASTIEN. — Oh, Natalie. Il ne s'agit pas d'une idée si légère. J'y pense depuis longtemps, tu sais. La mer a été terrible pour moi, autrefois. Mais il fait bon se souvenir, en pleine mer, qu'on est un homme. La mer est grande, déserte, pleine d'espace, de sel, docile aux songes des hommes. Oh, Natalie, tout est grandiose, crois-moi, sur la mer. Plus de luttes pour une place, contre des professeurs, mais pour la vie, contre les vents et les tempêtes. Ainsi tous les deux, l'un près de l'autre, nous vivrons en un monde où ne comptent que les batailles élémentaires. La mort et la

vie seront à côté de nous comme sur les plateaux d'une balance, dont nous manierons les poids, — nous, avec notre intelligence, avec notre force, nous — non les autres... Pourtant il faut gagner de l'argent.

NATALIE. — C'est hors de cause. Si je craignais de te peser, je préférerais me jeter à l'eau avec Pierrot. Nous nous arrangerons. Je n'ai pas peur, Jean-Séba, d'être pauvre.

SÉBASTIEN *(pensif)*. — Je le sais, tu as du courage. Trop, peut-être.

NATALIE. — Vois-tu, Sébastien, quelquefois tu es très gentil et tu me rends très heureuse, mais quelquefois tu es vraiment affreux. Et puis, il et inutile que tu me conseilles de réfléchir avant d'agir. Je suis faite comme ça : je ne peux pas réfléchir avant d'agir. J'ai des éclairs : comment veux-tu les arrêter ? Oui, tu as un peu raison, et je fais de mon mieux pour être comme tu le veux, infiniment sage et raisonnable ; mais tu dois comprendre que si ma sagesse et ma raison sont faites autrement, cela ne veut pas dire que ce soient des caprices.

SÉBASTIEN. — Ce n'est pas une raison pour inviter Maggie en un pareil moment.

NATALIE *(le regardant)*. — Cela t'ennuie parce que je n'ai pas de bonne.

SÉBASTIEN *(mouvement d'impatience)*. — Qu'est-ce que cette femme vient faire ici ? Je n'ai aucun plaisir à la voir. Je ne l'estime pas. Et puis, voilà tant d'années que je ne la vois plus. Nous nous souviendrons ensemble de mille choses, et cela m'attristera. Tout homme a déjà tant de souvenirs nécessaires et pesants.

NATALIE. — Il faut être bienveillant avec les bons. Maggie a fait une grosse bêtise, mais elle est si gentille au fond, tu le sais. Et puis tant pis. Il faut prendre les gens pour ce qu'ils ont de bon.

SÉBASTIEN. — Oui, mais que veut-elle ?

NATALIE. — Tu le sais bien : depuis qu'elle s'est sauvée avec son Espagnol, elle ne se trouve plus à son aise chez elle.

SÉBASTIEN. — Mais est-ce qu'elle n'a pas fini par l'épouser ?

NATALIE. — Oui, mais elle est malheureuse tout de même. Elle doit avoir grand besoin d'aide et maintenant il s'en est retourné en Espagne, pour arranger des affaires, qui n'ont rien de très prospère, je suppose.

SÉBASTIEN. — Maggie est riche. Ces gens riches font des folies parce qu'ils n'ont rien à faire.

NATALIE. — Elle est riche, mais elle est intelligente. Je ne sais pas pourquoi tu lui en veux tant.

SÉBASTIEN. — C'est en hommage à la richesse que tu as mis « ta belle robe » ?

NATALIE. — Quel mal y a-t-il ?

SÉBASTIEN. — Je ne veux pas. Maggie, tu dois la recevoir avec ta robe de tous les jours.

NATALIE. — Je vois. Tu cherches une occasion de te disputer pour te soulager.

SÉBASTIEN *(suppliant)*. — Peut-être : aujourd'hui, je me suis vu rendre tout le mal que j'ai fait.

(On sonne à la porte extérieure.)

NATALIE. — Serait-ce déjà Maggie ?

SCÈNE III

LES MÊMES, MAGGIE

Maggie entre avec Pierrot qui était allé ouvrir. Elle est élégante, d'une élégance discrète et comme intimidée de soi-même. Sa façon de parler, un peu hésitante, se fait plus assurée quand elle exprime des idées mieux méditées ; mais alors elle s'interrompt, et module, comme honteuse de cette soudaine facilité. Sébastien se retire dans un coin, comme quelqu'un qui se croit de trop, et attend le moment où l'on s'occupera de lui. D'instinct, il remet les choses en ordre, redresse un candélabre un peu de guingois, aplanit une nappe qui faisait des plis.

NATALIE (*allant à la rencontre de Maggie*). — Oh, Maggie... que je suis contente... Mais par quel train es-tu arrivée ?... Je voulais venir à ta rencontre. (*Elles s'embrassent.*)

MAGGIE. — Que je suis contente d'être auprès de toi !

NATALIE (*discrètement*). — Tu tombes en un mauvais moment : je n'ai pas de servante.

MAGGIE. — Quel embarras. Et puis voilà que j'arrive avant l'heure. Tu as raison : je fais toujours des sottises, moi. Non, je ne suis pas arrivée par le train ; j'ai exploité un pauvre ami qui voyageait en automobile. Mais je ne vous dérange pas, mon Dieu ?

NATALIE. — Mais non, ma chère. Veux-tu te débarbouiller ? (*Sur un autre ton.*) Tu sais, Sébastien est un peu irrité en ce moment.

MAGGIE. — Où est donc Sébastien ? Ah, te voici ! Mais pourquoi te tiens-tu à l'écart, comme Catilina, ô Jean-Sébastien ?

SÉBASTIEN (*lui tend la main*). — Sois la bienvenue, Maggie.

MAGGIE. — Comme je regrette : j'ai oublié d'ôter mon gant. Tu me pardonnes, n'est-ce pas ?

SÉBASTIEN. — Toujours belle. Voilà bien des années que je ne t'ai vue.

MAGGIE. — Bien des années, vraiment.

SÉBASTIEN. — Regarde, Natalie, cette espèce de chemise. Ce doit être russe ou roumain. Comme c'est beau. Regarde cette arabesque avec ces deux couleurs. Comme tu t'habilles bien !

NATALIE. — Oui, vraiment. Tu as toujours bon goût.

MAGGIE (*bat des mains, mais à peine ébauché le geste, elle s'arrête, par pudeur*). — C'est russe. Que vous me faites plaisir ! Je suis tout à fait ridicule : je raffole des compliments. Etre fêtée comme un grand personnage, j'adore ça. Quel petit idéal, n'est-ce pas ? Mais vous, vous êtes un ménage extraordinaire. Je veux devenir meilleure auprès de vous. (*Elle regarde autour d'elle.*)

NATALIE. — Tu veux aller te laver ? changer de linge ?

MAGGIE. — Oui, mais j'ai tant envie de bavarder avec vous.

Natalie (*ouvrant la porte de droite et entrant*). — Ta chambre est à côté. Pierrot a déjà apporté les valises. Bravo Pierrot.

MAGGIE. — Je viens, je viens. Je me lave le bout du nez, je ferai ma toilette plus tard. (*Elle sort à droite.*)

SCÈNE IV

SÉBASTIEN

Une longue pause. Sébastien, resté seul, soupèse le tailleur de Maggie. Aperçoit le mouchoir de soie qui se trouvait dans la poche, le regarde. Parlant fort.

SÉBASTIEN. — Vasco. Et lui, qu'en est-il de lui ?

MAGGIE *(qui fait sa toilette dans la chambre voisine).* — Il est parti pour l'Espagne, régler ses affaires.

(Riant). — Tu comprendras : un anarchiste.

SÉBASTIEN. — Ça, ce n'est pas une réponse.

MAGGIE. — Il m'est toujours difficile de parler de moi. Mais, la tête dans l'eau, cela devient impossible.

Elle reparaît dans l'embrasure de la porte, s'essuyant les mains, une écharpe sur les épaules.

Excuse-moi, Sébastien. *(Natalie rentre.)*

SCÈNE V

SÉBASTIEN, NATALIE, MAGGIE

SÉBASTIEN *(à brûle-pourpoint).* — Raconte-moi un peu comment sont allées les choses.

MAGGIE *(un peu interdite).* — Je ne veux pas vous ennuyer, mes pauvres amis. J'étais venue pour une affaire importante. J'ai vu dans les journaux que tu avais fait une découverte. *(Elle regarde Natalie.)*

SÉBASTIEN *(sèchement)*. — Laissons cela. Réponds-moi.

MAGGIE *(dépose l'écharpe)*. — Mon Dieu. Ç'a été un coup de tête malheureux. *(Sur un autre ton.)* A vrai dire, j'ai peur de toi, voilà tout.

SÉBASTIEN. — Maggie se fait prier.

MAGGIE. — Oh, quand il s'agit de parler de moi, je ne me fais jamais prier. C'est terrible de penser comme je m'intéresse à moi-même. Maintenant, je vais vous raconter une histoire fort dramatique, mais ne la prenez pas trop au sérieux, car j'aime beaucoup qu'on me plaigne. Et puis, je colore un peu les choses, pour qu'elles fassent plus d'effet. Je ne vise qu'à l'effet.

SÉBASTIEN. — Eh bien ?

MAGGIE. — Naturellement je l'ai rencontré à Paris. Naturellement maman n'en voulait rien savoir : une comtesse de Saint-Boniface ! *(Elle rit.)*

Ah, ne vous attendez pas à de la suite dans cette histoire !

SÉBASTIEN. — Oh, quant à cela, nous n'en attendions pas.

MAGGIE *(avec un sourire d'indulgente compréhension)*. — Dieu, comme c'est ridicule ! Une femme qui raconte ses histoires d'amour, c'est vraiment une conversation frivole, je vous l'ai dit. Cela me fait enrager. Bah, n'y faites pas attention. Je continue.

SÉBASTIEN *(impatient)*. — Tu commences ?

MAGGIE. — Est-ce si peu ? Commencer, voilà tout le problème. Vous savez que je suis un peu individualiste. Comme dans les comédies

russes, direz-vous. Oui, tout cela est très femme fatale. Si je m'appelais Sonia, et si j'étais phtisique, je deviendrais pour une fois un personnage complet. Mais je n'y parviendrai jamais, car je me porte très bien.

SÉBASTIEN. — Et on t'appelle même Baby.

MAGGIE. — Alors, ne vous mettez pas à rire. Moi, je suis, entre autres choses, pour l'amour libre. Et puis, je veux l'égalité entre homme et femme. *(Elle pousse un gros soupir.)*

SÉBASTIEN. — Tu aurais tort de croire que c'est très original.

MAGGIE *(rougissant)*. — Sans doute, je m'en aperçois. Mais, tu sais, dans ma famille, cela a fait une certaine impression. *(Réfléchissant.)* Mais non pas tant. Ils me trouvent gentille. C'est désespérant. Mais laissons-là ces préambules ennuyeux. Sachez pourtant que mes idées les plus originales, je ne vous les ai pas dites. Originales, entendons-nous. Ainsi donc, j'ai trouvé un jour un jeune homme mystique. Cela semble idiot à dire, mais je suis un peu mystique. Mystique et matérialiste. Ça vient par crises, car je suis toujours en crise. Oh, comme je dis souvent *Je* ! Ainsi donc, j'ai trouvé cette perle. Il avait des idées un peu absurdes, comme moi. Il croyait à l'amour libre, comme moi. Il était pauvre, lui, mais parce qu'on l'avait chassé d'Espagne. Cela constituait une compensation romantique. Ah, il n'est pas Espagnol : il est Catalan. C'est très différent. J'ai appris cela maintenant. Mais je te dirai que le jeune Catalan mystique, au premier abord, ne daignait pas pousser d'un regard cette pauvre jeune fille libertaire, et même il s'en fichait — excusez-moi. Penser

que j'avais à mes pieds une foule de millionnaires imbéciles! Je me disais : Décidément, je n'ai aucune chance en amour. Une femme qui se respecte devrait faire perdre la tête à n'importe quel homme, n'est-ce pas ? En somme, j'ai tant fait le phare en tempête, qu'il a ouvert les yeux.

SÉBASTIEN. — Et alors ?

MAGGIE. — Nous nous sommes unis. Mon Dieu, je te confesse que j'avais un peu peur. Mais en somme, quand on a des idées, il faut bien les mettre en pratique, ou bien, elles ne servent à rien. (Oui, à faire de l'effet, c'est déjà quelque chose, j'en conviens.) Imagine-toi maman. D'ailleurs, cela se comprend. Mais tu sais comme elle est, maman : elle a des idées toutes faites, sur toutes choses. Elle a l'air sûre de tout. Par exemple, que les poètes sont tous fous. Que les peintres sont dissolus. Que pour meubler une maison il n'existe que le XVIIIe siècle français. Je finis fatalement par faire le contraire de ce qu'elle me dit. Si mon père avait vécu, peut-être n'en aurais-je pas eu le courage.

SÉBASTIEN. — Mais à la fin, comme tous les bourgeois de ce monde, vous vous êtes unis par les liens sacrés du mariage. Peuh !

MAGGIE *(résignée)*. — Forcément. Que pouvait-on y faire ? *(Une pause.)* D'ailleurs j'ai découvert que c'était la secrète et unique espérance de mon jeune mystique. *(Elle regarde timidement vers Sébastien.)* Maintenant ne me foudroie pas.

NATALIE. — Quelle chose terrible ce doit être, de découvrir qu'un homme n'était pas tel qu'on l'avait cru.

MAGGIE. — Mais tant qu'on l'aime, on ne s'en aperçoit pas.

SÉBASTIEN. — Comme elle est gracieuse cette cousine ! Qu'en dis-tu Natalie ?

MAGGIE. — Mais je ne veux pas être gracieuse ! *(A Natalie.)* Ton mari est moins terrible que tu ne me l'avais écrit.

NATALIE *(souriant)*. — A mon avis, tu l'as séduit.

SÉBASTIEN. — Sans doute, il n'y a pas beaucoup de sens en ce qu'elle dit, mais on voit qu'elle se débat. Et puis elle est respectable : elle a des idées, et elle veut les mettre en pratique. Et puis elle est amusante, elle raconte bien, — un peu embrouillée — je l'admets.

MAGGIE. — Mais je parle, et j'oublie la raison de ma visite. Je viens de l'île d'Elbe.

SÉBASTIEN. — De l'île d'Elbe ?

MAGGIE. — Oui, nous avons une villa dans l'île d'Elbe. Tu ne le savais pas ? Ainsi j'ai pu vérifier tes découvertes, du moins selon ce qu'en disent les journaux. Mais je me suis un peu renseignée. Mon Dieu, même sans mon approbation, tu vis en bonne santé. Mais il me semble que tu as absolument raison. Alors quand j'ai vu que l'Académie...

NATALIE. — C'est inutile, Maggie. Sébastien veut s'en aller.

SÉBASTIEN. — Beau pays, celui-ci, où les hommes sérieux sont traités de bouffons, et les bouffons de grands hommes. J'étais estimé par mes illustres collègues comme un professeur qui n'aurait gêné personne. Mais voilà que les mineurs de l'Elbe se mettent à mourir,

et mon collègue découvre que c'est l'eau qui les fait mourir. Il en fait boire des vasques entières à des pauvres chiens, qui n'avaient point lu son « Mémoire autour de la maladie des mineurs de l'Elbe ». Et ces impertinents ne songent pas même à quitter leur peau. Mais n'importe. Les mineurs continuent à mourir. Moi je découvre que le mal vient du terrain, riche de certains micro-organismes qui entrent dans l'intestin quand les mineurs portent la main à la bouche, et qui provoquent des hémorragies intestinales. J'explique comment on s'en défend — la chose n'est pas difficile — avec des gants, des désinfections, des bains. Mes expériences réussissent, mais mon collègue a plus d'amis, et me fait traiter de charlatan par l'Académie. Et ces pauvres diables de mineurs que j'aime, car j'aime les hommes simples qui travaillent de leurs bras et ne suent pas sur un porte-plume, continuent à crever. *(Une pause.)* Alors, ils m'ont ôté ma chaire.

MAGGIE. — Non !

Un silence. Elle s'approche de lui et lui tend la main. Se tournant aussi vers Natalie.

— Excuse ce geste romantique. Je voulais te proposer de venir à l'Elbe. Je vous offrais une maison vide, de nos métayers, une maison qui n'est pas riche, tu sais, mais propre, où vous serez au moins libres. Parce qu'habiter avec maman... Je voulais te conseiller : abandonne les voies officielles, lutte tout seul.

SÉBASTIEN *(très impressionné)*. — Oh, que c'est étrange ! Vous ne pouvez pas comprendre! Tout revient : le mal et le bien se répercutent de la façon la plus surprenante. J'avais déjà répondu non à Natalie quand elle m'en avait

parlé. Maggie, Maggie, je ne sais pourquoi ton geste, en un moment si solennel, me semble un signe de la Providence.

MAGGIE *(un peu embarrassée et étonnée)*. — Est-ce possible ?

SÉBASTIEN. — Mais c'est un engagement pesant que je prends à l'égard de moi-même. *(Une pause.)* Impossible. Avec nos revenus, nous ne pourrions pas y vivre.

NATALIE. — Dans les moments difficiles, c'est toujours pour nous que tu t'effrayes. Des dépenses de chaque jour, c'est moi qui m'en charge, avec mes propres forces. En vérité, c'est le seul moyen qui te reste de confondre ces misérables.

SÉBASTIEN. — Mais c'est un engagement, te dis-je. Je ne pourrais rentrer de l'Elbe sans m'être imposé.

NATALIE. — Naturellement. Mais de quoi as-tu peur ? *(Une pause.)*

SÉBASTIEN. — Hourrah, allons-y ! Même le fond d'une mine est une belle chose quand on peut travailler à ce qu'on veut. Je vivrai avec les mineurs, je serai digne d'être un mineur, c'est-à-dire un homme qui lutte contre la terre, un géant, au fond.

MAGGIE. — Oh, comme je me sens fière d'être la cousine d'un mineur.

SÉBASTIEN. — Que c'est beau ! Jean-Sébastien Mizzan, mineur ! Quelle reconnaissance vont avoir pour moi ces pauvres diables quand ils verront que je suis seul à m'occuper d'eux ! J'aurais sur le dos une montagne de reconnaissance. C'est un poids qu'on porte volontiers — n'est-ce pas ? Quand je passerai

dans la rue je ne verrai que des visages illuminés qui m'aiment.

On sonne. Natalie va ouvrir, et rentre tenant une lampe avec un très bel abat-jour.

SÉBASTIEN. — Mais qu'est cela ?

NATALIE. — Elle vient vraiment à point.

SÉBASTIEN. — Ah, la lampe de la rue du Sérail.

MAGGIE. — Comme elle est belle ! Comme on doit travailler bien sous cette lampe.

SÉBASTIEN. — Mais je me sens plein de remords : elle coûte très cher. Nous ne pouvons pas nous la permettre.

NATALIE *(radieuse)*. — Ne te préoccupe pas : j'ai fait des économies. C'est un tel plaisir de faire plaisir à Jean-Séba !

SÉBASTIEN *(l'embrassant)*. — Merci, Natalie. *(A Maggie.)* Il faudra que je me taise toujours. Quand un objet me plaît, Natalie me l'achète. Elle fait des folies.

MAGGIE. — Je parie pourtant que si elle ne te l'achète pas, tu lui fais la tête.

NATALIE *(défendant son mari)*. — Non, ce n'est pas vrai.

SÉBASTIEN *(réfléchissant)*. — C'est un peu vrai. Je ne sais qui de nous deux est le plus fou.

MAGGIE. — Il me semble que la folie de Jean-Séba est naturelle, celle de Natalie acquise.

SÉBASTIEN. — A propos de folies : va prendre une bouteille de champagne.

NATALIE. — Oui, la bonne idée. Comme tu es content, Sébastien.

Elle va vers la porte. Maggie l'arrête près de la porte. Sébastien se met à construire avec les cubes à côté de Pierrot.

MAGGIE *(hâtivement, à voix basse).* — Je ne peux le lui dire ?

NATALIE. — Quoi ?

MAGGIE *(avec impatience).* — Tu le sais bien.

NATALIE. — Il vaut mieux non.

MAGGIE. — Mais il est si content que j'ai honte.

SÉBASTIEN. — Tu as pris la bougie ?

NATALIE. — Ah ! que je suis stupide. Pierrot, va prendre la bougie et viens avec moi.

SÉBASTIEN *(avec irritation).* — Tu ne penses jamais aux choses nécessaires, toi.

Natalie le regarde, un peu surprise, et secoue la tête. Elle sort.

MAGGIE *(remet son écharpe).*

SCÈNE VI

SÉBASTIEN, MAGGIE

SÉBASTIEN *(il se lève, la contemple un moment).* — Comme cette écharpe te va bien. Au fond, il y a quelque chose de grand en cet amour de l'homme pour la beauté. Ne trouves-tu pas que c'est un des sentiments les plus purs que la nature a mis dans le cœur de l'homme? Je vois comment va la chose dans les sciences : beaucoup croient qu'ils aiment la science, mais ils n'aiment que la gloire, la richesse ou la puissance. Mais la beauté, tous l'aiment parce que c'est la beauté. Et c'est un signe de Dieu

que cette prédilection pour l'harmonie des lignes, qui est harmonieuse on ne sait pourquoi. *(Une pause.)* Tu es un ange ! C'est par toi peut-être que je sauverai les mineurs.

MAGGIE *(embarrassée)*. — Oh, il fallait si peu de chose.

SÉBASTIEN *(se remettant à construire)*. — Je veux bâtir une cathédrale très haute.

MAGGIE. — Pourvu que tu réussisses.

SÉBASTIEN. — A construire la cathédrale ?

MAGGIE. — Non, à imposer ta découverte. *(Une pause.)*

SÉBASTIEN. — Penses-tu que j'y réussirai ?

MAGGIE. — N'as-tu pas toujours réussi à faire ce que tu voulais ?

SÉBASTIEN *(la regardant)*. — Non. *(Une pause.)*

MAGGIE *(le regarde timidement, un peu surprise)*. — Ah ?

SÉBASTIEN. — C'est une longue histoire que je n'aime pas à raconter. *(Il se remet à la construction.)*

MAGGIE *(embarrassée et discrète)*. — Jean-Séba, je ne veux rien savoir. Il ne faut pas. Chacun a un coin dans son cœur où il doit être tout à fait seul. Ne crois-tu pas ? Pour moi cela n'a aucune importance d'être forte ou faible, mais d'être heureux ou malheureux. Je pense qu'il faut jouir de la vie.

SÉBASTIEN *(presque avec envie)*. — Oh ! Maggie ! Comme ton monde est simple !

MAGGIE *(un peu déconcertée et avec une pointe de dépit)*. — Tu crois, vraiment ? *(Une pause.)*

SÉBASTIEN *(sombre)*. — J'ai peur, Maggie.

MAGGIE. — De quoi ?

SÉBASTIEN *(se reprenant)*. — Je ne sais. Du monde. De moi. De toi. J'éprouve une grande angoisse, continuellement.

MAGGIE *(après un moment)*. — Ce n'est pas cela que tu devais me dire.

SÉBASTIEN *(irrité)*. — Et qu'est-ce que j'aurais dû te dire ? *(Un long silence.)* Pardonne-moi, Maggie. Je m'abandonne souvent à la colère. C'est mon défaut.

MAGGIE. — Je le comprends si bien, Jean-Séba.

SÉBASTIEN *(la regardant avec attention et tendresse)*. — Comme tu es douce, toi, Maggie.

MAGGIE. — Oh, mais Natalie est tellement plus bonne que moi !

SÉBASTIEN *(devenant sombre)*. — Oui, mais il y a des choses qu'elle ne comprend pas. *(Il se met à marcher.)* Maggie, Maggie, Maggie. Pourquoi est-il si difficile de vivre ? Personne ne peut comprendre. Et nous sommes seuls, seuls, au profond de notre esprit.

MAGGIE *(suppliante)*. — Oh, dis-le moi.

SÉBASTIEN. — C'est une histoire que je ne raconte à personne.

MAGGIE. — C'est pour cela que tu es seul.

SÉBASTIEN *(pensif)*. — C'est peut-être vrai. Vois-tu, d'un côté j'ai plaisir à être seul, de l'autre j'en ai peur. Crois-moi, il est difficile pour un homme de bien savoir ce qu'il veut. Certes, j'ai toujours aimé la mer. La mer, c'est l'invitation de l'univers, mais en vérité cette invitation n'est adressée qu'aux forts. J'ai beaucoup réfléchi après la tragédie

qui m'a frappée, sur cette invitation d'azur. Il m'est arrivé souvent de retourner à la mer et jamais sans un serrement de cœur. Mon premier geste a été une fuite. Cela n'a servi à rien que, sitôt médecin, je me sois fait médecin de bord pour aller en Chine. Je n'ai pas été en Chine, car, à la première escale, je suis tombé amoureux d'une femme — ah, ah, — et j'ai laissé partir mon bateau sans médecin. Et pourtant, qui ne me croirait consciencieux et honnête ? *(Avec fureur.)* Je sais comment un homme doit vivre. Maintenant je suis un homme. *(Il rit.)* Mais le fait est qu'alors je suis arrivé dix minutes en retard pour me promener dix minutes de plus avec une femme sur les terrasses de l'hôtel.

MAGGIE. — Pardon. Tu dis : sur les terrasses de l'hôtel ?

SÉBASTIEN *(sévère).* — C'est là ce que tu me demandes ? *(Avec un geste d'impatience.)* Peut-être n'étaient-ce pas des terrasses, c'était une route au bord de la mer, ce qui en revient au même.

MAGGIE. — C'est curieux que tu ne t'en souviennes pas.

SÉBASTIEN *(avec fureur).* — Ce n'est pas curieux du tout. *(Une pause.)*

MAGGIE. — Oui, Jean-Séba. Il me semble que c'est une de ces choses que l'on juge graves, mais était-ce la faute de cette femme ?

SÉBASTIEN *(sombre).* — Cette femme n'en a jamais rien su. Ni que je l'aimais, ni que j'étais médecin de bord, ni que mon bateau partait.

MAGGIE. — Tiens, c'est drôle. Etait-elle belle ?

SÉBASTIEN *(défiant)*. — Je crois.

MAGGIE. — Oui, je comprends. On ne sait pas. Et cela, combien y a-t-il que c'est arrivé ?

SÉBASTIEN. — Oh, il y a très longtemps.

MAGGIE. — Mais en Europe ou en Orient ?

SÉBASTIEN. — En Orient.

MAGGIE. — Et Natalie, sait-elle qui c'est ?

SÉBASTIEN *(impatient)*. — Elle ne le sait pas.

MAGGIE. — Tu n'aimes pas que je te pose cette question ?

SÉBASTIEN. — Oui, il me semble que ce sont des questions inutiles.

MAGGIE. — Mais comment cela est-il arrivé ?

SÉBASTIEN *(levant les bras)*. — Il y a des moments où l'enchaînement des minutes est si serré qu'un homme ne peut pas en sortir. Une minute après l'autre, en regardant un visage qui chaque fois qu'on le regarde est un peu différent de ce qu'on imaginait, on reste enfermé dans le cercle du temps qui court, comme nous sommes emprisonnés dans les rotations de la terre.

MAGGIE. — Et après ?

SÉBASTIEN *(la regardant dans les yeux)*. — Après, il est arrivé une chose terrible pour moi. Quelqu'un à bord est mort d'appendicite, et je sais que j'aurais pu le sauver.

MAGGIE. — Oh, pauvre Jean-Séba.

Sébastien la regarde distraitement, puis se remet à ses cubes.

MAGGIE. — Ce ne sont pas des choses que les autres peuvent sentir...

SCÈNE VII

SÉBASTIEN, MAGGIE, NATALIE, PIERROT

Natalie rentre avec une bouteille de champagne qu'elle va poser sur le rebord de la fenêtre. Rumeur de pluie.

SÉBASTIEN. — Oh, je voudrais faire quelque chose de grand, mais je me sens comme prisonnier...

MAGGIE. — Oui, il te faudrait...

SÉBASTIEN. — De l'espace, Maggie.

D'un geste découragé, il renverse tout l'édifice des cubes. Natalie le regarde avec inquiétude.

RIDEAU

DEUXIÈME ACTE

Dans l'île d'Elbe, à la métairie de Maggie. Quelques mois après. Les mêmes meubles qu'au premier acte, mais disposés en un autre ordre. A droite, une porte latérale avec deux marches. Au fond, une grande porte qui s'ouvre sur un perron couvert d'un auvent de bois, d'où l'on descend dans les champs ; et deux fenêtres par où l'on aperçoit un peu de mer. On entend le bruit de la batteuse et, de temps en temps, les voix lointaines de la foule. Une cheminée où pend, sur le feu, un chaudron. Un évier. Natalie prépare la table pour le thé. Maggie, en vêtement de plage, est assise d'un côté et, de temps en temps, elle passe un objet à Natalie. Crépuscule tardif. Chaleur d'été et cigales.

SCÈNE I

NATALIE, MAGGIE

NATALIE. — Doucement, car il dort encore. Il était très fatigué.

MAGGIE *(à voix basse)*. — Ah ? *(Un silence.)* Dis-moi un peu, Natalie...

NATALIE. — Oui.

MAGGIE. — A quand remonte cette aventure ?

NATALIE *(surprise)*. — Laquelle ?

MAGGIE. — L'affaire du bateau. Celle qui est arrivée à... *(Hésitant un moment, et puis se décidant, le regard fixé sur Natalie)* Naples, n'est-ce pas ?

NATALIE. — Ah ! oui, l'affaire de Naples. Un an avant notre mariage.

MAGGIE *(troublée)*. — L'année avant ?

NATALIE. — Oui, pourquoi ?

MAGGIE. — Comme ça, pour savoir. *(Un silence.)*

NATALIE *(elle prend dans un tiroir une boîte à pipe. Elle en tire une pipe d'écume et la tend à Maggie)*. — Elle est arrivée, la pipe, pour la fête de Jean-Séba.

MAGGIE. — Une nouvelle pipe ?

NATALIE. — C'est une pipe d'écume.

MAGGIE *(l'examinant)*. — Quelle merveille ! Je dis cela, mais je n'y entends rien.

NATALIE. — Oui, elle est très belle. Jean-Séba n'aime que les belles choses.

MAGGIE *(avec un effroi comique)*. — Mais tu finiras par te ruiner ! Ces pipes coûtent les yeux de la tête !

NATALIE. — Jean-Séba se plaint toujours de n'avoir pas une pipe d'écume.

MAGGIE. — Est-ce que fumer dans l'écume est très différent que de fumer dans le buis ?

NATALIE *(d'un air compétent)*. — Oh, très différent ! Tu n'a pas idée.

MAGGIE. — Et toi ?

NATALIE. — Moi non plus, mais Jean-Séba le dit.

MAGGIE. — C'était évident.

NATALIE *(d'un air sérieux)*. — Non, tu sais, Jean-Séba disait que s'il avait une pipe d'écume il aurait été plus joyeux, qu'il aurait mieux travaillé, qu'il aurait plus facilement trouvé la formule du sérum.

MAGGIE. — Quelle exagération.

NATALIE. — Oui, peut-être y a-t-il un peu d'exagération, mais tu sais comment il est. Quand il a un désir, il l'a avec une telle violence que je ne peux pas ne pas le satisfaire.

MAGGIE. — Mais où trouves-tu l'argent, ô fontaine de miracles ?

NATALIE. — Je m'arrange. Il n'est pas toujours facile d'économiser encore, pour nous qui sommes déjà à l'étroit, mais je m'arrange.

MAGGIE. — Mais c'est qu'alors, pour lui faire des cadeaux inutiles, tu épargnes sur les dépenses nécessaires.

NATALIE. — Inutiles, non, puisque ils lui permettent de mieux travailler. *(Une pause.)*

MAGGIE. — Tu y crois vraiment ?

NATALIE *(un peu embarrassée)*. — Oui, sans doute.

MAGGIE. — Tu n'y crois pas du tout, Natalie. Oh, tu ne me fais pas l'effet d'une femme, mais d'un petit jeune homme qui fait des folies pour une danseuse.

NATALIE *(riant)*. — Tu as peut-être raison. *(Elle remet la pipe dans le tiroir. On entend la voix de Michel.)*

MICHEL. — Madame.

NATALIE *(se penche à la fenêtre)*. — Entrez donc. *(A Maggie.)* Je t'en prie, je t'expliquerai plus tard. Je dois parler à cet homme entre quatre-z-yeux. Reviens dans une demi-heure. Jean-Séba y sera aussi.

MAGGIE *(s'éloignant)*. — Excuse-moi. Peut-être t'ai-je dérangée...

NATALIE. — Mais non, je t'assure. *(D'un ton ambigu, la regardant.)* Reviens plus tard. Jean-Séba y sera aussi.

MAGGIE *(un peu embarrassée)*. — Mais oui, certainement.

NATALIE. — Pourquoi rougis-tu ? Il n'y a rien de mal.

MAGGIE. — Je pense bien.

NATALIE. — Sois tranquille. Je n'ai aucune crainte.

MAGGIE *(pour rire)*. — En cela tu as tort. Il faut toujours craindre.

NATALIE. — Tu crois ?

MAGGIE *(coupant court)*. — Je passe à la maison. Peut-être maman s'est-elle réveillée. Je reviens pour le thé. *(Elle sort, et rencontre sur le seuil Michel.)*

SCÈNE II

NATALIE, MICHEL

MICHEL

Ouvrier mieux habillé que les autres. Le visage ne serait ni vulgaire, ni laid, s'il ne tenait la tête penchée vers la terre, contemplant de ses yeux toujours rougis on ne sait quelles images indécentes.

MICHEL. — Bonjour Madame !

NATALIE. — Ah ! c'est vous, entrez Monsieur Michel. Voulez-vous un verre de cognac, car enfin je ne peux vous offrir, à vous, un verre de vin. *(Elle lui tend un verre qu'elle remplit de liqueur.)*

MICHEL. — Merci, Madame. C'est très bon, je me souviens qu'on en buvait chez mon père. *(Une pause.)*

NATALIE. — Oh, je sais, vous êtes d'une famille aisée.

MICHEL. — Mon père était marchand de chevaux. *(Une pause.)*

NATALIE. — Et alors, comment se fait-il que vous soyez tombé dans cette mine ?

MICHEL. — Oh, j'ai changé tant de fois de métier. Je n'ai pas encore trouvé celui qu'il me faut.

NATALIE. — Ah ! oui ? Quels métiers avez-vous faits ?

MICHEL *(avec un sourire de contentement)*. — Mon père voulait faire de moi un curé. Mais je ne me sentais pas la vocation. *(Il fait un mauvais sourire.)* Je me suis sauvé du séminaire et je suis allé étudier la musique.

NATALIE. — La musique ?

MICHEL. — Oui, la trompette. Mais je m'y ennuyais. J'aime le risque. Aller à cheval. A la chasse au sanglier. Quand j'étais petit, dans les chasses gardées, je me laissais tomber d'une branche d'arbre sur un poulain sauvage, par défi. Quelle peur! Mais personne ne pouvait me tenir. Je suis allé faire le sergent de cavalerie.

NATALIE. — Là au moins, vous vous serez trouvé à l'aise.

MICHEL. — Eh! non. Trop de discipline. Si quelqu'un me dit de faire quelque chose, j'ai justement envie de faire le contraire. Et puis les officiers sont des crétins. Moi je suis plus malin qu'eux. Je suis venu ici dedans. Mais il y a trop de travail. Maintenant au syndicat, ça va mieux... Mais...

NATALIE *(éclatant)*. — Et vous vous faites payer pour révolter les mineurs contre mon mari!

MICHEL *(avec tranquillité)*. — Je crois que votre mari nous fait du tort.

NATALIE. — Oh, non. Vous ne le croyez pas du tout.

MICHEL. — Je ne peux supporter qu'on nous force à prendre des bains qui puent, quand je pense que ça me fait du mal.

NATALIE. — Qu'en savez-vous ?

MICHEL. — Mais Jacques Martin est mort après en avoir pris pendant une semaine. Vous le savez, que maintenant il y a ses funérailles et que tous les ouvriers crient contre votre mari. Non que je les y aie poussés moi, mais parce qu'ils ont été pris de peur.

NATALIE. — Mais ce pauvre Jacques n'est pas mort parce qu'il avait pris des bains, mais parce que les bains ne servaient plus à rien une fois qu'il avait pris la maladie.

MICHEL. — C'est vous qui le dites.

NATALIE *(se tordant les mains)*. — Oh, comment vous faire comprendre que ces bains servent à se défendre du mal, non à le guérir quand on l'a pris. Ces pauvres diables de mineurs, voyez-vous, me font vraiment pitié. Personne ne les aide à comprendre de quoi il s'agit. La direction de la mine fait tout ce qu'elle peut pour que les expériences de mon mari échouent. Probablement parce qu'ils ne veulent rien dépenser. Mais ils sont donc tous conjurés contre ceux qui veulent faire un peu de bien aux autres, dans ce pays ! Mais alors il n'y a que les charlatans qui aient le droit de vivre ! Ce sont ces malheureux-là qui payent, qui n'ont pas la force de découvrir de quel côté se trouve la vérité, si personne ne les aide à le voir. *(Une pause. Rumeur de la foule.)* Excusez-moi. Tout cela n'a aucune importance pour vous. En attendant, j'ai eu plaisir à vous connaître. Vous êtes un type curieux.

MICHEL. — Je suis différent de tous les autres.

NATALIE. — Mais à dire vrai, vous me semblez perdre votre temps ici. Il vous faudrait un autre métier.

MICHEL. — C'est ce que je pense aussi. *(Une pause.)*

NATALIE *(comme s'il lui venait une idée)*. — Vous devriez faire le maître d'équitation.

MICHEL. — Eh, eh ! Cela ne me déplairait pas. Surtout dans un de ces manèges où mon-

tent l'aristocratie et les demoiselles américaines. On trotte un peu dans le parc, on se donne pas trop de mal, et puis — on peut avoir la chance que quelque chose arrive.

NATALIE. — Tiens, quel heureux hasard ! Mon frère est justement actionnaire d'un de ces manèges à Rome.

MICHEL. — C'est curieux.

NATALIE. — Il faudra que j'écrive pour vous. Mon frère fait ce qu'il veut là-dedans. *(Une pause.)* Mais je ne veux pas vous faire perdre votre temps.

MICHEL *(se levant)*. — Merci. Si vous lui parliez de moi, vous me feriez plaisir.

NATALIE. — Ah oui ? Vous pourriez entrer là, comme second maître. *(Une pause.)*

MICHEL. — Au revoir, Madame.

NATALIE. — Ah, pour cette affaire de mineurs ne pourriez-vous rien faire, vous ? Je sais que vous êtes si influent.

MICHEL *(poussant la porte)*. — Je verrai, je verrai. Si la chose me semble juste, naturellement. Les ouvriers m'obéissent, vous avez raison de le dire.

NATALIE. — Oh, je ne veux pas que vous fassiez quoi que ce soit contre votre conscience. Dites-moi seulement : puis-je envoyer des fleurs aux funérailles ?

MICHEL *(sortant)*. — Oui, apportez-les vous-même.

SCÈNE III

NATALIE, SÉBASTIEN

SÉBASTIEN *(qui entre par la porte intérieure)*. — Qu'est-ce que c'est ce bruit ?

NATALIE. — Ce sont les mineurs qui attendent les funérailles.

SÉBASTIEN. — Bon, j'ai compris. Il me semblait aussi avoir entendu une voix.

NATALIE *(un peu embarrassée)*. — C'était un mineur qui, de temps en temps, me demande quelque chose pour son enfant. Tu as dormi ?

SÉBASTIEN. — Oui, je me suis reposé. Quelle chaleur ! *(Il va à la fenêtre.)*

NATALIE *(avec sollicitude)*. — Veux-tu un peu de thé ? de café ?...

SÉBASTIEN. — Non, plus tard. J'ai fait beaucoup d'expériences aujourd'hui.

NATALIE. — Ah oui ? Est-ce que ça marche ?

SÉBASTIEN *(distrait)*. — Oui... Maggie est venue ?

NATALIE. — Oui, mais tu dormais. Elle reviendra plus tard.

SÉBASTIEN. — Tu ne sais pas qu'elle s'en va ?

NATALIE. — Elle part ? Pourquoi donc ? A moi, elle ne m'a rien dit. *(Une pause.)*

SÉBASTIEN. — Je ne sais ; elle ne s'est pas bien expliquée. Aujourd'hui, elle vient nous faire ses adieux.

NATALIE. — Sa manière de vivre est étrange.

SÉBASTIEN. — Elle vit comme un papillon.

NATALIE. — Si l'on veut. *(Une pause.)*

SÉBASTIEN *(la regardant en silence)*. — Tu devrais changer de robe, Natalie. Toujours la même robe, je n'en peux plus.

NATALIE. — C'est toi qui ne veux pas que je change de robe.

SÉBASTIEN. — C'est agaçant d'avoir une femme qui vous prend toujours au mot... *(Il se lève et s'approche de la fenêtre.)*

NATALIE. — Te prendre au mot... Je crois simplement à ce que tu dis.

SÉBASTIEN. — C'est en quoi tu as tort.

NATALIE. — J'ai tort quand tu changes d'humeur.

SÉBASTIEN. — Quelle manière de répondre.

NATALIE *(pensive)*. — Je ne répondrais pas ainsi si je te croyais différent.

Elle le regarde, un peu attristée, puis verse l'eau dans la théière et la pose sur la cheminée. Elle cherche à prendre une voix joyeuse.

Laissons cela. Maintenant, nous allons prendre un bon thé. J'ai préparé une petite tarte.

Un silence. Sébastien sort par la porte. Elle continue.

A propos, Jean-Séba, je voulais te dire...

SÉBASTIEN *(se retournant)*. — Quoi ?

NATALIE. — Quand tu verras Michel, ne sois pas brusque avec lui.

SÉBASTIEN. — Pourquoi donc ?

NATALIE. — Je t'en prie. Il peut nous être utile.

SÉBASTIEN. — Et cela suffit, selon toi, pour lui faire des courbettes ?

NATALIE. — Il y a des circonstances où il faut ménager tout le monde.

SÉBASTIEN *(avec colère)*. — Eh bien, moi je te dis que la première fois que je le rencontre, je lui flanque une gifle.

NATALIE *(avec calme)*. — Je te prie de ne pas le faire, Jean-Séba.

SÉBASTIEN. — Et tu le défends encore ? Tu le défends, toi ?

NATALIE *(avec calme)*. — Je ne le défends pas du tout.

SÉBASTIEN. — Mais tu ne sais pas qu'il me trahit ?

NATALIE. — Je le sais, mais il peut aussi bien trahir les autres.

SÉBASTIEN. — Mais c'est une canaille, tu le sais ?

NATALIE. — Oui, il me dégoûte.

SÉBASTIEN. — Il te dégoûte et tu veux encore que j'aille lui faire des salamalecs ?

NATALIE *(avec calme)*. — Ce n'est pas nécessaire.

SÉBASTIEN. — Explique-toi.

NATALIE *(avec une certaine retenue)*. — Je suis en train d'essayer de lui faire tourner casaque. Ce sont des choses qui ne te regardent pas. Je te demande seulement de ne pas me mettre les bâtons dans les roues.

SÉBASTIEN. — Mais je te défends de lui faire tourner casaque. Ce saligaud, je ne le veux pas de mon côté.

NATALIE. — Ce n'est pas le moment de faire les difficiles.

SÉBASTIEN. — Ah ! tu appelles cela être difficiles ? Eh bien, oui, je suis difficile, difficile, et je ne veux plus entendre parler de cet homme, et je te jure que la première fois que je le rencontre, je lui casse la figure, je le rosse, je lui casse la figure.

NATALIE. — Ne t'excite pas à ce point.

SÉBASTIEN. — M'exciter ? Voilà bien les femmes. Elles proposent à l'homme toutes sortes de compromis, de bassesses, de turpitudes, de marchés, de corruptions ; et s'il refuse, elles le traitent de difficile ; et s'il s'indigne, elles lui disent : « Ne t'excite pas. » Et qu'est-ce que vous en faites du sens moral ? Qu'est-ce que vous en faites de la pudeur ? Comment vivez-vous donc ? Qu'est-ce qui vous permet donc de jouer avec le fumier comme si c'était une montagne de perles ? Vous me faites horreur, vous ! Toutes les mêmes, toutes des petites femmes, toutes petites, toutes fourbes !

NATALIE *(rougissant d'indignation)*. — Ah, non, Jean-Séba !

SÉBASTIEN. — C'est ainsi.

NATALIE. — Ah, non, non ! *(Un silence.)* Jean-Séba, cela, je ne peux le tolérer.

SÉBASTIEN. — Parce que c'est vrai.

NATALIE. — Jean-Séba, je ne suis pas une petite femme.

SÉBASTIEN. — Une petite femme, fourbe.

NATALIE. — Ne me dis pas cela, ne m'accuse pas de la seule chose sur laquelle on ne puisse s'expliquer. Ah, je ne peux tolérer cela ! Jean-Séba, tu ne m'estimes donc pas ! Mais je ne puis tolérer l'injustice, tu sais ? Même quand j'en suis la victime. Je te le dis, en ce moment tu es injuste, méchant, stupide.

Pourquoi veux-tu me blesser, pourquoi me dire toujours des choses atroces, tu n'as pas le droit de me blesser.

SÉBASTIEN *(glacial)*. — Que fais-tu pour avoir tant de droits ? C'est toi, toujours toi, depuis que nous nous connaissons, qui me pousses dans tous les guêpiers, car en vérité tu n'aimes pas tant moi, que la gloire. Tu ne te soucies pas d'avoir un mari, tu veux un mari célèbre.

NATALIE. — Un mari célèbre ? Ah, Jean-Séba, tu ne crois pas ce que tu dis. Tu ne cherches qu'à me blesser.

SÉBASTIEN. — Et alors pourquoi m'as-tu fait venir dans cette île ?

NATALIE. — Parce que je te voyais souffrir, parce que je croyais que tu voulais devenir non pas célèbre, mais grand devant toi-même. Parce que je te voulais heureux, et que le bonheur pour toi est dans cette grandeur, à laquelle tu rêves depuis ton enfance.

SÉBASTIEN. — De ma grandeur, c'est moi qui m'en occupe.

NATALIE. — Evidemment, moi je ne fais que t'aider un tout petit peu.

SÉBASTIEN. — Ah, je comprends. Tu demandes des compliments. Tu veux que les pièces officielles te proclament « la compagne de travail » et « l'inspiratrice ». Ah ! Tout se réduit à cela.

NATALIE *(blessée, criant presque)*. — Ah, Jean-Séba, tu n'es pas seulement méchant et injuste, tu es petit. *(Un long silence.)*

SÉBASTIEN *(presque épuisé se laisse tomber sur un banc)*. — Pardonne-moi, Natalie. Je

ne voulais pas t'offenser. Je ne sais ce qui me ronge. Etre triste et ne savoir pourquoi, c'est très dur pour un homme, car on a toujours le soupçon qu'il y a un pourquoi, et que si on ne le voit pas, c'est qu'on ne veut pas le voir.

NATALIE. — Je comprends que tu te mettes en colère, Jean-Séba. Tu as les nerfs à vif ! Mais je ne peux pas me laisser offenser. Pourquoi vas-tu penser toutes ces choses atroces ?

SÉBASTIEN. — Si au moins j'étais sûr d'avoir trouvé le sérum, mais la formule est-elle exacte ? On ne sait jamais rien. Rien n'est sûr.

NATALIE. — Oui, rien n'est sûr ! Mais au moins vous, les hommes, vous pouvez poursuivre un grand idéal. Nous, nous n'en avons pas le temps.

SÉBASTIEN. — Depuis qu'on m'a invité à faire ce cours à Vienne, je suis plein de doutes. J'en ai assez de ces mines, de ces mineurs, de l'isolement de cette île. Cela vaut-il la peine de rester ici, de sacrifier ma carrière pour des gens qui ne m'en ont pas la moindre reconnaissance ?

NATALIE. — Oui, car c'est la grande épreuve de ta vie. Tu ne dois céder à aucun prix, Jean-Séba. Vienne, plus tard. Si c'est encore possible.

SÉBASTIEN. — Mais ce ne sera plus possible. Si on t'offre un cours cette année et tu l'acceptes et on est content, on peut renouveler l'offre, le cours peut devenir une chaire officielle, une nouvelle carrière peut en naître... Mais si on n'accepte pas, c'est fini... Est-ce que ça vaut la peine de renoncer à son avenir pour des imbéciles qui te haïssent ? Je te l'avoue : j'espérais que les mineurs m'auraient aimé.

Je me disais : voilà, j'ai eu le courage de cracher sur l'Université, quand je me suis aperçu que les temples de la science étaient les temples de la cabale. Je me disais : c'est dans une mine que je puis devenir grand, j'y trouverai l'amour du peuple, qui est la récompense la plus douce que puisse avoir un homme. Qui peut comparer la joie des honneurs officielles à celle qui vient de l'amour ? J'ai tant besoin d'affection. Tu vois, on ne le dirait pas, mais toi, tu le sais. Tu sais ce que je cache sous mes airs orageux. Je n'appartiens, en somme, qu'à la malheureuse classe des hommes tendres. L'admiration, je m'en moque. Le respect, aussi ; mais l'amour, non. Et maintenant, même les mineurs m'abandonnent. Mais qui me reste, qui me reste-t-il donc ?

NATALIE *(sur le point de répondre, elle s'arrête et se tait. Une pause).*

SÉBASTIEN. — Oui, toi. *(Une pause. Il regarde Natalie et essaie de l'admirer.)* Toi. Tu es bonne... tu es belle...

NATALIE *(souriant).* — Belle et bonne, comme dans les devoirs de style.

SÉBASTIEN. — Oh, quelle chance de t'avoir trouvée !

NATALIE. — Tu crois ?

SÉBASTIEN *(avec force).* — Je le crois, je le crois, je le crois. Oh, si je le crois !

NATALIE *(inquiète).* — Mais pourquoi le dis-tu tant de fois ?

SÉBASTIEN. — L'ai-je dit tant de fois ? *(Une pause.)* Sais-tu comment je te vois ?

NATALIE. — Comment ?

SÉBASTIEN. — Comme la flamme qui brille sur le chandelier sacré.

NATALIE. — Mais je ne tiens pas à être sur un chandelier sacré. C'est risible !

SÉBASTIEN *(attirant à lui Natalie)*. — Viens près de moi, ne me laisse pas. Tu es la seule femme que je puis aimer. Tu es comme le contraire du clair de lune, qui a l'air de briller, alors qu'à cette lumière on ne pourrait même pas lire. Tandis que tu as l'air d'une petite flamme de rien du tout et tu éclaires ma route. Tu marches toujours devant moi ! Et tu m'aides, n'est-ce pas, quand j'ai peur de moi-même, n'est-ce pas, Natalie ?

NATALIE. — Jean-Séba, Jean-Séba, quand tu veux être aimable avec ta femme, il n'y a personne qui te vaille, Jean-Séba.

SÉBASTIEN *(se levant)*. — Je veux être aimable ?

NATALIE. — Ne t'effraye pas.

SÉBASTIEN. — Mais, moi je ne voulais rien. Ne crois pas que je voulais. *(Une pause.)*

NATALIE *(très inquiète)*. — Oh, mon Dieu, pourquoi as-tu cette crainte ? *(Une pause.)*

SÉBASTIEN. — Tu crois qu'on peut faire quelque chose dans la vie parce qu'on veut la faire ? Etre bon parce qu'on veut être bon, fort, parce qu'on veut être fort ; aimer parce qu'on veut aimer ?

NATALIE. — Oh, il n'y a rien de pire que quelqu'un qui veut être ce qu'il n'est pas.

SÉBASTIEN. — Je trouve aussi. *(Une pause.)* Mais alors, les faibles, les méchants, n'ont aucune chance de devenir meilleurs ? C'est terrible, cette idée.

NATALIE. — Chacun a sa place. Même les méchants, même les faibles ont leur place.

SÉBASTIEN. — Comme tu es peu chrétienne. Moi, au contraire, quelquefois, j'ai peur d'être trop orgueilleux. *(Une pause.) (Sur un autre ton.)* Parfois, j'ai peur de moi-même, tu sais. *(Il se passe la main sur le front.)* Je me rappelle quand, tout petit, je te disais : Je veux être grand. Grand, bon, pur, fort. Les enfants ne regardent pas à la dépense. *(Une pause.)* J'étais un petit morveux, grand comme ça, que déjà je commençais à penser : il faut que je fasse quelque chose pour les hommes. *(Il est troublé.)*

NATALIE *(s'approche de lui et le caresse).* — N'y pense pas, Jean-Séba. Dans cette île, tu retrouveras l'espace, l'air, l'amour et la reconnaissance.

SÉBASTIEN *(en scandant les mots).* — Tu crois ? Et je suis tellement dégoûté, j'ai envie de m'en aller.

NATALIE *(avec conviction).* — Ce n'est pas possible. Le destin a beau être pesant, toi, tu es plus dur que lui. Quand un homme comme toi a subi une épreuve de ce genre, il est comme le fer, trempé dans l'eau.

SÉBASTIEN *(il sourit tranquillisé).* — Trempé dans l'eau de mer.

NATALIE *(souriant).* — Dans l'eau de mer. Maintenant, ce qu'il te faut, c'est la lutte. C'est ici, dans cette île, qu'en luttant tu trouveras peut-être le bonheur !

SÉBASTIEN *(rêveur).* — Peut-être ! Mais on ne sait jamais quand on est heureux !

SCÈNE IV

LES MÊMES, MAGGIE

MAGGIE *(entrant avec deux pots de géraniums).* — Quel poids ! Bonjour. Je suis vraiment méprisable. Vous ne trouvez pas ? Je ne suis même pas capable de porter deux pots de géraniums. Et puis je soutiens qu'il faut travailler de ses mains. C'est honteux !

Natalie se précipite pour la décharger. Ils se saluent.

NATALIE. — Quels beaux géraniums ! Comme tu es gentille de nous apporter des géraniums.

SÉBASTIEN *(tout à coup joyeux).* — Vive Maggie, vive les géraniums !

MAGGIE. — J'ai pensé que, entre ces murs blancs, et sur ce rebord de fenêtre, des géraniums seraient dans le ton. Ils vous consoleront de tous les ennuis que vous trouvez dans cette mine. *(Elle dispose les géraniums sur le rebord.)*

NATALIE. — Des ennuis étaient inévitables. Il faut les prendre de gaîté de cœur. Quand on a de l'allégresse, on gagne toujours.

MAGGIE. — Tu as du courage. Moi, à l'heure qu'il est, — mais moi je suis faible, — je m'en serais allée ; tout ce travail pour des brutes qui ne vous sont pas même reconnaissantes !

NATALIE. — Qu'en sais-tu ?

MAGGIE. — Mais oui. Aujourd'hui, le village a l'air d'une fourmilière sur laquelle on a mis le pied. Tout est en tumulte. Les fourmis, ça pince. Moi, je les déteste.

NATALIE *(souriant)*. — Je le sais : tu préfères les cigales.

SÉBASTIEN. — Assez, assez, parlons d'autre chose. J'ai envie de jouer à cache-cache. Tu restes pour dîner, n'est-ce pas ? Non ? Il y a ta mère ? Au diable ! Oh, pardon ! Et l'époux ? Toujours là-bas ? Tant mieux. Sauve-toi, je t'attrape.

Maggie se sauve. Sébastien, d'un bond, l'attrape à deux bras.

MAGGIE *(affligée)*. — Je ne sais pas courir.

SÉBASTIEN. — Bonne à rien du tout. Bonne à rien, cette fille. Regarde-moi faire.

Il passe les bancs à saute-mouton, puis chante : « Malbrough s'en va-t-en guerre... ». Il fouille la bourse de Maggie, il en tire triomphant le bâton de rouge.

MAGGIE. — Il a le diable au corps, ce savant.

NATALIE *(rit)*. — Quelquefois, il est pire que Pierrot.

Elle arrache le rouge à Sébastien qui la poursuit.

SÉBASTIEN. — Je veux montrer le truc à Natalie.

NATALIE *(se sauve)*. — Ce n'est pas mon genre. *(Devenant sérieuse.)* Et puis, je dois sortir.

SÉBASTIEN *(s'arrêtant)*. — Donne-nous du thé.

NATALIE *(posant la théière sur la table)*. — Excusez-moi, au revoir.

SÉBASTIEN *(sans prendre garde)*. — Adieu, adieu.

Il prend Maggie par les mains et va lui montrer l'Imitation de Jésus-Christ.

MAGGIE *(tournant la tête)*. — Natalie, te revoit-on ? Car je veux te faire mes adieux.

NATALIE. — Oui, on me l'a dit. Quelle idée ! Oui, je reviens tout de suite.

SÉBASTIEN *(à Maggie)*. — Tu connais ce livre ? Il est très beau, mais ma femme n'a jamais voulu l'ouvrir, parce qu'il est religieux. Ma femme, vraiment, est trop peu religieuse. Toi, au contraire, qui es athée, tu pourras comprendre l'Imitation de Jésus-Christ.

MAGGIE *(tournant les pages)*. — Thomas de Kempis, je le sais par cœur — c'est une exagération —.

Natalie, sur le point de sortir, reste à les regarder, comme clouée sur place.

SÉBASTIEN *(se retourne)*. — Que fais-tu là ?

NATALIE. — Il faut que je sorte. *(Elle ne bouge pas.)*

SÉBASTIEN. — Pourquoi sors-tu ?

NATALIE *(dure)*. — Que t'importe ? Tu ne me l'a pas demandé, tout à l'heure.

SÉBASTIEN. — Pourquoi aurais-je dû te le demander ? *(Avec douceur.)* Tu sais bien que j'ai confiance en toi.

NATALIE. — Je dois aller porter des fleurs à l'enterrement de cet ouvrier. *(Elle sort vite.)*

SCÈNE V

SÉBASTIEN, MAGGIE

SÉBATIEN *(lisant à mi-voix)*. — « Je confes-
« serai en face mon iniquité, à toi, Seigneur, je
« confesserai ma faiblesse. Souvent un rien est
« ce qui m'abat et me contriste. Je me propose
« d'agir en homme fort, mais qu'une petite

« tentation survienne, et je me sens assailli « d'une grande angoisse. Voilà ce qui souvent « me courrouce et fait que j'ai honte devant « toi : que je sois faible et infirme à tel point, « dans la contrainte de mes passions. » *(Une pause.)* Un beau passage, n'est-il pas vrai ?

MAGGIE. — Il ne faut pas résister aux tentations. Oh, excuse... *(Elle rougit.)*

SÉBASTIEN. — Mais alors il n'y aurait plus de justice...

MAGGIE *(s'assied)*. — Quelle vieille idée de la justice ! *(Une pause.)*

SÉBASTIEN *(souriant)*. — Prend le thé et dis-moi si tu en as une nouvelle.

MAGGIE. — Voilà, tu souris. Personne ne prendra donc au sérieux mes idées. Pourtant j'y ai réfléchi tant de fois. Quelle chaleur, n'est-ce pas ? Tu aimes cette robe ? Elle est un peu légère, un peu indécente, mais c'est la mode. Je veux être à la mode. Et puis les femmes n'ont point de pudeur. *(Sébastien se met à rire.)*

MAGGIE *(dépitée)*. — Voilà que tu ris encore plus. Oui, parce que je parle de ma robe au lieu de parler de la justice. Mais qu'y faire ; j'ai pensé à toutes les deux. Tu ne dois pas rire. Donne-moi du sucre.

SÉBASTIEN *(le sucrier à la main)*. — Seulement si tu me dis tes idées sur la justice.

MAGGIE *(épouvantée)*. — Mais elles n'ont aucune importance. Ne les prends pas au sérieux. A la justice, je n'entends rien. Cela est si vrai que quand tu m'as raconté ton histoire du bateau... *(Elle souligne)* cela ne m'a pas du tout scandalisée. Tu diras que je me contre-

dis, pourtant j'en jurerais. Ce n'est pas vrai. Tu ne comprends pas. *(Une pause.)* Eh oui, peut-être comprends-tu. Et dis-je cela pour protester. Quand une femme dit qu'elle ne comprend pas, n'y crois pas tout de suite. *(Elle se sert de sucre.)*

SÉBASTIEN *(séchement)*. — Eh bien, tant mieux.

MAGGIE. — Mais non, Jean Séba. Excuse-moi. Je veux te parler sérieusement. *(Elle pousse un soupir.)* N'y fais pas attention. C'est un tic. Avec les gens qui me prennent au sérieux, je fais la sotte ; et avec les gens qui me traitent de petite fille, je deviens un vieux philosophe. *(Une pause. Elle sourit.)* Tu me prends au sérieux ?

SÉBASTIEN *(pensif)*. — Au fond, si je te prends au sérieux, c'est que tu aimes ça. Quant à moi, je ne sais pas au juste, parce que je cherche à te plaire.

MAGGIE. — Moi aussi.

SÉBASTIEN. — Ainsi selon toi, je t'aime quand tu plaisantes ?

MAGGIE *(réfléchissant)*. — Oui, mais autrefois c'était le contraire, maintenant c'est ainsi.

SÉBASTIEN. — C'est drôle, je ne m'en étais pas aperçu.

MAGGIE *(timide)*. — Tant de chose te plaisent sans que tu le saches. Et cela est bien agréable. Au contraire tu comprends trop bien la joie du sacrifice...

SÉBASTIEN *(un peu inquiet)*. — Mais à quoi fais-tu allusion ? *(Il sourit.)* Un savant comme moi ne s'intéresse plus qu'à ses découvertes, et malheureusement à ses semblables.

MAGGIE *(sans y penser)*. — Et aux femmes !

SÉBASTIEN *(riant)*. — Disons plutôt... aux cousines !

MAGGIE *(le regarde avec joie)*. — Je vois en toi tout un monde. Mais non, plusieurs mondes, tous pleins de soleil et qui n'ont rien à faire avec ce que tu dis !

SÉBASTIEN *(sérieux et dur)*. — Mon monde est celui qu'on voit. Monde aride, qui ne plaît pas aux femmes et qui a pour but la vérité !

MAGGIE *(épouvantée)*. — Mais... ce monde-là aussi !

SÉBASTIEN. — Comment « aussi » ?

MAGGIE. — Pourquoi te fâches-tu ?... Que t'importe, au fond, ce que je te dis ?

SÉBASTIEN *(doucement)*. — Je tiens à savoir ce que tu penses de moi. *(Une longue pause.)*

MAGGIE *(réfléchissant)*. — Tu es un homme qui a beaucoup d'imagination.

SÉBASTIEN *(très sérieux et simple)*. — C'est pour cela que je suis malheureux.

MAGGIE. — Tout de même... toi tu penses à une chose... et puis tu la fais ! Moi j'arrive tout au plus à penser à ce que j'ai fait !

SÉBASTIEN. — Non ! Je ne fais pas toujours ce à quoi j'ai pensé...

MAGGIE *(après un instant et comme pour elle-même)*. — Je ne sais pas si on pourrait dire qu'à Naples...

SÉBASTIEN *(brusquement)*. — Oh, Maggie !... Je te prie de ne pas en parler !

MAGGIE *(s'étonnant)*. — Mais pourquoi ? A quoi penses-tu ?

SÉBASTIEN. — Et toi ? *(Une pause.)*

Sébastien se lève et, très agité, se met à marcher de long en large.

SÉBASTIEN. — Je ne sais pas pourquoi nous avons toujours ces discussions !

MAGGIE. — C'est une manière de flirter. Te rends-tu compte que je suis très fière de cela !... Oui, évidemment ! *(Une pause.)* J'ai une très grande admiration pour toi... Bon ! Me voici en train de te flatter !... Je te flatte toujours, moi !...

SÉBASTIEN *(grave)*. — Oh ! Maggie ! Pourquoi pars-tu ?

MAGGIE *(avec légèreté)*. — Mais viens donc avec moi ! Je vais à Vienne. Tu y feras ton cours.

SÉBASTIEN *(très brusque)*. — Ne dis pas des bêtises... Pourquoi ne restes-tu pas encore quelques semaines ici ?

MAGGIE *(triste, en le regardant dans les yeux)*. — Ne me le demande pas, Jean-Séba... Il faut que je parte. *(Une pause.)*

SÉBASTIEN. — Est-il possible que les hommes et les femmes vivent toujours avec un sous-entendu caché ?

MAGGIE. — Je ne sais pas vraiment. Peut-être que oui. Quel travail que de regarder toujours en nous-mêmes et en autrui. Mais peut-être est-ce un mal que tout le monde ne se donne pas.

SÉBASTIEN. — Je m'aperçois qu'avec toi c'est un jeu qui me plaît particulièrement.

MAGGIE *(soulignant)*. — Oui. Nous deux, il faut que nous fassions très attention. Moi

aussi, j'ai pour point d'honneur de ne pas rester en dessous. Et je fais de mal en pis. Il faut que tu prennes garde à mon point d'honneur. Je suis féroce, là dessus.

SÉBASTIEN. — Au fond, il y a toujours deux langages. Un que l'on exprime, et un autre que l'on sent. Il est assez curieux de développer ensemble les deux fils.

MAGGIE. — Oh oui, mais à dire vrai je ne sais point parler. Toi, oui. Tu as du talent, toi. Mais moi je fais semblant. Je serais une petite bourgeoise, quant à l'âme. Je voudrais seulement que l'on me dît des choses aimables, tu sais. Quelle misère. Et puis je ne sais pas m'exprimer. Je ne saurai jamais faire comprendre ce que j'éprouve vraiment au fond du cœur.

SÉBASTIEN *(lui caressant la main)*. — Tu es très triste, de ta nature, je le sais.

MAGGIE. — Je ne sais pas si je suis triste. Je suis inquiète. J'ai peur. Je ne comprends rien. Il faut bien que je le confesse. Vasco m'écrit d'Espagne. Et j'ai découvert qu'il n'est pas intelligent. Ca, ce n'est pas tolérable, n'est-ce pas ? Ah, Sébastien... La justice, oui, je m'en moque, à dire vrai. Il fait chaud. Ça, oui. Je suis très triste, Sébastien, et j'aurais envie d'être consolée. Mais c'est peut-être pure coquetterie. Qui en sait rien. Assez. Je ne veux plus penser.

Elle s'abandonne un peu. Sébastien la serre dans ses bras et essaie de l'embrasser.

MAGGIE *(suppliante)*. — Non, non, Sébastien. Non, j'ai peur. Ah oui ! *(Ils s'embrassent.)*

MAGGIE. — Jean-Séba, c'était moi ?

SÉBASTIEN. — Viens. *(Une pause.)* Plus près.

Il la caresse en tremblant et s'entoure le cou du bras de Maggie.

MAGGIE. — C'était moi, n'est-ce pas ?

SÉBASTIEN. — Comme c'est étrange.

MAGGIE *(le serrant)*. — C'était moi, dis. J'étais cette femme. Le bateau, tu l'as quitté pour moi. Nous étions à Naples, non pas en Orient, Jean-Séba.

SÉBASTIEN. — Oui, c'était toi.

MAGGIE. — Oh, comme cela me fait plaisir. C'est vilain. A présent je suis contente, contente. Je ne devrais pas le dire. *(Une pause.)*

Sébastien la regarde fixement.

MAGGIE *(avec un geste désolé de soumission)*. — Moi aussi, j'y pense.

SÉBASTIEN *(se levant)*. — Mais alors, nous ne pourrons pas nous détacher.

MAGGIE *(le serrant de ses deux bras)*. — Ne me laisse pas.

SÉBASTIEN *(avec désespoir)*. — Je ne peux pas me sauver deux fois.

MAGGIE. — Oui, à cause de Natalie.

SÉBASTIEN. — De Natalie, et des mineurs, Maggie.

MAGGIE. — Oui, de Natalie, des mineurs. Tu as tout à fait raison, Sébastien, tout à fait. Et moi je ne suis qu'une méchante petite femme, et je me fais horreur. Parce que je me moque de tous ces gens, quand je pense à toi. Je n'ai jamais été aimée que par des imbéciles. Jean-Séba, je n'ai aimé personne avant toi.

Il est terrible de te le devoir confesser, justement à toi. Mais tu as tout à fait raison. Oh, quelle triste chose, quand on ne peut être heureux pour des raisons aussi raisonnables.

SÉBASTIEN *(l'étreignant)*. — Maggie, je ne sais pas mentir.

MAGGIE. — Pourquoi ne partons-nous pas ? Allons ensemble à Vienne, Jean-Séba. Je ne t'ennuirai pas. Je te laisserai travailler.

SÉBASTIEN. — A Vienne ? A Vienne ? Quoi faire ? C'est à cette mine que je suis lié, parce qu'il y meurt tant d'hommes, que je suis seul à pouvoir sauver.

MAGGIE *(aigre)*. — Ça ne vaut pas la peine. Ce sont des brutes. Ils ne te sont pas même reconnaissants. Ils disent tous du mal de toi.

SÉBASTIEN. — Mais ils ne sont pas responsables, eux, tandis que moi je suis responsable.

MAGGIE. — Tu n'arriveras tout de même à rien. Les hommes, on ne les sauve pas malgré eux.

SÉBASTIEN. — Maggie, Maggie. Quand je pense qu'à chacune de tes paroles, à chacun de tes gestes, le destin pose les prémisses d'un futur inévitable que je ne réussis pas à imaginer, j'ai peur, Maggie. Ma vie est toute en équilibre sur un point d'appui improvisé ; je ne sais pourquoi.

MAGGIE. — Tu es en train de la compromettre tout entière ici. Tu n'auras ni plaisir, ni amour, ni gloire. Ta place est à Vienne, devant un grand public.

SÉBASTIEN. — Un grand public ? Et que veux-tu que j'en fasse, moi ?

MAGGIE. — Mais oui, c'est ce qui te plaît, le grand public, Jean-Séba.

SÉBASTIEN. — Ce n'est pas vrai.

MAGGIE. — Tu auras un grand succès, tu deviendras célèbre. Tu gagneras beaucoup d'argent, et tu pourras vivre avec un peu de luxe. Toutes les femmes seront amoureuses de toi. J'en aurai quelque dépit, n'est-ce pas ? Mais je me tairai. Nous aurons beaucoup de musique. Nous irons ensemble aux concerts, à tous les concerts d'orchestre.

SÉBASTIEN *(avec fureur)*. — Maggie, tu sais très bien que je n'ai jamais eu soin que des choses substantielles, et que le succès, le plaisir, le luxe, les femmes, la gloire, me sont indifférents. Complètement indifférents.

MAGGIE. — Mais non, Jean-Séba, je t'assure que tu les aimes.

SÉBASTIEN. — Mais ce n'est pas possible, pas possible : je ne peux pas me détacher de Natalie et de cette mine. Je n'ai jamais aimé les choses que tu dis.

MAGGIE *(se tordant les mains)*. — Que de raisons tu trouves pour ne pas venir avec moi ! Oh, il suffirait de vouloir.

SÉBASTIEN *(comme parlant à soi-même)*. — Non, non. Tu sais bien que ce n'est pas Natalie, que ce ne sont pas les mineurs. Que c'est un problème qui ne regarde que moi. Ma vie désormais est une autre chose. Oh, que c'est dur de vivre. Rien n'est clair, rien n'est facile, de tout ce qui nous était apparu comme une grande mer calme. Que suis-je ? Pourquoi faut-il que je t'aime, mon Dieu ! Je ne les connais pas, ces mineurs, qui meurent, un à un, dans la mine ; et eux ne savent rien de

moi, pendant qu'ils mangent autour de la lampe. Ce qui se passe en moi demeure pour eux plus silencieux qu'une étoile filante. Et pourtant mon destin et le leur sont devenus communs. Comme c'est étrange, toute cette trame de choses. *(Avec désespoir.)* Et je sais que je ne peux m'en aller, parce que ce serait toute une ruine en moi, si je m'en allais, et je devrais vivre pendant des années et des années comme une plaine couverte de décombres.

MAGGIE *(triste)*. — Adieu, Jean-Séba. *(Avec un soupir.)* Il fait déjà noir. *(Elle s'approche de la porte, elle sort.)*

SÉBASTIEN. — Maggie.

Maggie rentre, d'un bond, et se jette dans ses bras.

MAGGIE. — Ne me laisse pas.

SÉBASTIEN. — Maggie ! Maggie !

MAGGIE. — Nous partirons ensemble.

Ils entendent les pas de Natalie qui arrive. Sébastien et Maggie se détachent.

MAGGIE. — Toi et moi à Vienne. *(Elle sort en courant.)*

SÉBASTIEN. — Quel homme suis-je ! *(Il tombe sur le banc, la tête et les coudes appuyés sur la table.)*

SCÈNE VI

NATALIE, SÉBASTIEN

NATALIE. — Quelle obscurité ! Pourquoi n'avez-vous pas allumé ? Maggie était toute bouleversée.

Sébastien ne répond pas. Natalie, inquiète, s'approche de son mari. Elle cherche à le regarder. Puis, rapidement, va au coffre et prend la lampe et les allumettes. Au loin, une marche funèbre. Natalie se rapproche de son mari et lui allume tout d'un coup la lampe sous le visage. Sébastien lève doucement la tête. Il regarde Natalie puis laisse retomber la tête. Natalie reste debout, immobile, la lampe allumée à la main.

RIDEAU

TROISIÈME ACTE

La même scène, un an après. C'est un dimanche matin. Sur un ciel clair passent de temps en temps des nuages. On entend les cloches de l'église et des chœurs de mineurs de tous côtés. Sur la table, on voit l'Imitation de Jésus-Christ, ouverte. La pièce est pleine de paniers de fruits et de bouquets de fleurs.

SCÈNE I

PIERROT, puis NATALIE

Les mineurs chantent dehors.

VOIX DES MINEURS. — Vive Mizzan !

PIERROT *(il copie à la machine avec grande difficulté)*. — Con-grès de spé-cia-listes des ma-la-dies des mi-neurs.

Natalie monte l'escalier avec élan. Arrivée sur le balcon, elle se retourne pour regarder en arrière. Elle a un geste d'inquiétude.

VOIX DES MINEURS *(sur l'air des lampions)*. — Vive Mizzan ! Vive Mizzan !

PIERROT. — Est-ce que c'est nous qui écrivons toutes les circulaires et les autres ne font rien ?

NATALIE. — Ils font semblant. *(Préoccupée, elle enfile les circulaires dans les enveloppes, regarde à quel point en est Pierrot.)* Très bien, mon Pierrot.

PIERROT. — Puisque le congrès est ici, papa ne restera pas dans l'autre mine, il faut préparer sa chambre.

NATALIE. — Oui... mais il ne viendra pas à la maison. Tous les médecins vont à l'hôtel. C'est là qu'il ira aussi.

PIERROT. — Pourquoi donc ? Voilà un an qu'il ne rentre pas à la maison. Qui sait comme il doit s'ennuyer sans toi.

NATALIE *(voyant que l'Imitation est demeurée sur la table, la remet à sa place, puis va regarder dehors)*. — Que veulent-ils ?

PIERROT. — Qui donc ?

NATALIE. — Ceux de Populonia. *(Criailleries dans la place.)* J'ai un peu peur.

PIERROT. — Mais les nôtres t'aiment bien, non ?

SCÈNE II

LES MÊMES, IDA

Ida entre, soutenant deux paniers, l'un de pêches, l'autre d'œufs. C'est une paysanne florissante, à la poitrine opulente, aux bras musclés. Elle a un regard tout à la fois malicieux et autoritaire.

IDA. — Madame Natalie, en voilà deux de Populonia qui viennent chez vous.

NATALIE. — Oh Ida, pourquoi donc ?

IDA *(dépose les paniers, et se repose).* — Qu'est-ce que j'en sais, moi ? Selon moi, ceux de Populonia veulent faire du boucan contre votre mari et contre vous. Contre le mari passe. Je vous le dis tout net : il me semble qu'il ne vaut pas mieux que le mien. Pour lui, ça m'est égal, mais quand j'ai entendu dire qu'ils en avaient contre vous, ah non, — j'ai dit —, cette sainte femme, ne me la touchez pas.

NATALIE. — C'était vraiment la peine que Sébastien fît cette découverte. Comme ils sont durs.

IDA. — Votre mari ? C'est comme ça si vous le dites, mais moi, croyez-moi, je n'en suis pas convaincue. C'est vous qui devez l'avoir faite, la découverte. Et puis, est-ce des manières, de se sauver avec une femme ?

NATALIE *(coupant court)*. — Qu'est-ce qui te passe par la tête ? *(Une pause.)* C'est la troisième fois que ceux de Populonia m'envoyent dire je ne sais quoi. De quoi ont-ils peur, que veulent-ils ?

IDA. — Sales gens. Pour leurs intérêts ils veulent tous nous faire crever comme des chiens. Ils ne savent donc pas que mon Michel l'avait prise, la maladie, et qu'avec la piqûre vous la lui avez fait passer. Et il ne méritait pas ça, car il était pire qu'eux, croyez-moi. Et en parole il vous soutenait, mais au fond il n'y croyait pas du tout, et il ricanait, et il ne voulait pas prendre son bain. Et vous voyez ce qu'il lui est arrivé. Et moi, alors, j'ai pu le voir, quelle sainte femme vous êtes. Et comme vous m'avez aidée, avec trois enfants petits. Et c'est pour ça que je vous apporte deux paniers de fruits et d'œufs, que vous devez prendre comme un remerciement, et si c'est peu de chose, ne pas m'en tenir rigueur.

NATALIE *(découvre les paniers)*. — Oh les belles pêches ! Comme vous me faite plaisir! Il est vraiment bon, de temps en temps, de voir quelqu'un qui nous aime bien. Et ton mari ?

IDA. — Michel, il est allé à Rome, et il n'a plus même envoyé une carte postale. Ah, madame, c'est de ça que je vous suis le plus reconnaissante. Depuis qu'il est parti, il me semble que je recommence à vivre.

Rumeur de foules lointaines. Natalie et Ida courent au balcon.

NATALIE. — Il me semble que ces messieurs s'approchent.

IDA. — Regardez-moi ces hommes. Ce n'est pas des hommes, c'est des moutons au marché.

NATALIE *(ironique)*. — Respecte les représentants du peuple. *(A Pierrot.)* Tu peux aller jouer au jardin. *(Pierrot ne se le fait pas dire deux fois.)*

SCÈNE III

NATALIE, IDA, GROS-SAC, CLOCHU

CLOCHU *(apparaissant dans la porte centrale)*. — Peut-on ?

NATALIE. — Entrez donc.

Entrent Gros-Sac et Clochu. Gros-Sac est un petit vieux avec un œil de verre, avec des mouvements saccadés de pantin. Il s'exalte constamment et paraît un peu fou. Clochu est petit, arrondi, avec une barbe de huit jours, tête ronde, sourire fourbe, satisfait et prudent.

CLOCHU. — Nous voudrions parler au professeur.

NATALIE *(étonnée)*. — Le professeur n'est pas ici.

GROS-SAC. — Tout le monde dit qu'il est revenu. *(Gros-Sac et Clochu se regardent.)*

IDA. — Si vous avez quelque chose à dire, vous n'avez qu'à le dire à Madame Natalie, comme les autres fois. Elle est docteur, elle aussi. Mais je pense que vous avez peur de parler, parce que vous savez que c'est un os dur à ronger.

GROS-SAC *(exalté)*. — Moi je n'ai peur de personne, parce que je suis le représentant du peuple de Populonia, et parce que même si je n'ai pas étudié, je suis beaucoup plus intelligent que tous ceux qui ont étudié...

CLOCHU *(résigné)*. — Eh bien, nous parlerons avec vous.

GROS-SAC. — Dans les Universités...

NATALIE. — Prenez place.

Gros-Sac et Clochu s'assoient. Mais Gros-Sac, chaque fois qu'il parle, se lève. Ida est debout, immobile, près de la porte.

CLOCHU. — Vous savez bien, Madame Natalie, combien je vous estime.

NATALIE. — Je l'ai compris.

CLOCHU. — Et vous comprendrez combien je regrette, hein ? de vous déranger, mais ce sont les mineurs de Populonia, braves et honnêtes ouvriers, qui me délèguent pour vous dire que si ceux de l'île d'Elbe ont accepté votre découverte... que s'ils font les bains, les désinfections... tous les travaux supplémentaires, évidemment ça les regarde. Mais maintenant voilà un Congrès, on parlera de cette découverte, on cherchera à l'introduire dans les mines voisines... Mais nous n'y croyons pas, à cette histoire des terrains infectés, nous sommes persuadés que ce sont des gaz... *(Une pause.)* Evidemment ce sont des gaz... Donc, nous ne voulons pas faire d'heures supplémentaires pour vos installations !

NATALIE *(sèchement)*. — Qu'est-ce que vous voulez de moi ?

CLOCHU. — Vous savez bien comme une manifestation hostile en ce moment pourrait — je dis bien, hein ? — vous faire du tort. Il y a le Congrès qui se réunit, il y a tous les professeurs d'Italie qui arrivent. Qu'est-ce qu'ils penseraient s'ils vous entendaient — pour ainsi dire, hein — sifflée ? Moi, pour ma part, je m'y suis opposé, de toutes mes forces, moi. J'ai dit : il ne faut pas faire de chahut. Mais les ouvriers n'ont rien voulu savoir. Ils

sont venus en masse sur la place. Moi j'ai essayé de les calmer, je leur ai dit : je m'en vais parler au professeur. Vous verrez qu'il voudra bien nous aider. Il comprendra la situation, il saura vivre.

NATALIE. — Et qu'est-ce que ça veut dire, selon toi, savoir vivre ?

CLOCHU. — Voilà, il faudra que, au Congrès, le professeur nous permette de soutenir que sa théorie marche très bien pour l'Elbe, mais que dehors les choses sont différentes.

NATALIE. — Sans quoi, des sifflets ?

CLOCHU *(avec componction. Avec un petit sourire un peu embarrassé, un peu complice).*— Oh, — comment vous expliquer... — pas tout à fait ça, mais vous comprenez...

NATALIE. — Je comprends. C'est un chantage.

GROS-SAC. — Qu'est-ce que vous dites ? Nous sommes des gens de cœur et le travail nous le sentons plus que vous. Parce que moi je suis un saint, et que si j'ai voulu conduire ce matin les mineurs de Populonia à la rescousse, je l'ai fait par l'inspiration de Dieu et pour le progrès de la science.

NATALIE. — Vous voulez donc tous les faire mourir, vos mineurs ? Vous l'avez donc vu, oui ou non, que les ouvriers ici meurent infiniment moins qu'avant ? Vous les avez lues les statistiques ? Vous les avez connus, ceux qui ont été sauvés par les injections du sérum ?

IDA. — Mais puisque vous lui avez sauvé son frère, à Clochu. Ne dis pas le contraire, tu le sais.

CLOCHU. — D'abord, moi, avec mon frère, nous n'allions pas d'accord. Et puis s'il a été sauvé, ça été par un hasard, parce qu'il était robuste, et non à cause du sérum. Et enfin, je dois déclarer que même si j'avais de la reconnaissance pour Mme Natalie, pour les soins qu'elle a prêtés à la famille du malade, maintenant — que je dis — je n'en tiendrais pas du tout compte. Parce que je suis un homme consciencieux et que je lutte, je le regrette, croyez-moi, si c'est nécessaire, même contre les personnes qui m'ont fait du bien.

NATALIE. — Presque tous les hommes en font autant.

CLOCHU. — Preuve que j'ai raison.

GROS-SAC. — L'humanité, que je dis, a toujours raison.

NATALIE. — A toujours un peu raison.

CLOCHU. — On fait ce qu'on peut, Madame.

NATALIE. — Cela ne sert à rien d'avoir un peu raison.

GROS-SAC. — Quand moi je dis une vérité...

NATALIE. — Sans doute, c'est peut-être le hasard qui a sauvé votre frère, ou au besoin, sa résistance. On peut dire cela. Mais le diriez-vous s'il était mort ? Ou plutôt, ne seriez-vous pas venu me dire : vous voyez bien, Madame, que l'injection ne sert à rien ?

CLOCHU *(tournant son chapeau entre ses mains)*. — Vous comprendrez que le hasard...

NATALIE. — Le hasard, le hasard, c'est la grande ressource des sots.

CLOCHU. — Mais malgré tout, le hasard est aussi vrai, je trouve, que tout ce que vous dites, vous.

GROS-SAC. — Le hasard c'est Dieu. Et Dieu...

NATALIE *(à la fois sérieuse et ironique)*. — C'est vous. Mais le hasard c'est Dieu. Donc vous êtes le hasard.

CLOCHU. — C'est un hasard.

NATALIE. — Ne parlons pas au hasard.

CLOCHU. — Madame Mizzan...

NATALIE. — Il en est de même pour la reconnaissance. Vous me dites : je fais le sacrifice de lutter contre quelqu'un qui m'a fait du bien. *(Amère.)* Oh mais ce n'est pas vrai, mon ami. Tous les hommes à qui on a fait du bien, cherchent quelque raison pour se dire que leur devoir est de n'être pas reconnaissants. Et si vous n'allez pas juqu'à me haïr, c'est que vous éprouvez si peu le poids de la reconnaissance, que vous ne sentez pas le besoin de vous justifier.

CLOCHU. — Mais ici il s'agit des mineurs.

IDA *(intervenant)*. — De les faire crever, parce que c'est vous qui les avez montés.

GROS-SAC. — Nous, nous sommes inspirés par la Science !

IDA *(à Clochu)*. — Moi je le sais très bien. Celui-là, au moins, c'est un fou. Mais vous, vous n'êtes pas fou. Et je vous ai vu, vous savez. Pourquoi voulez-vous que les mineurs se révoltent contre ceux qui veulent les faire vivre mieux ? Mais vous avez vos intérêts, je le sais bien. Est-ce que vous êtes un mineur, d'abord, pour parler au nom des mineurs ?

CLOCHU *(interdit)*. — Est-ce que cela vous regarde, vous ? je parlais avec Madame.

IDA *(virulente)*. — Eh bien je vous le dirai alors, ce que je sais : vous êtes un boutiquier,

et vous avez acheté beaucoup de quintaux de savon qui ne va plus, depuis que le professeur a fait distribuer dans la région, à ses frais, un savon spécial.

GROS-SAC *(exalté)*. — Je n'admets pas qu'on mette en doute notre honnêteté.

IDA. — Et vous, saint-homme, vous êtes peut-être un mineur ? Vous êtes une espèce de sorcier, vous, et vous vous faites passer pour pharmacien, parce que vous vendez à ces pauvres diables des herbes qui donnent mal au ventre. Et vous savez pourquoi vous avez soufflé sur le feu ? Je vous le dis, moi : parce qu'à l'Elbe vous ne pouvez plus vendre un brin de vos sales herbes, depuis que les mineurs éclatent de santé. Et vous avez peur que la même chose vous arrive à Populonia.

GROS-SAC. — Nous dirons aux mineurs...

IDA. — Dites-leur ce que je vous ai dit, moi.

CLOCHU. — ...Qu'il n'y a pas eu moyen de discuter.

GROS-SAC. — Parce que Madame Mizzan cette fois était intraitable.

IDA. — Dites-le leur tout doucement, si vous ne voulez pas que les nôtres vous donnent du bâton.

CLOCHU. — Ce n'est pas le moment de faire des menaces.

GROS-SAC. — Vous nous avez menacés.

NATALIE. — Ne faites pas les victimes.

On entend un bruit de foule au loin.

IDA *(court au balcon. Elle crie)*. — Le Professeur est arrivé ! *(Coups de sifflets.)*

CLOCHU. — Allons-nous en, Gros-Sac. *(Gros-Sac et Clochu se précipitent dehors.)*

IDA. — Je veux aller appeler les autres. *(Elle sort.)*

On entend la voix de Sébastien, voilée, triste.

SÉBASTIEN. — Pourquoi faites-vous cela ?

NATALIE *(avec un cri)*. — Oh, non, rien contre lui. *(Elle s'élance dehors.)*

SCÈNE IV

La scène demeure déserte. Natalie et Sébastien rentrent après un moment.

VOIX DE NATALIE. — Sébastien, Jean-Séba !

VOIX DE SÉBASTIEN. — Natalie !

VOIX DE NATALIE. — Laissez-le tranquille. *(Mugissement de la foule.)* Laissez-le.

VOIX DE CLOCHU. — Du calme, les amis. Qu'il aille à la maison.

UNE AUTRE VOIX. — Tous sur la place, réunion sur la place.

La rumeur s'éloigne peu à peu. Natalie et Sébastien rentrent, essoufflés, en courant, et ferment la porte.

SÉBASTIEN. — Quels sont ces mineurs ? Je ne les connais pas.

NATALIE. — Ce sont ceux de Populonia. Ici la bataille est gagnée.

Elle montre d'un geste les offrandes du peuple qui remplissent la chambre.

SÉBASTIEN. — Ç'a été un miracle.

NATALIE. — Non, il y a eu une terrible mortalité chez les mineurs. Quand ils ont vu qu'avec une injection de sérum je les sauvais vraiment, ils ont tous été pour moi. Les hommes ont si peur de la mort !

SÉBASTIEN. — Tu as vaincu toute seule. Merci.

NATALIE. — Je ne l'ai pas fait pour toi.

SÉBASTIEN. — Je ne disais pas merci dans ce sens.

NATALIE. — Les médecins et le peuple sont désormais pour nous. Ces gens-là ne comptent pas.

SÉBASTIEN. — Ç'a été très dur ?

NATALIE. — Une femme n'est pas faite pour lutter seule. *(Un silence.)*

SÉBASTIEN. — On a construit des bains ?

NATALIE. — Oui, depuis peu.

SÉBASTIEN. — A quelle heure le Congrès s'ouvre-t-il ?

NATALIE. — Demain, à neuf heures. Dans la grande salle du cercle.

SÉBASTIEN. — Je te fais mes excuses. Je n'aurais pas osé venir à la maison.

NATALIE. — C'était inutile, en effet.

SÉBASTIEN. — Je suis à l'hôtel depuis deux jours. Je ne suis pas sorti. Personne ne m'a vu. Aujourd'hui, je ne sais pas pourquoi, je suis venu de ce côté.

NATALIE. — Maggie m'a télégraphié qu'elle arrivait. Je me demande pourquoi.

SÉBASTIEN. — Maggie ? Je n'en sais rien.

NATALIE *(froidement)*. — Ah... *(Un silence.)*

SÉBASTIEN. — Et Pierrot ?

NATALIE. — Il est dehors.

SÉBASTIEN. — Je ne pourrais pas l'embrasser ?

NATALIE. — Il vaut mieux que non, pour le moment. *(Un silence.)*

SÉBASTIEN. — Je te trouve un peu fatiguée.

NATALIE. — Oui. Tu as fait bon voyage ?

SÉBASTIEN *(allant au balcon)*. — A peine ils se seront calmés, je m'en irai.

NATALIE. — Je t'enverrai ce soir même toutes les données dont tu peux avoir besoin.

SÉBASTIEN. — Merci. Tu ne m'en veux pas si je reste encore un moment ici ?

NATALIE. — Ce n'est pas ta faute, si tu dois rester.

SÉBASTIEN. — En effet. *(Il regarde autour de lui. Un silence.)* Où en es-tu, pour l'argent ?

NATALIE. — Ce que tu m'envoyais m'a suffi.

SÉBASTIEN. — J'en ai gagné assez avec ces conférences.

NATALIE. — Ah, oui. Tu étais content ?

SÉBASTIEN. — Non.

NATALIE. — Tu es vraiment incontentable.

SÉBASTIEN *(sombre)*. — On désire ce qu'on n'a pas. C'est peut-être ce qu'on appelle vivre.

NATALIE. — Ce que tu appelles vivre.

SÉBASTIEN. — Oh, Natalie, je ne me suis éloigné que pour poursuivre le chagrin d'être parti... Que voulais-je ? Je ne sais plus. Toi,

tu es restée, toi qui es bonne et pure, avec une partie de moi — qui était la vraie ? qui était la fausse ?

NATALIE. — Oh, Jean-Séba, comment peux-tu encore en douter ? C'était certainement la fausse. *(Un silence.)*

Sébastien reste immobile.

NATALIE *(se levant avec plus de souffrance qu'elle n'en voudrait montrer)*. — Quand j'y pense, je m'étonne seulement de ne pas l'avoir vu : c'était si clair, pour quiconque avait des yeux.

SÉBASTIEN. — Oh, ne voir que la réalité... qui n'y parvient pas ?

NATALIE. — Tous ceux qui aiment...

SÉBASTIEN *(pensif)*. — Oui. Peut-être la clairvoyance est-elle le privilège de ceux qui veulent être aimés.

NATALIE. — Et puis ce n'était pas toi qui m'empêchais de voir : c'était tout ce que j'avais pensé de toi.

SÉBASTIEN. — Tu avais cru de si grandes choses ? Oh, moi aussi, tu sais, de si grandes choses !

NATALIE. — Comme elle est indestructible, comme elle vous remplit toute l'âme, l'idée que l'on s'est faite d'un homme... En toi un mouvement pouvait en démentir un autre, mais ne pouvait rien contre une idée si intimement mienne, conçue en moi, nourrie par moi...

SÉBASTIEN. — Mais si tu croyais de moi ce que je voulais être, ne croyais-tu pas en ce que j'ai de meilleur ? Peut-être que oui. Peut-être avais-tu raison.

NATALIE *(tristement)*. — J'avais tort, parce que j'ai perdu ton amour.

SÉBASTIEN. — Tu as perdu mon amour ? toi ?... Pour cette raison ?...

NATALIE *(éclatant)*. — Oui, pour cette raison... parce que tu étais grand à mes yeux ! Parce que tout ce que tu disais était pour moi la vie même, alors que ce n'était pour toi qu'une suite de mots... Ah ! comme elle devait te paraître ennuyeuse, comme elle devait te paraître gênante, cette femme qui te prenait si exactement à la lettre ! Qui t'obligeait à porter un masque si lourd !

SÉBASTIEN. — Oh, Natalie !

NATALIE *(plus calme)*. — Il faut s'y prendre autrement pour être aimée...

Grande rumeur, au loin, qui croît.

VOIX D'IDA. — Madame Mizzan ! Madame Mizzan... On jette les ouvriers de Populonia à la mer...

NATALIE *(elle se précipite au balcon)*. — Oh, mais ils sont fous !

VOIX D'IDA. — C'est comme ça qu'il faut faire.

NATALIE *(à Sébastien)*. — Attends un peu. Il faut que j'aille les calmer. *(Elle part en courant.)*

SCÈNE V

SÉBASTIEN, seul

Il examine avec curiosité la pièce. Il ouvre l'Imitation de Jésus-Christ et commence à la feuilleter.

SÉBASTIEN. — « Seigneur, les journées recommencent à s'allonger et moi je me trouve toujours en ce golfe de douleur, parce que tout

ce que tu m'as donné, je l'ai gâté de deux manières. Seigneur, je ne pourrai y arriver avec mes propres forces. Pourquoi ma main tremble-t-elle comme l'aiguille de la boussole qui cherche le Nord ? Cette déchirure, Seigneur, comment pourrais-je la noyer dans l'infini ? Maintenant je la vois à chaque instant, comme un petit mal sans importance, et j'en ai honte, et je ne peux trouver aucune consolation à me regarder, et je souffre seulement de cette impossibilité de m'oublier. »

SCÈNE VI

SÉBASTIEN, MAGGIE

Maggie entre, voit Sébastien, demeure titubante.

SÉBASTIEN. — Maggie !

Maggie se décide à entrer.

MAGGIE. — Bonjour.

SÉBASTIEN. — Que viens-tu faire ici ?

MAGGIE. — A dire vrai, je cherchais Natalie. Il était inutile de nous rencontrer ici.

SÉBASTIEN. — Comment peut-on manquer à tel point de bon sens ?

MAGGIE *(s'assied)*. — Ne crains rien, Jean-Séba. Je viens résoudre et non pas embrouiller.

SÉBASTIEN. — Et que veux-tu résoudre, toi ?

MAGGIE. — Tu as raison de ne pas croire en moi. Dans ma vie, je n'ai fait que des dégâts.

SÉBASTIEN. — Et c'en est un de plus. Je suis venu ici pour travailler et j'ai déjà assez de douleur à surmonter pour que tu n'aies pas besoin de venir me rappeler tant de choses.

MAGGIE. — Je repars tout de suite, Jean-Séba. Je rentre en Espagne. *(Un long silence.)*

SÉBASTIEN *(la regarde un peu étonné et fait un geste de fatigue).* — Ah, tu es venue pour m'annoncer cela ? *(Il y pense un moment, et puis)* D'ailleurs, je le prévoyais. *(Un silence.)* Ce n'était donc pas même nécessaire de venir me le dire.

MAGGIE. — Oh oui, oh oui. En voilà assez des sous-entendus. Assez des intuitions, des divinations, des télépathies. Que de complications on crée de la sorte, mon Dieu. Je suis venue ici parce que je voulais, finalement, tirer les choses au clair. Depuis que je vis, il me semble avoir toujours navigué dans les brumes, maintenant je veux devenir sage, et le premier acte à faire est celui-ci.

SÉBASTIEN. — Y voir clair, comme si c'était si facile ; mais tu ne sais pas que cette chose n'est accordée qu'à de rares personnes et que la plupart des gens vivent et vivront toujours dans la brume.

MAGGIE *(avec une énergie où l'ironie de soi s'est presque éteinte).* — Eh bien, moi, je veux être une de ces rares personnes.

SÉBASTIEN. — Et qu'est-ce que tu veux tirer au clair ?

MAGGIE. — Vois-tu, nous nous étions bien entendus quand tu m'as quittée, à Vienne, mais si je n'étais pas venue te le dire, qui sait ce que tu serais allé croire tout de même. C'est tout à fait différent, de savoir qu'une chose arrivera et de la voir arriver. C'est tout à fait différent.

SÉBASTIEN. — Ce que j'aurais cru ? C'est très simple : j'aurais cru que tu t'étais fati-

guée de moi et de la vie que nous menions. Y a-t-il peut-être de la brume à cela ?

MAGGIE *(triste, presque avec désespoir).* — Oh, je le savais. C'est pour cela que je suis venue.

SÉBASTIEN. — Alors, ce n'est pas parce que tu en as assez de moi... de notre vie... que tu pars... ?

MAGGIE *(toujours plus triste).* — Non, Jean-Séba. Tu sais bien que c'est pour d'autres raisons. Pourquoi faisons-nous toujours semblant de ne pas nous comprendre ? Je t'ai donné tout le plaisir que je pouvais, puisque moi, après tout, je ne sais donner autre chose. Mais, à présent, j'ai bien vu que le plaisir ne te suffit pas, et il est juste que je m'en aille. Je ne me pardonnerai jamais, Jean-Séba, d'avoir stupidement détruit la confiance que tu avais en toi-même. *(Avec des larmes aux yeux, mais les retenant.)* Quelquefois, on n'a pas le droit de se tromper.

SÉBASTIEN *(violent).* — Tu as très bien fait de la détruire, car c'était la confiance dans le vide. Si j'y ai cru si longtemps, c'est seulement parce que je la revoyais en Natalie.

MAGGIE *(timidement).* — C'est pour cela que tu as besoin de Natalie. *(Elle rougit.)*

SÉBASTIEN *(il secoue la tête et sourit avec amertume).* — Désormais... *(Une pause.)*

Il aurait fallu ne pas venir à cette époque-là.

MAGGIE *(avec incertitude, après un moment de réflexion).* — C'était Natalie qui m'avait priée de t'inviter à l'île d'Elbe.

SÉBASTIEN *(surpris et ému).* — Comment !... C'était Natalie... ?

MAGGIE. — Ce n'était pas la Providence... Non..., c'était Natalie. Elle m'avait écrit de venir tout de suite et de te proposer cette maison. Qui sait ?... Peut-être pensait-elle que ma visite t'aurait fait plus d'impression qu'une lettre ? Oh, Natalie te connaît bien...

SÉBASTIEN. — Mais alors..., pendant toute ma vie..., qu'ai-je donc fait ?

SCÈNE VII

LES MÊMES, NATALIE

NATALIE *(très surprise)*. — J'ai bien reçu ton télégramme... Mais tout de même, je ne m'attendais pas à te voir ici !...

MAGGIE. — Je sais bien que je n'aurais pas dû venir... Pourtant, une fois au moins, j'aurais voulu mettre tout au clair.

NATALIE *(ironique)*. — Mais qu'est-ce qu'il y a d'obscur, s'il te plaît ?

MAGGIE *(lasse)*. — J'ai compris tant de choses en cette année. J'ai compris entre autres que partout où tu passes tu laisses une trace profonde, que moi je ne réussis jamais qu'à plaire et briller, et, hélas, quand on ne réussit qu'à plaire, on est oublié... Il me faudra donc suivre mon destin. *(Elle hésite un moment, puis murmure.)* Et tu devrais suivre le tien.

NATALIE. — Je ne comprends pas bien en quel sens toutes ces confidences me regardent.

MAGGIE *(triste, désorientée)*. — Oh, tu ne comprends pas. *(Un silence.)*

Voix du peuple, très lointaines : Vive Mizzan ! Vive Mizzan !

NATALIE *(d'une voix conventionnelle)*. — Et toi, que veux-tu faire ?

MAGGIE. — Je ne sais si cela t'importe.

NATALIE. — Pourquoi non ?

MAGGIE. — Je rentrerai en Espagne. Je me mettrai à faire la bonne ménagère. Je ne m'occuperai plus du destin de l'univers. Ou plutôt : je ferai des enfants. C'est tout ce que je peux faire, ne vous semble-t-il pas que je sois devenue sage ?

NATALIE. — Tu ne peux pas devenir sage, parce que tu n'as jamais trouvé de résistance. As-tu jamais risqué le bûcher en disant du mal de Dieu ? Tout le monde t'a fait des sourires, et plus tu faisais la folle, et plus tout le monde t'admirait. Tu as été anarchiste, et tu n'as pas même risqué de perdre une invitation à un bal. Mais comment veux-tu être forte, tu n'as jamais marché à l'encontre de rien. Tu cherches désespérément ce que tu veux, parce que tu ne l'as pas encore compris. Et tu ne pourras jamais le comprendre, parce que tu n'es rien, toi, ni sainte, ni hérétique, ni vertueuse, ni pécheresse, ni intelligente, ni stupide. Tu es comme toutes les femmes... *(sur un autre ton)* ...qui plaisent aux hommes.

MAGGIE. — Mais est-ce de ma faute, si je n'ai eu à lutter que contre moi-même ?

NATALIE. — Même pas contre toi-même. C'était comme faire bataille entre la main droite et la main gauche.

MAGGIE. — Mais qu'est-ce que j'en peux, moi ?

NATALIE. — Et moi ? *(Après une pause.)* C'est la faute de tout le monde. *(Geste large.)*

MAGGIE *(les regarde un moment, les larmes dans les yeux, puis s'enfuit)*. — Adieu, adieu...

SCÈNE VIII

SÉBASTIEN, NATALIE

SÉBASTIEN *(brusquement)*. — Natalie, c'est toi qui m'a fait venir à l'Elbe. Est-il possible que je ne l'aie su qu'à présent. Pourquoi ne me l'as-tu jamais dit ?

NATALIE. — A quoi cela aurait-il servi ? Tu te serais fâché.

SÉBASTIEN. — Oui, mais si tu m'avais avoué la vérité, je t'aurais peut-être épargné tant de scènes inutiles, parce que j'aurais compris que de nous deux toi seule était grande.

NATALIE. — Non, Sébastien. Tu m'aurais aimée encore moins. Je n'ai aucune envie de paraître grande.

SÉBASTIEN *(avec un sourire amer)*. — Voilà une pierre dans mon jardin, Natalie ! *(Une pause.)*

NATALIE *(tendant l'oreille)*. — Qu'est-ce que tu feras si les mineurs viennent ?

SÉBASTIEN *(tressaillant)*. — Viennent quoi faire ?

NATALIE. — T'acclamer.

SÉBASTIEN *(pâle et fébrile)*. — M'acclamer, moi ? Oh non, je ne veux plus entendre parler de moi. Je n'ai rien à voir avec cette découverte ! C'est toi qui l'a faite, c'est toi qui l'a imposée, c'est toi qui a souffert pour elle ! Je le déclarerai au Congrès... *(Il est très agité, il arpente la pièce.)*

NATALIE *(avec un mouvement de pitié contenue)*. — Sébastien, il faut être calme, il faut raisonner. Tu viens de dire des bêtises. Je comprends cela... Mais il ne faut tout de même pas les répéter au Congrès ! Tu m'effraies, vois-tu, parce que tu es capable de tout.

SÉBASTIEN. — Enfin quoi ? Tu m'as traité de grand homme, tant que j'ai manqué à moi-même, est-il possible que tu me traites de sot maintenant que pour la première fois je suis ce que je suis ?

NATALIE *(pensive)*. — Mais qui sait si en ce moment tu es réellement toi-même ?

SÉBASTIEN. — Mais mon Dieu ! Un homme est-il ce qu'il est, ou ce qu'il veut être ? Moi je pense qu'un homme est ce qu'il est.

VOIX DU PEUPLE. — Vive Mizzan ! Vive Mizzan !

SÉBASTIEN. — Les voilà donc ! Oh, le peuple sait bien choisir ses grands hommes quand il veut leur montrer sa reconnaissance. Il n'aura donc jamais la chance de tomber juste, de ne pas se tromper ? Les hommes qu'il aime, seront-ils toujours des médiocres ? Natalie, voilà la dernière consécration de ma déchéance ! On m'a sifflé tant que j'ai cru en moi-même, et l'on me couvre de lauriers quand je ne suis plus rien !

VOIX DU PEUPLE. — Vive le professeur Mizzan ! Vive Mizzan !

NATALIE. — Il est absurde de nier un fait lorsque nos sentiments ne s'y accordent pas.

SÉBASTIEN. — Mais je nie la destinée, je nie la destinée qui me fait pleurer de douleur, au moment où j'obtiens tout ce que j'ai désiré au cours de ma vie : un peu de gratitude.

C'est ce contresens qui me révolte. Me voilà ici, moi, Jean-Sébastien Mizzan, après tant d'années de luttes et de faiblesses, prêt à recevoir une couronne de laurier, la seule récompense dont j'ai rêvé, peut-être. Mais je suis vieilli, malade, diminué à mes propres yeux. Je suis un autre. Quand les ouvriers acclament le « Professeur Mizzan », je les regarde avec étonnement, je me demande à qui s'adresse tout ce vacarme... Et tout à coup, tout à coup... je me souviens qu'il est pour moi — comme par erreur !

VOIX DU PEUPLE *(qui s'approchent)*. — Vive Mizzan ! Vive Mizzan !

SÉBASTIEN. — Mizzan, Mizzan ! Voilà deux syllabes qui, pour moi, ont un sens différent : elles me rappellent décadence et douleur. Et voilà qu'elles sonnent dans l'air, sous le soleil, comme des coups de trompette : Destin. Qui a dit que les hommes doivent suivre leur destin ? Oh ! cet homme-là doit avoir eu la vie bien facile et glorieuse. Car je me suis interrogé, quand j'ai été au comble de la grandeur, et j'ai vu que je la devais quitter, pour la plaisante médiocrité que tout le monde suit. Signe que c'était là mon destin. Signe que je dois suivre ce destin, comme tous les autres hommes vulgaires que je méprise, sans songer qu'en eux je méprise, plus que tout, moi-même.

VOIX DU PEUPLE. — Vive Mizzan ! Vive Mizzan !

SÉBASTIEN. — Adieu ! Je m'en vais avant qu'ils arrivent. *(Mouvement vers la porte.)*

NATALIE *(le retient nerveusement par le bras)*. — Ce n'est pas possible !

SÉBASTIEN. — Pourquoi ?

NATALIE. — Tous te reconnaîtront dehors.

SÉBASTIEN. — C'est vrai. Je ne peux pas me sauver. Ça aussi, ce sera suivre mon destin. *(Il regarde par la fenêtre.)* Mais je peux me sauver par la campagne. Ils ne sont pas encore ici. *(Il cherche de nouveau à sortir.)*

NATALIE *(le rattrapant)*. — Non.

SÉBASTIEN. — Pourquoi ?

NATALIE. — Attends, je ne peux pas te laisser partir ainsi.

SÉBASTIEN *(ironique)*. — Pourquoi ? Ai-je la fièvre ?

NATALIE *(le tenant, agitée)*. — Non ; tu dois me dire beaucoup de choses encore. Qu'est-ce que tu veux faire ?

SÉBASTIEN. — Quand ?

NATALIE. — Maintenant... après.

SÉBASTIEN *(ironique)*. — Je ne me tuerai pas, sois tranquille.

NATALIE. — Mais comment penses-tu vivre ?

SÉBASTIEN. — Moi, je n'en sais rien. Médecin de campagne, n'importe quel métier humble, n'importe quel métier solitaire.

NATALIE. — Comment ?

SÉBASTIEN. — Médecin de campagne.

NATALIE. — Toi ? Toi, Jean-Séba ?

SÉBASTIEN. — Oui, pourquoi t'étonnes-tu ? Je suis un homme comme les autres.

NATALIE. — Toi ! Toi ! Tu vas faire le médecin de campagne ?

VOIX DU PEUPLE *(très proches)*. — Vive Mizzan ! Vive Mizzan ! Vive Mizzan !

NATALIE. — Oh ! Jean-Séba ! *(Elle éclate en larmes.)*

SÉBASTIEN *(se détachant d'elle et jetant un regard à la fenêtre avec préoccupation).* — Ne pleure pas, Natalie. C'est ridicule. J'ai à peine le temps de me sauver.

Il essaie de partir. Natalie se jette sur lui et le serre à deux bras.

NATALIE. — Ne t'en vas pas d'ici.

SÉBASTIEN. — Natalie, Natalie, que fais-tu ?

NATALIE. — Restons ici ensemble.

SÉBASTIEN. — Mais comment pourrais-je rester ?

NATALIE. — En pensant que tu es nécessaire.

SÉBASTIEN. — Mais ce n'est pas vrai. C'est toi qui es nécessaire, toi, pas moi.

VOIX DU PEUPLE. — Vive le docteur Mizzan ! Hourrah pour Mizzan !

NATALIE. — Oh ! tout me semble différent depuis un instant !

SÉBASTIEN. — Cela te semble, parce que tu es très bonne ; mais il ne faut plus altérer la vérité, Natalie !

NATALIE. — Je n'ai rien compris à toi. Je suis trop simple. Je suis ce que je suis, et pour toi, tout est différent. Mais il est si difficile de voir les choses en même temps de deux points de vue...

VOIX DU PEUPLE *(sous la fenêtre).* — Vive Mizzan ! Vive Mizzan !

SÉBASTIEN *(doucement).* — Il n'y a qu'un seul point de vue : celui des gens raisonnables. Le mien est certainement faux.

NATALIE. — Mon point de vue est celui des gens raisonnables. Le tien, celui des hommes exceptionnels. C'est pour cela que je ne t'avais pas compris.

SÉBASTIEN. — Oh! pourquoi te laisses-tu prendre aussi par ma folie ?

NATALIE. — Parce qu'il n'y a pas de grandeur sans souffrance.

SÉBASTIEN *(amer)*. — C'est un sophisme commode.

NATALIE. — Non, Jean-Séba ! Je comprends maintenant toutes mes erreurs. L'héroïsme me semblait si naturel et si facile ! Mais je n'ai eu aucun mérite à cela. Ce que j'ai fait, je l'ai fait par amour... Tandis que l'amour n'est qu'un embarras pour toi, puisque tu es un homme. Tu devais d'abord te vaincre toi-même, et ta tâche a été plus difficile que la mienne.

SÉBASTIEN *(désespéré)*. — Laisse-moi partir. J'ai eu la force de me dire que j'étais faible, veux-tu maintenant détruire en moi ce dernier acte de courage, qui m'empêchait de me tuer ? Ah, non, non ! Au moins, laisse-moi tel que je suis, vaincu, anéanti, parce que l'on ne peut vivre à moitié défait et n'ayant plus que le reste d'un rêve !...

NATALIE. — Il te faut vivre avec tout ton rêve : puisque tu es un homme, et pour un homme, tomber ne signifie rien.

VOIX DU PEUPLE *(sous la fenêtr)e*. — Vive Mizzan ! Nous voulons le voir !

NATALIE *(poussant Sébastien vers la fenêtre)*. — Montre-toi !

SÉBASTIEN. — Qu'est-ce que tu veux que j'en fasse, de l'amour de tous ces gens que

je ne connais pas et qui ne me connaissent pas, quand je n'ai plus le tien, Natalie ? Quand je n'ai plus le seul amour qui me servait de nourriture et de reconnaissance : l'amour qui m'a contraint pour un moment à être plus grand que moi-même.

NATALIE *(étonnée)*. — Moi, moi je ne t'aime plus ?

SÉBASTIEN. — Crois-tu donc que je me fasse illusion comme autrefois ? Que je continue à faire ce que font tous les hommes, c'est-à-dire à croire vrai ce qu'ils désirent ? Tu ne peux plus m'aimer ; et si tu cherches à me donner de la force, c'est seulement parce que tu es plus proche du ciel que de la terre.

NATALIE *(le serrant)*. — Mais comment n'as-tu pas vu que je t'aime, oh Jean-Séba ? Comment ne vois-tu pas cela ? Tu n'a donc pas compris que j'ai continué de t'aimer pendant toute cette année, et que je ne suis restée ici que parce que je t'aimais et n'ai eu tant de force que parce qu'en m'occupant de la mine il me semblait que je m'occupais encore de toi ; et je mettais ton tablier de laboratoire et touchais les objets que tu avais touchés, et pensais les choses que tu avais pensées, et j'étais plus proche de toi en ce travail, parce que je t'aimais.

SÉBASTIEN. — Alors tu n'as pas seulement pitié de moi ?

NATALIE. — On ne fait pas ces choses-là par pitié.

VOIX DU PEUPLE. — Nous voulons le voir. Vive Mizzan !

SÉBASTIEN. — Mais pourquoi ? pourquoi m'aimes-tu ? Je n'ai fait que du mal. Je t'ai

déçue. Je t'ai fait croire que j'étais ce que je ne suis pas. Je te suis apparu comme un héros, et puis j'ai été un infidèle. Comment est-ce possible que tu m'aimes ? Il y a donc en ce sentiment quelque chose qui n'est pas terrestre, pour que tu m'aimes encore ? Pourquoi m'aimes-tu ?

NATALIE *(le poussant vers la fenêtre)*. — D'abord je t'ai aimé parce que je te croyais grand.

SÉBASTIEN. — Et maintenant...

NATALIE. — Maintenant parce que tu veux l'être.

SÉBASTIEN *(surpris)*. — La simple volonté te semble donc si importante ?

NATALIE. — Oui. Pendant que tu n'étais pas là, j'ai lu l'Imitation de Jésus-Christ. Celle que tu lisais, et j'ai vu que même les saints étaient comme toi, des pécheurs, des hommes qui avaient toujours à lutter contre eux-mêmes, qui cédaient à tout instant, mais enfin devenaient des saints peu à peu. Je ne comprenais pas cela autrefois. Si je n'ai aimé que toi, c'est pourquoi je n'avais jamais à lutter contre moi-même. Il n'y avait pas de doutes. Mais à présent j'ai été illuminée ; ç'a vraiment dû être une illumination de Dieu.

SÉBASTIEN *(pensif)*. — Mais, peut-être, je me pose ces grands problèmes seulement parce que je n'ai pas résolu les tout petits. La volonté serait une fuite hors de moi-même, de cette façon.

VOIX DU PEUPLE. — Nous voulons le voir ! Mizzan au balcon ! Au balcon !

NATALIE *(le poussant toujours plus vers la fenêtre)*. — Non, c'est ta manière de lutter.

SÉBASTIEN. — Mais son propre destin ne doit-on pas le suivre, peut-être ?

NATALIE. — J'ai compris maintenant que c'est là une bêtise. Le destin de Maggie est d'être oubliée, et Maggie n'a peut-être pensé qu'à laisser un souvenir de soi. Ainsi mon destin est de recevoir de la reconnaissance et je ne cherche que l'amour. Et ton destin, c'est de jouir, et tu veux être grand. Aux gens un peu élevés, le destin ne se montre que par des obstacles.

SÉBASTIEN. — Alors, selon toi, vivre...

NATALIE. — C'est lutter contre son propre destin.

Sébastien reste pensif longtemps, puis relève la tête et, avec douceur et force, traîne Natalie qui résiste vers la fenêtre. Il pose sur une chaise les vases de géranium. Il ouvre la fenêtre. Entrent la grande rumeur et le soleil.

FIN

LA CHEVELURE DE BÉRÉNICE

Drame en trois actes

LA CHEVELURE DE BÉRÉNICE

(1923)

Leo avait toujours eu une grande prédilection pour Catulle. Il avait dix-sept ans quand, au collège, il fit une étude très approfondie sur ce poète, qu'il publia quelques années plus tard dans la *Rivista d'Italia* de Milan.

« Je crois que je débuterai, écrivait-il à Jean-Jacques Bernard en 1922, sitôt fini un livre sur les historiens latins, fait en collaboration avec mon père, avec une une pièce sur Catulle, le délicieux poète de Rome, le plus moderne des lyriques anciens. Et par cette pièce, où je ferai ressortir une âme compliquée de poète malade et décadent et deux types de femmes autour de lui, je me rapprocherai beaucoup de votre genre d'art, sans oser, d'ailleurs, vous égaler... »

Naturellement, Leo avait écrit cette pièce en vue d'une représentation, mais s'apercevant bientôt que la multiplicité des personnages et les changements de décors étaient une difficulté presque insurmontable, il se replia sur la publication.

Ce drame fut écrit très rapidement, en un mois peut-être, car Leo avait bien fixé les personnages et le déroulement des événements pendant les deux ans qui s'écoulèrent entre ses études sur Catulle et la composition du drame. Ce qui le préoccupa le plus, ce fut la scène finale de la mort de Catulle. Aussi ne commença-t-il à écrire la pièce que le jour où il eut l'idée d'y introduire la lecture du *Banquet* de Platon.

Le texte français que nous donnons a été composé par Leo deux ans après le texte italien.

G. L. et G. F.

PERSONNAGES

CATULLE

VOLUSIO

MARRUCINO

EGNAZIO

LE PROCURATEUR

LESBIE

IPSITILLA

LES TROIS FEMMES DU LAC

PREMIER ACTE

Di Magni, facite, ut vere promittere possit,
Atque id sincere dicat et ex animo.

Dans la maison de Catulle, en mai. Au fond, une terrasse blanche d'où descend vers la scène un escalier de trois larges gradins en marbre. Cet escalier s'incurve en son milieu par une anse en forme de faux allongée, où se moulent, toujours en suivant la courbe, les gradins. A cette courbe convexe correspond une autre courbe concave, qui la clôt en ellipse, formant un bassin rempli d'eau. Encastrée au centre de l'escalier, une fontaine d'où s'élève un jet perpétuel. De chaque côté, deux cyprès noirs. Le ciel, qui remplit la moitié de l'espace d'un azur très profond, pulpeux et éclairé encore d'une lueur à l'horizon, n'est déjà plus crépusculaire, mais pas encore définitivement nocturne.

Catulle et Ipsitilla sont accroupis sur le bassin et regardent l'eau, silencieusement. Un parchemin est abandonné sur la dernière marche.

CATULLE. — Elle a tort, cette fontaine, lorsqu'elle se réjouit et s'attriste, lorsqu'elle souffre de ne point parler d'une voix humaine. Les choses du moins devraient être indifférentes.

IPSITILLA. — Dès que l'étoile chut dans l'eau du bassin, après le crépuscule, la fontaine a commencé à chanter plus doucement. Le poisson d'or, lui, se cache sous les feuilles.

Elle jette de petits cailloux dans l'eau, en riant.

Ah ! Je te ferai sortir, moi, poisson somnolent !

Elle jette un autre caillou dans l'eau.

Il ne veut pas sortir. Laissons-le en paix, Regarde donc, Catulle : la constellation de Bérénice a chut du ciel dans la vasque. Et le poisson sommeille. *(Pause.)* Catulle, au contraire, mon étrange beau-frère, écrit des vers sur l'étoile mouillée.

Catulle ne répond pas. De ses bras il entoure ses genoux et regarde l'eau. Ipsitilla, un peu inquiète, détermine par son silence un silence plus sensible.

CATULLE *(au bout d'un moment).* — Que disais-tu ?

IPSITILLA. — Moi ? Rien. *(Pause.)* Hier as-tu vu Lesbie ?

CATULLE. — Oui, elle savait déjà que j'ai transcrit une nuit les confidences de la constellation... *(Pause.)*

Elle a dit qu'elle viendrait ce soir ici, pour écouter mes vers, en contemplant le bassin. Il paraît qu'elle n'a jamais vu une étoile dans l'eau.

IPSITILLA. — Y étaient-ils, ses éternels adorateurs ? Volusio, Egnazio, Marrucino ?

CATULLE. — Naturellement. On dit qu'ils tournent sans cesse autour d'elle, depuis son divorce.

IPSITILLA. — Avant aussi... *(Pause.)*

CATULLE. — On voit que je reviens de ma Bithynie. Cette femme me déconcerte.

IPSITILLA. — Pourquoi cela ?

CATULLE. — D'après vous, je l'imaginais libérée de la tradition et de ses aïeux, honorables certes, mais témoins gênants d'une vie un peu légère. Au contraire, j'ai constaté qu'elle recevait sur un siège de pierre, ancestral, afin que tout le monde se souvînt de son ancienne noblesse. Elle désoriente. Ainsi je n'ai pu encore comprendre le secret de votre amitié.

IPSITILLA *(souriant)*. — Vraiment ? Hé oui ! nous sommes si différentes ! Pourtant, sais-tu, je suis sa seule amie. Depuis la mort de ton frère, je me sentais si abandonnée. Tu étais en Asie. Et Lesbie a été bonne pour moi. Elle aussi se trouvait sans amies ; elle avait rompu toute relation avec les matrones, qu'elle juge trop futiles et ennuyeuses. Elle a raison, d'ailleurs. Vraiment Lesbie n'aurait pas besoin d'amies, mais moi il m'en faut. Lesbie, vois-tu, n'est pas dans la règle, mais elle est si intelligente ! Sans doute tu ne peux pas savoir : avec les hommes, Lesbie est plus artificieuse, bien que, n'est-ce pas, elle aime vous jeter à la face les tristes vérités — en cela aussi elle est un peu artificieuse. Mais lorsque nous sommes toutes deux seules, elles se transforme. Elle m'aide. Comment te dire ? Quelquefois une

petite chose placée devant nos yeux nous cache tout l'espace. Et alors, on est malheureux, toute sa vie. Lesbie me révèle très clairement ce que je ne réussissais pas à voir ; et elle m'apprend des petits secrets merveilleux. *(Pause.)* Voilà. Elle m'inquiète à certains moments. Comment peut-elle tourmenter ses amants avec une telle tranquillité ? Je le lui ai même dit, un jour ; elle s'est mise à rire avec tant de grâce. *(Pause.)* Oui, Catulle. Avec sa douce et calme indifférence, Lesbie est très redoutable. Je crois qu'elle n'a jamais aimé personne. Ah ! comment peut-elle n'aimer personne ?

Catulle se lève et jette sur la table le parchemin qu'il froissait avec irritation. Puis il regarde le ciel, s'appuyant au dossier d'un siège dont se soulèvent les pieds antérieurs. Ipsitilla, accroupie, continue à fixer l'eau de la fontaine.

CATULLE. — Un moustique ! Qu'il soit bienvenu, ce moustique ; il annonce l'été magnifique, quand les hommes abrutis par la canicule se réveillent stupéfaits d'une somnolence dorée. Véritable vie, où s'agite en nous cet élément de matière qui nous unit à la terre. Au printemps, je me sens toujours légèrement anxieux.

IPSITILLA. — Des nuages...

CATULLE. — Ils s'amoncelleront sur notre tête pour nous étouffer avec leur immobilité ! L'étoile est morte.

Il est irrité. Il se penche sur le bassin, puis il lève la tête.

IPSITILLA. — Oh ! Catulle, pourquoi te fâches-tu ? Ce soir, tu n'es pas comme à l'ordinaire. Les nuages ont le droit de courir ou de s'arrêter...

CATULLE. — Ils n'ont pas le droit d'étouffer une étoile. Les nuages sont des êtres épais,

frivoles, périssables. Il y en a de gros et d'idiots, comme parmi les hommes.

Ipsitilla. — Les nuages et toutes les autres créations de la nature nous sont envoyés par les Dieux pour notre bien.

Catulle. — Ce n'est pas vrai. Vous ne savez pas regarder le monde. Alors vous vous apercevriez qu'on se moque de vous, qu'on se moque de vous de la naissance à la mort, et vous prenez cela pour de la bienveillance des Dieux ! Pourquoi les Dieux nous ont-ils faits à la fois intelligents et impuissants à comprendre les choses les plus nécessaires ? Les Dieux nous ont entourés de bêtes et de brutes doucement béates dans la chaleur du soleil, pour que nous connaissions notre malheur. Etre intelligent signifie donc seulement souffrir ? Mais quoi, la vie devrait durer toujours, ou ne pas commencer ! Les hommes devraient être partagés en éternels enfants, en éternels adolescents, en éternels vieillards. Il vous semble naturel de changer peu à peu de nature jusqu'à disparaître ?

Non, un jeune homme ne croira jamais qu'il vieillira.

Et pourquoi souffrir, alors, d'intelligence ? C'était bien la peine de tant s'éreinter pour en arriver à ce silence.

Ah ! quand je pense qu'il y a vingt mille ans un homme quelconque souffrait pour une femme !

Tu ne comprends pas.

Tu ne crois pas à la mort. Mais je suis différent de toi. Je te le dis, tu ne peux comprendre, tu ne peux comprendre...

Lesbie est entrée au milieu du discours, par la gauche. Elle écoute sans bouger ; elle a une étole très légère, glis-

sante, et un filet de perles autour de ses cheveux noirs. Elle sourit, quand Catulle a fini de parler.

LESBIE. — Catulle, je t'écoutais parler.

CATULLE *(se retournant, et d'une voix très calme)*. — Moi aussi, Lesbie, je m'écoutais parler.

LESBIE *(se dirige vers le bassin. Ipsitilla la fait asseoir)*. — Ne t'inquiète pas, Ipsitilla. Catulle était en train d'éluder cette chose étrange qu'est la fureur de Catulle.

CATULLE *(en levant les bras vers le ciel)*. — Les nuages ont étouffé mon étoile.

LESBIE. — En effet, je ne vois rien là-dedans. C'est noir comme un four. Peut-être aussi un gros nuage se sera-t-il amouraché de cette chevelure, qui a beaucoup de succès, paraît-il. Peux-tu me conter cette funeste histoire, pendant que nous attendons ?

CATULLE. — Lorsque Ptolémée Evergète revint victorieux et que Bérénice, accomplissant son vœu, suspendit sa chevelure au temple de Vénus, Zéphir lui-même s'envola vers les rives du Canope pour dérober les blondes tresses de la reine et les fixer dans le ciel tout près de la couronne d'Ariane. Mais je puis te dire que c'est avec bien de tristesse que la chevelure se résigne à briller dans le ciel. Elle disait l'autre soir :

« Hélas, étoile encore humide de ces pleurs
Et nouvelle venue dans le temple des Dieux,
La déesse parmi les astres vénérables
M'a mise, où, effleurant la Vierge et le Lion
Féroce et la constellation de Calliste,
Fille de Lycaon, à l'Occident je pousse
Le paresseux Boote qui fuit avec peine
Et lentement se plonge dans l'immense mer.
Mais, bien que sur mon corps, la nuit, passent les dieux
Et que, le jour, je sois redonnée à Thétis,

(Et puissé-je parler sans t'offenser, ô Vierge,
Ramnuse, et non sans peur je dis ces vérités)
Je me réjouis en mon cœur de ces joies,
Mais je souffre et je me tourmente d'être ici,
Toujours si loin, toujours si loin de toi, maîtresse,
Qui, jeune fille encore et savante déjà
En doux secrets, me parfumais chaque matin
Avec les baumes les plus rares de Sorie.

LESBIE. — Quelles histoires ! C'est le cas d'un petit amant, presque adolescent, qui a voulu faire un exploit et qui a dérobé la chevelure blonde de son amie. Et les prêtres du temple, pour s'excuser, ont inventé cette aimable fiction.

IPSITILLA. — Toi, Lesbie, tu crois seulement les choses raisonnables. Ponrquoi l'amant inconnu ne pourrait-il être un Dieu qui adorait Bérénice et voulait près de soi quelque chose de la blonde reine ?

CATULLE. — Les Dieux aussi ont été brisés en deux, et ils deviennent stupides, et ils souffrent quand l'envie les prend de reconstruire l'unité primitive. Envie qu'ici l'on appelle Amour.

LESBIE. — Catulle, la légende circule que l'ambition de reconstruire l'unité primordiale te saisit très facilement.

CATULLE *(haussant les épaules)*. — Les autres ne savent pas. Toi non plus tu ne comprends pas : l'atmosphère de l'amour est la seule où je puisse respirer encore. C'est pourquoi, désormais, je me sens doucement, lentement, disparaître. Un mal subtil...

IPSITILLA. — Il est revenu tout changé de l'Asie. Ne vois-tu pas comme il est étrange ? Quelquefois, il semble trop joyeux. Quand il est joyeux, je voudrais qu'il fût plus triste.

CATULLE. — C'est un mal qui déforme toute ma vie. A travers ce mal, je vois les choses teintées différemment. Un verre coloré...

LESBIE *(scandant les paroles et haussant les épaules)*. — Je n'y comprends rien.

CATULLE *(riant)*. — Délicieuse riposte ! C'est bien ainsi que je l'espérais. Mais tu es trop fine, et après une heure de paroles vides, je deviendrai clair comme une lampe sous ton regard. Imagine-toi un homme qui, au lieu d'avoir devant lui l'infini, comme d'habitude, n'aurait qu'un espace limité. Il me semble que je monte un cheval complètement affolé, qui galope vers un mur. Dans l'ensemble, ma situation ne me déplaît pas. C'est pourquoi j'ai une certaine gaîté.

LESBIE. — Et pourquoi ne peux-tu vivre que dans une atmosphère d'amour ?

CATULLE. — Je ne sais. Ma vie s'écoulera vite, peut-être parce que, ayant beaucoup joui, je n'ai jamais aimé ; comme toi, Lesbie. Mais la nostalgie de cette chose douce que je ne connais pas m'encombre le cœur, quand je pense à la mort. Ainsi, je crois que si je pouvais comprendre, je me transformerais. Sans doute aussi mon corps, comme mon esprit, deviendrait-il sain.

IPSITILLA. — N'as-tu jamais aimé, même en secret ?

CATULLE *(la regardant)*. — Non.

LESBIE *(souriant)*. — Ta belle-sœur a aimé en secret. *(Un silence.)*

Catulle, pour aimer je me suis délivrée de cinq siècles d'aïeux, d'un mari, de mes amies et de la tradition, du rang, de la pudeur.

Mais tous les hommes se ressemblent comme des roseaux, comme des poires.

Ainsi s'écoulent les heures.

Entrent par la gauche Volusio, Marrucino, Egnazio. Ils ont la tête couronnée de roses et de myrte.

VOLUSIO. — Lesbie ! Enfin, nous te retrouvons !

Egnazio rit.

Lesbie, un peu stupéfaite, les regarde sans parler. Catulle aussi se tait.

VOLUSIO. — Nous sommes, autant que possible, de vieux amis. Tu excuseras cette invasion.

MARRUCINO. — Tu ne connais pas nos habitudes. Tu as encore de l'Asie dans les veines. Sinon tu comprendrais cette invasion.

VOLUSIO. — Depuis deux ans, nous passons nos soirées ensemble avec Lesbie.

MARRUCINO. — Et c'est la première fois que nous trouvons la maison veuve de Lesbie, à notre heure.

Egnazio rit.

VOLUSIO. — L'événement était trop grave pour ne pas nous inquiéter.

MARRUCINO. — La couronne que nous portons sur nos cheveux — avec trois taches de vin sur chaque rose — nous semblait ridicule, absurde, mélancolique, sans Lesbie. A table, pour la première fois, c'était le silence.

VOLUSIO. — Nous avons décidé de la retrouver.

MARRUCINO. — Pour lui rendre ces roses de mai.

VOLUSIO. — Leur parfum est tout à elle.

MARRUCINO. — Leur couleur est toute à elle.

VOLUSIO. — On nous a dit qu'elle était chez Catulle.

MARRUCINO. — Nous sommes venus chez Catulle.

Tous les trois enlèvent les roses de leur tête et les tendent à Lesbie.

IPSITILLA. — Asseyez-vous...

VOLUSIO. — Nous connaissons l'étendue de notre sans-gêne.

MARRUCINO. — Mais nous nous asseyons tout de même.

Egnazio rit.

VOLUSIO. — Notre destin, Catulle, est désormais de porter ombrage à tous les amis de Lesbie.

MARRUCINO. — Tous les amis de Lesbie doivent importuner tous les amis de Lesbie. C'est une règle.

VOLUSIO. — Tu ne sais pas encore.

MARRUCINO. — Nous avons besoin de Lesbie comme de pain et de vin. La vie se transfigure auprès d'elle. Il m'est doux de sentir qu'à ses yeux je redeviens naïf, alors que tout le monde, dans Rome, sait que je suis un malin. Elle me repose de la fatigue d'être un malin.

VOLUSIO *(montrant Egnazio)*. — Egnazio, vois-tu, était le plus funèbre et le plus rustre citoyen de Rome. Parmi les gens aimables, il semblait un manteau lingonique sur une veste de pourpre ; un vase aretin parmi les cristaux ; un corbeau déplumé qui, par hasard, fût tombé sur les rives du Caistron, au milieu des cygnes lédéens. Et maintenant, regarde, il rit comme s'il était heureux.

Egnazio rit.

VOLUSIO. — Et moi, Catulle ? Je suis un poète qui n'écrit plus de vers depuis longtemps. Et auprès de Lesbie, je me repose de la fatigue d'être un poète manqué. Il me semble que je deviens intelligent. Parce que moi, Catulle, je sais critiquer cette misère que je suis. *(Il rit.)*

CATULLE. — C'est pour moi, cela ?

VOLUSIO. — Ce soir, Catulle, nous nous sentons symboliques. Tous les Romains ont offert à Lesbie, avec notre geste, des roses. Nous pouvons donc être sincères, te dire que, en vérité, nous n'estimons pas tes poèmes.

MARRUCINO. — Aucun ami de Lesbie n'estime les poèmes des amis de Lesbie. Tu dois l'apprendre.

VOLUSIO. — Nous désapprouvons ton habitude de mettre en vers les mesquineries quotidiennes, les aventures médiocres, les bons repas, les mauvais repas. Nous, nous avons le culte des Dieux olympiens et leurs histoires nous tiennent plus à cœur que les tiennes. Ainsi nous refusons de nous intéresser à ce qu'hier on te vola un mouchoir.

LESBIE. — Vous êtes étranges. Je ne sais ce que vous voulez de moi ce soir. Ou plutôt, je sais bien ce que vous voulez de moi.

MARRUCINO. — Enfin, nous avons entendu sa voix !

LESBIE. — La poésie, Volusio, ne mûrit pas seulement dans les choses divines, mais dans toute chose. Et le fumier, passant par les mains d'un poète, devient une montagne d'or.

MARRUCINO. — Parfois il reste fumier.

Lesbie. — Vous ne comprenez rien. Marrucino, toi qui es malin, contente-toi d'être malin et n'essaye pas d'être intelligent. Volusio, toi qui es un poète raté, contente-toi d'être un poète raté. Les poésies de Catulle reflètent un homme à nu. Vous redoutez, lâches, sa violence. Vous êtes des petites femmes. Mais moi, j'adore la violence.

Catulle. — Ne vous échauffez pas. Si Volusio savait comme je m'inquiète de ma muse ! Voici les vers d'amour que j'ai écrits tout à l'heure.

Il agite un parchemin, puis il brise sur son genou l'ombilic de bois qui tient lié le parchemin. Il rejette au loin le manuscrit. Ipsitilla pousse un cri.

Il n'y avait pas la chevelure de Bérénice. Voilà la grave question, vivre poétiquement. Savoir mettre fin en temps voulu à une scène véritable, faire naître les tragédies et les comédies, se rire des hommes. Mais d'une façon que personne ne comprenne. Certaines actions quotidiennes et uniques sont émouvantes comme un adjectif, comme une image. Mes vers sont de petites notes, de pauvres commentaires marginaux, que j'écris pour me souvenir de la belle poésie d'une action incomprise. Car je suis celui qui conduit sa vie entièrement à son gré, parce qu'il est en même temps l'âme et le charretier.

Les autres regardent Catulle sans mot dire.

Mais à vous, cela ne réussirait pas, certainement. Parce que vous, tout en sachant la limite humaine, vous croyez en l'infini de votre existence. Il vous semble que ce qui est arrivé devra se renouveler, demain, après-demain, comme la pluie qui, parfois, a l'air d'être éternelle. A moi, au contraire, les Dieux béné-

voles ont concédé une zone limitée, je sais que rien ne peut se renouveler. Et je n'ignore point où cessera la route. Et c'est pour cela que je vois les choses à ma manière.

IPSITILLA *(triste)*. — Catulle, pourquoi as-tu déchiré ton livre ?

LESBIE. — Maintenant, vous m'avez assez ennuyée. Allez-vous-en.

VOLUSIO. — Retournerons-nous seuls au festin pétrifié ?

LESBIE. — Allez-vous-en !

MARRUCINO. — Nous cheminerons lentement, Volusio, en tournant la tête. Qui sait !...

VOLUSIO. — Egnazio ne rit plus.

LESBIE. — Allez-vous-en !

VOLUSIO *(d'une voix forte)*. — Catulle, prends garde, car il te reste seulement l'espoir d'être un poète manqué, d'être un désespéré. Parce que Lesbie ressuscite les moribonds, mais elle tue les forts.

EGNAZIO *(riant)*. — Ah ! ah ! Peut-être Lesbie laissera-t-elle mourir Catulle, lorsqu'elle lui aura inoculé la santé.

MARRUCINO. — Nous irons doucement, Egnazio, en tournant la tête.

Ils sortent. Catulle, Lesbie, Ipsitilla deviennent un moment silencieux.

CATULLE. — Ils sont ivres d'amour.

LESBIE *(souriant)*. — Ils m'ennuient.

Elle se rapprcche de Catulle, appuyant une main sur son épaule.

Cela t'a fait de la peine ?

CATULLE *(immensément reconnaissant de cette parole).* — Non, Lesbie. *(Il lui presse la main.)*

LESBIE. — La chevelure de Bérénice a reparu sur l'eau.

Un silence. Catulle et Lesbie se penchent ensemble sur le bassin. Ipsitilla, un peu en arrière, les regarde. Elle fait un pas vers la porte et puis s'arrête. Elle se sent oubliée.

LESBIE. — Maintenant nous pouvons comparer. Veux-tu continuer ?

Catulle ne répond pas. Il regarde la fontaine.

Ces vers semblent soufferts et vécus. *(Pause.)*

LESBIE. — Quand les as-tu écrits, Catulle ?

CATULLE. — L'autre soir.

LESBIE. — Une femme t'a fait du mal, ces jours-ci ?

CATULLE. — Non.

LESBIE. — Et alors ?

CATULLE. — Je pensais alors à ce qui m'arrivera, peut-être, dans un mois.

Ipsitilla s'est éloignée, à pas feutrés, de la fontaine. Elle est repliée sur soi-même, le regard un peu triste. Elle sort par la gauche, lorsque Catulle a prononcé ces derniers mots. Catulle tourne la tête. Il s'aperçoit qu'Ipsitilla les a laissés. Mais il se tait. Lesbie s'agenouille, comme avant Ipsitilla, sur le rebord du bassin. Catulle, debout, regarde dans l'eau par-dessus elle.

LESBIE. — Ils sont drôles, ces cyprès. Ils s'élargissent, s'amincissent. Ils semblent élastiques. Et l'onde se balance comme un disque. *(Pause.)* Veux-tu continuer, Catulle ?

Elle renverse la tête en arrière. Elle cherche du regard les yeux de Catulle courbé, et, de sa main, la main de Catulle.

Ils restent ainsi un instant très court. Puis Catulle ploie brusquement les genoux et lui baise la bouche. Quand ils se sont séparés, Catulle la soulève avec violence, en la secouant par les poignets, et en parlant d'une voix rauque.

CATULLE. — As-tu compris ? *(Un silence.)*

C'est une chose grave. Trop grave. *(Un silence.)*

Lesbie, ce n'est pas comme d'habitude. As-tu compris, dis-moi ?

Un silence. Il la saisit dans ses bras. Il sort en courant par la droite.

La scène reste déserte. On entend seulement le clapotis de la fontaine. Ipsitilla rentre. Elle marche doucement. Elle va à la fontaine.

IPSITILLA. — Mais maintenant, personne ne devinera que la fontaine pleure.

Elle aperçoit dans un coin, au pied d'un cyprès, le parchemin déchiré. Elle le ramasse.

RIDEAU

DEUXIÈME ACTE

Difficile est longum subito deponere amorem.

A Baja, pendant le mois d'août, dans la villa estivale de Catulle. Le tablinum, où l'on travaille et où l'on administre. C'est une salle rectangulaire, close à droite et à gauche par des tentures qui la tapissent dans toute sa largeur. D'un côté, entourée de sièges, une table de bois de cèdre, tachetée comme la queue d'un paon. Sur la table, un vase plein d'eau et un verre. Epars dans la salle, abaques et tripodes avec d'autres sièges.

Dans la paroi du fond, s'inscrit une porte centrale, entre deux colonnes canelées, et deux fenêtres s'ouvrent de chaque côté, sans chambranle ni appui. Deux marches au seuil de la porte. Adhérente aux fenêtres et à la porte, on distingue comme une étendue de vert uniforme. C'est le jardin.

Jour plein, lumière claire et violente du soleil de la mer. Ipsitilla est assise dans une cathèdre.

Le procurateur. — J'ai pensé : la belle-sœur est bonne. Elle aime bien Catulle. Depuis la mort de son frère, Catulle est seul. Il faut appeler Ipsitilla.

Ipsitilla. — Assied-toi, procurateur. Tu as bien fait. Depuis quelque temps j'étais inquiète, très inquiète. Mais pour certaines raisons que tu peux comprendre, je ne suis pas allée avec eux. Cependant, aujourd'hui, parle-moi sincèrement.

Le procurateur. — Nous traiterons après de la situation économique, qui est effrayante. En ce moment nous sommes menacés par un autre danger. Depuis qu'ils se sont établis ici à Baja, Catulle a perdu sa sérénité. Il a vécu comme halluciné d'amour presque tout le mois de juillet. Puis il a compris enfin que l'amour de Lesbie se liquéfiait, et il a passé cette quinzaine d'août en souffrant silencieusement, comme quelqu'un qui n'aurait pas le droit de protester, et verrait croître son mal avec lucidité. Je sais bien qu'il est revenu affaibli de l'Asie. Ces derniers mois sa maladie s'est aggravée, depuis longtemps la fièvre le tient, bien qu'il ne l'avoue à personne. Il a cessé de manger. Il boit à tout moment. Par la suite, j'ai eu peur de ses yeux enflammés, et de ses pommettes plus rouges que d'habitude. Lesbie aussi, j'en suis sûr, s'en est aperçue, mais elle se tait.

Ipsitilla. — N'y a-t-il donc aucun espoir qu'il se soigne ou qu'il renonce à Lesbie ?

Le procurateur. — Ah ! oui ! Personne parmi nous n'a osé lui en parler. Catulle ne peut se déprendre et Lesbie le traite à présent

avec cet air ennuyé qu'elle réserve à tous les hommes. Catulle ne semble pas changé, à la surface. Je n'y comprends vraiment rien. Pourquoi aujourd'hui, alors que Lesbie et toute sa bande d'amis sont allés en bateau, Catulle a-t-il voulu rester tout seul dans le jardin ? Il me fait de la peine.

CATULLE *(rentrant du jardin, avec une branche à la main).* — Je ne veux être plaint par personne.

IPSITILLA. — Catulle, tu finiras par mourir à force d'aimer.

CATULLE. — Mourir ? *(Un silence.)* Et pourquoi pas ? Aimer, sans se soucier des reproches des anciens, et puis dormir ensemble une nuit éternelle. Mais ce mois-ci j'aurai donné à Lesbie autant de baisers qu'il y a d'étoiles dans le ciel, qui regardent les furtives amours des hommes.

LE PROCURATEUR. — Les étoiles, toujours les étoiles !

CATULLE. — Hélas, c'est vrai, sur la terre il y a d'autres étoiles. Vivre veut dire aussi compter chaque jour celles qui restent dans les coffres, avec le vieux procurateur. Je ne me plains pas de lui, il est très bon ; mais de ces chiffres immodérés, qui montent quand on parle dettes, qui descendent quand on parle crédits.

LE PROCURATEUR. — Ils descendent, c'est bien vrai, ils descendent tous les jours et à toutes les heures, Catulle.

CATULLE. — Oui, mon ami, j'ai la bourse pleine de toiles d'araignées. Mais quand le soleil les caresse, les toiles d'araignées deviennent d'or. Aimer Lesbie, c'est comme avoir

le soleil sur ses yeux entr'ouverts, et ne voir plus que les filaments des cils couleur d'arc-en-ciel. *(Le procurateur hoche la tête.)*

Tu as raison. C'est ainsi que s'ingénient de parler les poètes, pour faire croire qu'ils sont ce qu'ils ne sont pas. Mais les poètes aussi ont besoin d'or sonnant, de beaucoup d'or. *(Un silence.)*

Ipsitilla, à cette heure les amis devraient déjà être de retour.

Ipsitilla *(avec un sourire)*. — J'ai compris, je m'en vais.

Catulle *(accompagnant son sourire)*. — Non, tu sais, c'est seulement que les chiffres sont choses sans intérêt pour les femmes ; ils les ennuient. *(Avec une certaine emphase.)* Tandis que nous, gens habitués à brasser l'argent...

Ipsitilla. — Ah ! Vous ! Elles seront assurément prospères, les affaires que traitera Catulle. *(Elle sort dans le jardin.)*

Catulle. — Pauvre petite !

Procurateur ! j'ai besoin d'une grande somme, parce que Lesbie doit être belle, et j'en reçois tant de bonté, tant de caresses, lorsque je lui offre un présent, que je veux lui donner encore, et puis encore, et puis encore. Quand je lui apportai ce merveilleux voile de Cos, elle dansa dans la nuit et sans musique pour moi seul. Ah ! ce corps presque nu, ce rythme languissant ou furieux ; et Lesbie riait, elle riait... *(Il s'interrompt.)* Raisonnons, Procurateur.

Le procurateur. — Catulle, ce sera vite fait. Lorsque le coffre est vide, la discussion ne le remplit pas. A présent que l'héritage de ton père est diminué, il ne te reste plus que le

loisir de faire des vers sur ta ruine. Ou bien veux-tu vivre encore paisiblement ?

CATULLE. — Vivre paisiblement ?

LE PROCURATEUR. — Alors, vends cette villa de Baja et retire-toi dans une petite maison, avec une rente modeste. Au contraire, tu mènes ici le train des monarques persans. Tu accueilles tous les jours des hôtes étrangers et latins, tu te promènes avec eux sur la mer, de jour et de nuit dans une barque ornée de fleurs coûteuses et de musiques choisies. Tu les amuses chaque soir par des festins plus abondants, sinon plus bruyants que ceux de la Thrace, où dansent des ballerines syriennes. Crois-tu que tu trouveras toujours parmi tes amis un coffre généreux ? Désormais tous les banquiers et tous les riches l'ont fermé pour toi.

CATULLE. — Triste situation. Mais cela valait la peine de se ruiner pour avoir Lesbie.

LE PROCURATEUR. — Cela le vaut-il encore ?

Une pause. Catulle a l'air de penser.

CATULLE. — Quelqu'un, m'as-tu dit un jour, t'a proposé d'acheter la villa ?

LE PROCURATEUR. — Cet acheteur offrait seulement trois cent mille sesterces. C'est peu, pour une si grande maison.

CATULLE. — Mon ami, va chez cet acheteur, cède-lui cette maison pour deux cent mille sesterces, s'il veut bien te les verser dans la journée et s'il consent à n'entrer dans la villa que dans un mois.

LE PROCURATEUR. — Y penses-tu Catulle ? Dans un mois tu auras perdu Lesbie et il ne te sera même plus possible de vivre sans peine.

CATULLE. — Ma bibliothèque vaut, selon ce qu'en pensent les érudits, environ deux cent mille sesterces. Cherche à la vendre tout de suite pour cent mille, aux mêmes conditions que je t'ai dites. *(Le procureur le regarde avec des yeux inquiets.)* Voyons, ne me regarde pas ainsi. Il faut être joyeux. Quand je serai réduit à rien, je te ferai libre. Tâche de dénicher quelque autre chose à vendre : barques, meubles, terrains, les esclaves, sauf toi. Liquide, liquide, tout ce qui peut être payé comptant et livrable dans un mois. Tout, mon vieux, n'aie pas peur, ni scrupules, ni honte...

LE PROCURATEUR *(très troublé)*. — Mais, Catule, tu ne sais pas ce que tu fais.

CATULLE *(lentement)*. — Je n'agis pas ainsi pour les raisons que tu crois, mon vieux. Quelque chose de plus grave et d'inévitable m'y pousse. Quelque chose que tu comprendras lorsque sera passé le mois de septembre. Maintenant, va t'en. J'entends venir mes hôtes, et mes soucis ne doivent troubler la joie de personne. Nous avons raisonné, Procurateur.

Entrent Lesbie, Ipsitilla, Egnazio, Volusio, Marrucino.

CATULLE. — Vous êtes-vous bien amusés dans ma petite barque ?

LESBIE. — Oui, en vérité ! On allait délicieusement, dans cette nacelle remplie de fleurs, et en peignant l'onde avec les doigts, nous voyions des bulles d'opale monter et filer dans un léger clapotis. Et puis il y avait un si grand soleil ! Un soleil qui vous déshabillait. Un soleil immense sur la mer salée. Ah, respirer cette salure ! J'aurais voulu me dévêtir, vraiment, et me rouler nue entre les bras de la mer et le giron du soleil.

MARRUCINO. — Moi aussi !

CATULLE. — Non, Marrucino : tu n'es pas assez beau pour réussir à n'être pas obscène. *(A Lesbie.)* Regarde. Tu t'es brûlé une épaule.

LESBIE. — Oui, pendant que mon corps pendait au-dessus de l'eau, l'étoffe a glissé, jusqu'ici, vois-tu ? Maintenant ; j'ai toute l'épaule rouge, une épaule qui a honte.

Elle découvre son épaule. Catulle la caresse. Egnazio rit.

CATULLE. — Alors nous irons ensemble, seulement la nuit, et peignant l'onde avec les doigts, nous ferons crépiter des phosphorescences. La lumière de la lune est bienveillante à la chair des amants. Il n'y a pas de doute, mes amis, Lesbie sait jouir des étoiles mieux que vous tous.

Il va à une fenêtre et regarde dehors d'un air distrait.

J'ai soif ! Quelle soif !

Il va à la table de cèdre et se verse à boire.

LE PROCURATEUR *(bas, à Ipsitilla).* — Je t'avouerai que je n'ai pas compris. Il arrive des choses incompréhensibles. Viens, Ipsitilla.

IPSITILLA. — Qu'y a-t-il, procurateur ? Quelles choses ?

Ils sortent dans le jardin.

VOLUSIO *(à Catulle).* — Pourquoi n'es-tu pas venu avec nous ?

CATULLE. — Si je vous accompagnais tout le temps, vous auriez aussi bien pu rester à Rome.

VOLUSIO. — Je ne comprends pas.

MARRUCINO. — Moi non plus.

Egnazio rit.

CATULLE. — Pardon, mais pourquoi êtes-vous venus à Baja ? *(Un silence.)*

Je ne peux vous souffrir. Lesbie s'ennuie, avec vous. *(Un silence.)*

Evidemment, en vous invitant, Lesbie voulait tenir éveillé mon amour par une petite jalousie.

N'est-ce pas ainsi ? *(Il rit.)*

Elle a peut-être raison. L'amour d'un homme est souvent fondé sur l'amour des autres hommes. Il était donc gentil de ma part de favoriser les projets de l'amie au lieu d'empêcher, par ma présence, que les galanteries propres à me rendre jaloux se déroulassent normalement.

VOLUSIO. — Je vois que tu ne manques ni de foi ni de sérénité. Est-ce que tu es si sûr ?

Egnazio rit.

CATULLE. — Non, je ne le suis pas du tout. Je sais bien que depuis un mois toutes les facultés poétiques de Lesbie l'inclinent insensiblement à venir en aide, selon l'idéal féminin, à quelque poète incapable d'enfanter. Accoucheuse de vers, voilà un beau titre. C'est mieux que celui, plus répandu et moins fatigant, d'inspiratrice. Ne vous semble-t-il pas ?

VOLUSIO. — Il me semble que la méthode de ta maîtresse a abouti à des résultats sérieux.

CATULLE. — Pour la jalousie ?

VOLUSIO. — Oui.

CATULLE. — Oh ! Non ! On est jaloux seulement de ce qu'on possède. Et Lesbie n'a jamais appartenu à personne.

Egnazio rit.

CATULLE *(plus fort)*. — Lesbie n'a jamais appartenu à personne. *(Un silence.)*

Elle a obtenu, il est vrai, comme premier résultat, que s'accroisse mon estime pour toi, puisque désormais je vois sur ta médiocre physionomie le reflet de sa bienveillance. Où se posent les regards de Lesbie, il reste pour longtemps de la lumière. *(Un silence.)*

Elle a même obtenu que me vînt la tentation de tirer la barbe d'Egnazio. Mais de la tirer fort ! Et puis de faire des nattes avec ses poils et de le voir rire comme un insensé, tout tordu. *(Un silence.)*

Mais cesse donc de rire, pour une fois ! Redeviens funèbre comme au temps où tu ne la connaissais pas. Si tu étais de Rome, ou Sabin, ou Tiburtin ; si tu étais un Ombrien frugal, ou un obèse Etrusque, ou bien un Lanuvien aux solides mâchoires, ou un Transpadain ; si tu étais né dans quelque autre pays où l'on se lave les dents avec de l'eau pure, je n'aurais pas le droit de protester contre ton rire perpétuel ; mais tu es Celtibérien et je n'ose pas dire de quelle eau, chez toi, on se frotte l'émail pour le rendre plus blanc. Devrai-je toujours voir l'éclat de ta bouche béante ? Sur le banc des accusés, quand tous les autres pleurent au discours de l'orateur, Egnazio rit. Près du bûcher de son fils unique et chéri, tandis que la mère sanglote, Egnazio rit encore. Dans quelque endroit de la terre qu'il soit, Egnazio rit, Egnazio rit.

MARRUCINO. — Ta bile déborde ; va te soulager tout seul dans la mer, là où il y a de l'espace.

CATULLE. — Et toi, Marrucino, l'homme malin, l'homme calme, crois-tu que nous

ignorions tes prouesses et tes grandes ambitions ?

MARRUCINO. — Quelles ambitions ?

CATULLE. — Il y a déjà longtemps que tu dépenses ta patience, ton argent, ton honneur, ton orgueil, ta fatigue, auprès de cette vieille fille laide, sèche, rance, acide, vaniteuse, mais riche.

LESBIE. — N'a-t-elle pas d'autres qualités ?

CATULLE. — Oh ! si — et c'est même pour celle-là que je souhaite à Marrucino de l'épouser vite. *(Pause.)* Elle tousse.

VOLUSIO. — Il vaut mieux ne pas répondre.

MARRUCINO. — Et le laisser tranquille.

VOLUSIO. — Allons-nous-en donc.

MARRUCINO. — Lesbie, viens-tu avec nous ?

CATULLE. — Non, je vous prie, je désirerais lui parler.

LESBIE. — Comme tu voudras.

EGNAZIO. — Scène de ménage. *(Il rit.)*

VOLUSIO. — Nous reviendrons plus tard.
MARRUCINO. — Du calme !

Ils sortent dans le jardin. Lesbie s'accoude à l'appui d'une fenêtre, regardant au dehors. Catulle s'assied sur une chaise, sans fixer les yeux sur elle. Durant toute la scène, ils resteront immobiles, et parleront d'une voix paisible.

CATULLE. — Il est pénible de déposer tout d'un coup un long amour.

LESBIE. — Très pénible ! *(Pause.)*

CATULLE. — Cela m'étonne de ta part. Cela ne devrait pas être difficile à toi !

LESBIE. — Qu'en sais-tu ?

CATULLE. — Je ne sais pas, dis-tu ? Mais une déesse maligne m'a sûrement donné le pouvoir de te deviner. Et moi, je sais qu'en ces jours-ci, je ne puis plus penser, parce que ton image a étouffé mon âme comme une peau de bête sauvage ; et je dois, de moment en moment, méditer sur ton lent et continu départ.

LESBIE. — Catulle, serait-ce par hasard une scène de jalousie ?

CATULLE. — Les Dieux m'en gardent ! Tu la compterais au moins pour la deux centième ; et je ne veux pas, certes, être comparé à tes amis.

LESBIE. — Ils m'auront tous dit cela, décidément.

CATULLE. — Je ne me plains pas, d'autant plus que tu as poussé le bon goût jusqu'à ne point dire : Je te l'avais bien dit !

LESBIE. — Ah ! bon, c'est heureux !

CATULLE. — Mais tu devrais être généreuse encore un mois. Un mois seulement, Lesbie. Il me faut davantage que l'offrande de ton corps magnifique...

LESBIE. — Ces compliments font toujours plaisir.

CATULLE. — Si tu ne veux pas vivifier la beauté par l'amour, ton corps indifférent est comme une lampe d'or éteinte.

LESBIE. — Tu es très sentimental. Je n'aurais pas cru.

CATULLE. — Autrefois, tu savais me lancer des œillades joyeuses, ou douces, ou moqueuses. Tu me pressais la main en cachette, abandonnant entre mes doigts une fleur fanée. Tu venais vers moi quand je travaillais, et

pour m'embrasser, tu appuyais ton sein sur mon épaule. Ou tu me laissais caresser ta jambe, avec un rire, ou bien tu te refusais à ma bouche, par jeu, par dépit, par amour. Ou bien tu disais, à voix basse, une poésie grecque, et tu commentais mes vers, encore frais. Nous lisions ensemble le *Banquet*, en bavardant. Pourquoi m'embrasses-tu maintenant, avec l'air de penser à la pêche des sardines ou à la couleur du vin massique ? La douceur d'aimer est faite de petites joies. Je me rappellerai toujours ce soir où, étendus sur un pré, nous écoutâmes, au delà des confins d'arbres, les hommes commencer leur repos. La terre semblait sphérique à nos corps adhérents. Nous jouissions de la perspective renversée et la course des nuages nous faisait mieux sentir notre immobilité. Alors, pendant que nous attendions le premier chant du rossignol, dans le tendre crépuscule, nous avions l'impression d'être convalescents. Tu as pensé à ta beauté brève, moi, à cet amour infiniment petit dans l'univers. Mais la joie de nous être compris sans parler fut immense.

Lesbie. — Ce sont des instants qui ne se renouvellent pas, Catulle.

Catulle. — A présent, je vois peu à peu ma Lesbie répéter avec d'autres ces petites choses exquises de nos anciens premiers jours d'allégresse. Maintenant, je sens que l'amour de Lesbie est près de finir. Et je regarde déjà comme lointaine l'histoire de Lesbie et de Catulle, bientôt achevée. Devant mes yeux, la route qui s'était perdue au lointain me paraît de nouveau interrompue. C'est dommage : j'avais fait d'autres rêves pour les premiers jours de septembre.

LESBIE. — Tu es bien rêveur. Ecoutons donc tes derniers rêves.

CATULLE. — Nous nous serions retirés dans un jardin bien clos, lorsque l'automne aurait commencé. Les arbres antiques auraient senti avec stupeur rebondir çà et là sur leurs troncs rugueux l'écho de nos rires à travers le feuillage. Et nous aussi, nous aurions joué à courir, et tu aurais été une tache blanche parmi la verdure. Nous vois-tu dépeignés et tout en sueur ? Je t'aurais serrée entre mes bras, et nous aurions regardé nos deux têtes rapprochées et penchées dans le miroir d'une vasque, où se violacent les ombres du matin, et puis dans un étang vert, que ternit la stagnation d'une éternelle pourriture.

Lesbie sourit.

CATULLE. — Je te semble drôle ? Je ne puis continuer, si tu prends les choses ainsi. *(Plus doucement.)* Tant pis pour toi : tu ne connaîtras pas mes rêves de septembre. Non, tu en connaîtras un seul, mais définitif. En ce moment, il est bien inutile de le dire. Parce que Volusio t'attend. *(Pause.)*

LESBIE. — C'est possible.

Catulle se tait. Puis, sans effort et comme s'il faisait quelque chose d'indifférent, il brise sur son genou la branche qu'il avait à la main et en dépose les deux bouts sur le tripode. Lesbie le contemple avec fixité.

Tu crois que je veux prendre Volusio ?

CATULLE. — Je ne le crois pas. Tu as trop conscience du définitif en toute chose pour choisir un imbécile. Tu veux seulement que Volusio te supplie encore, en te croyant indécise, pour avoir la joie de dire non. Tu veux lui faire sentir quelle félicité il perd sans

remède. Mais c'est la même chose. Peut-être te viendra-t-il le caprice de l'avoir. Certainement, je t'ai perdue depuis ce moment.

LESBIE *(venant vers Catulle).* — Je comprends ton mal, Catulle, mais je ne sais pas comment l'adoucir.

CATULLE *(il parle d'une voix si basse qu'elle semble rauque).* — La comédie me suffisait.

LESBIE *(hausse les épaules comme si elle était fatiguée. Elle sépare les paroles par des intervalles).* — Que veux-tu... Ce n'est plus possible... Il n'y a rien à faire...

CATULLE. — Rien.

LESBIE. — Il ne m'est plus possible de vouloir... Je te parle sérieusement, Catulle. Tu es différent des autres. J'en suis désolée. Je ne voudrais pas t'avoir fait de la peine sans y penser. Je ne suis pas méchante. Seulement un peu inconsciente, un peu légère. Je ne te dirai pas de m'oublier : cela me ferait de la peine ; oublie seulement tes sentiments trop ardents — si tu en souffres vraiment. Je n'imaginais pas que je pusse allumer en toi une passion si forte. J'ai obéi, comme toujours, à mon vilain instinct de vouloir plaire. Quelle folie d'être venue à toi cette nuit si chaude ! J'ai honte un peu de mes sentiments, si petits à côté des tiens... Peut-être ne sais-tu pas comment je suis... Tu m'as transformée... Les poètes... Je faisais cela... *(Elle s'assied ; un silence.)*

Restons bons amis, veux-tu ? Je serais contente de recevoir tes confidences. Il est doux d'avoir une petite amie proche, ou lointaine, à qui l'on peut raconter par lettre tant de choses... qui se diraient difficilement — des choses tristes et des choses heureuses.

Alors on est moins malheureux... Et ne pense pas trop aux femmes ; ce sont des monstres...

CATULLE. — Cela non. Cela non. Oppose-moi un obstacle, dis-moi quelque chose, quelqu'un t'empêche... Mais tu me déclares : tout pourrait continuer si j'en avais encore envie. Une chose imperceptible : tu n'as plus envie... Je me sentirais la force de surmonter les épreuves les plus dures *(il serre le poing)*, mais comment dompter cette révolte qu'on ne voit pas, qu'on ne connaît pas ?

LESBIE *(lève comme avant les épaules)*. — Ce n'est pas de ma faute si je me lasse vite. A présent ne te mets pas à pleurer.

CATULLE *(la gorge serrée)*. — Avant de t'en aller, Lesbie, donne-moi un baiser.

LESBIE *(le regarde d'en bas)*. — Pourquoi ? Désormais...

CATULLE. — Lesbie...

LESBIE. — Non, c'est bien inutile.

Elle se lève. Catulle l'étreint et l'embrasse. Lesbie se laisse prendre en résistant indolemment.

Comme tu es fort.

Apparaissent à la porte du jardin Egnazio, Marrucino, Volusio et Ipsitilla.

MARRUCINO. — Vous avez fini ?

EGNAZIO. — Tout est raccommodé ? *(Il rit.)*

VOLUSIO. — Ils se sont crêpé les cheveux.

LESBIE *(avec désinvolture)*. — A présent, je viens avec vous. Tu ne viens pas, Catulle ?

CATULLE. — Je n'en ai pas envie. *(Il se verse à boire.)* Je suis un peu fatigué.

LESBIE. — Comme c'est ennuyeux. A ce soir !

Elle sort dans le jardin.

MARRUCINO. — N'écris pas de vers filandreux.

VOLUSIO. — Tu as l'air d'une vieille grand-mère, qui ne veut jamais sortir.

Ils s'éloignent. Ipsitilla, seule, reste immobile, arrêtée au seuil. Puis elle rentre. Catulle est toujours assis dans la cathèdre.

IPSITILLA. — Catulle, tu es bien las.

CATULLE. — Mais non. Je n'empeste pas le monde de mes lamentations.

IPSITILLA. — Pourquoi ? Cela fait du bien de confier à quelqu'un ses idées noires.

CATULLE. — Non, chère Ipsitilla. Toutes les choses vont par la route habituelle, poussiéreuse.

IPSITILLA. — As-tu peur que je ne comprenne rien de ce qui est en dehors des règles ? Je ne veux pas te gronder. *(Souriant.)* Tu me crois déjà vieille, Catulle ? Il est bien naturel qu'en un mois tu consumes, pour ton plaisir, toute ta fortune et ton espérance. Moi aussi, j'en aurais fait autant. Agis comme tu veux : plus tard, nous nous aiderons l'un l'autre. *(Pause.)* J'ai tant de chagrin à te voir souffrir. *(Pause.)*

Oh ! Catulle, si maintenant je pouvais la rappeler auprès de toi! Je m'en irais sans faire de bruit. *(Catulle hausse les épaules.)*

Pourquoi, pourquoi Lesbie n'est-elle pas gentille avec toi ?

CATULLE. — Toi, toi tu es si bonne, Ipsitilla ! Comme quand nous étions ensemble sur le lac. Il y avait aussi mon frère, tu te souviens ? Une fois, j'inventai des maux pour que tu me consoles. Mais maintenant que je suis grand et méprisable je n'en ai plus envie. Alors je jouais avec une belle enfant, qui, aux

vendanges, savait toujours la place du meilleur muscat ; et nous écrasions les grappes ventrues sans les détacher de la tige, mordant chacun de notre côté, avec des dents gloutonnes. Et tout le suc des grumes broyés bavait sur notre bouche et coulait, par terre ; la vendange, sais-tu si je la reverrai ?

IPSITILLA. — Nous y retournerons : tu es très malade, tu devrais te soigner.

CATULLE *(avec un mouvement d'angoisse)*. — Et comment le sais-tu donc ?

IPSITILLA. — Cela se voit... On me l'a dit.

CATULLE. — Mais alors, Lesbie aussi sait que je suis malade ? Réponds.

IPSITILLA. — Lesbie ? *(Elle hésite.)* Non, certes, elle l'ignore.

CATULLE. — Je ne le crois pas. Tu as eu pitié de cette angoisse, Ipsitilla, pitié de cette aveugle présomption. Oh ! Je n'aurais pas supposé tant de cruauté en cette femme ; je croyais que sachant mon destin, elle eût encore attendu un mois, avant de partir.

IPSITILLA *(avec inquiétude)*. — Un mois ? Mais quel mois ? Mais qu'entends-tu par là ? Mais quel est ton destin ? Catulle, Catulle ! Je ne sais rien ! Il y a quelque chose d'obscur. Je ne comprends pas. Explique-toi.

CATULLE. — C'est un événement si commun ; tu y assistes tous les jours, et nous seuls, hommes peureux, nous l'avons rendu funèbre. Mais pour les animaux, et pour les choses, ce n'est qu'un prolongement de la vie quotidienne. Je partirai avec toi, pour mon lac. Je suis malade de consomption, comme ton mari, Ipsitilla. Maladie douce. Un brave

homme de médecin, qui est aussi sorcier et qui a consulté je ne sais quelles viscères, m'a pourtant rassuré. Dans un mois la douleur sera consommée. Ma vie est assez oisive pour que j'aie le temps de croire aux sorciers.

IPSITILLA. — Mourir ?

CATULLE. — Oui, mourir. C'est curieux, vraiment, de penser que dans un certain nombre de jours les petites poussières du soleil ne se reposeront plus sur nous. Mourir avec l'été, c'est beau ; il ne faut pas se plaindre. Je suis assez content. Certains philosophes ont dit que l'âme est immortelle. Certains autres qu'elle est semblable à l'harmonie de la lyre. Ainsi, nous verrons. Voilà, il me semble que ma vie aura été comme un chant de pêcheurs sur la concavité du lac, vers le crépuscule. Tu sais, leur beau chant, au loin, sur l'eau, toujours plus pâle. Tu écoutes, au fond, même si tu penses à autre chose. Et quand ne vibre même plus la résonnance de ton imagination, un grand vide s'ouvre en toi, tu aurais voulu que la musique continuât encore — oui, vous l'auriez peut-être voulu. Et tu éprouves un peu de peine.

RIDEAU

TROISIÈME ACTE

Male est, Cornifici, tuo Catullo,
Male est, mehercule et laboriose
Et magis magis in dies et oras.

Dans la péninsule de Sirmione, en septembre. Une terrasse couleur de rouille. Sur le rebord de cette terrasse, au milieu, les deux colonnes d'un escalier qui descend vers le lac. A droite et à gauche de l'escalier, quatre cyprès, deux de chaque côté, réunis par un feston incurvé de lauriers, comme dans les fresques pompéiennes. Les cyprès vert-bleus se découpent sur le ciel, qui est d'une seule tonalité orange. L'espace sertit nettement la courbe des arbres et s'y marie à l'endroit où ils s'affilent. Entre le ciel et la terrasse, la tache glauque du lac, quelques ombres de la montagne. Voisins des cyprès, et surplombant presque le lac, un lit de repos et une chaise. Sur le lit, Catulle est étendu, assoupi. Sur la chaise, Ipsitilla, un rouleau de parchemin dans la main, regarde vers le lac.

C'est le soir, un mois après le second acte.

IPSITILLA *(priant à mi-voix)*. — Toi aussi, Amour, pour tant de nuits tu es demeuré veuf de Psyché.

Et toi, Apollon à l'arc d'argent, tu as vainement serré entre tes bras un laurier.

Et toi, Jupiter tout puissant, tu as souffert pour avoir Europe.

Et toi, Pan, dieu clément des bocages, tu as adoré Syrinx tellement qu'elle s'est transformée en musique sous tes lèvres.

Vous tous, ô vous tous, je vous prie, dieux bienveillants de l'Olympe, qui savez comme on peut souffrir en aimant, ne laissez pas mourir Catulle sans qu'il revoie son amour, et si vous ignorez ce mal, du moins adoucissez-le de votre miel, car c'est le plus triste des maux.

Elle s'arrête. Et puis elle sanglote, d'une voix légère.

Non, ce n'est pas le plus triste. *(Un silence.)*

CATULLE *(s'éveillant)*. — Elle vient ? Tu ne vois rien ?

IPSITILLA. — Non, je ne vois rien sur le lac.

CATULLE. — Elle est toujours immobile là-bas, cette barque toute blanche. Aujourd'hui encore l'a-t-on couverte de fleurs ? Chaque jour elle doit être couverte de fleurs fraîches.

IPSITILLA. — Oui, Catulle.

CATULLE *(regardant au loin)*. — Comme elle est immobile. Elle remue à peine, quand vient la battre, au fond du petit golfe, l'ondulation lente des vagues. Mais peut-être dans un moment verrons-nous les pêcheurs lever l'ancre, prendre les rames. Et la proue, lentement, lentement, se dressera à la terrasse.

Et les cercles d'eau viendront avant elle, comme des messagers, clapoter sur les marches submergées. Ipsitilla, continue à lire le *Banquet*. Platon me donnera de la paix.

IPSITILLA. — Je vais lire, mais ne parle pas ; tu as vomi du sang toute la nuit.

CATULLE. — Le sang que j'ai versé cette nuit s'est répandu dans le ciel.

IPSITILLA. — Le jour s'éteint doucement.

Pause. Ipsitilla commence à lire.

« Diotima m'enseignait ces choses, quand elle parlait d'amour ; et une fois elle me demanda : Socrate, où crois-tu que soit la cause de tant de désirs et de tant d'amour ? »

CATULLE. — Folies ! Je sais très bien qu'elle ne viendra pas. Telle aura été notre histoire. Je vois clairement, comme si j'étais un autre, Catulle qui attend Lesbie et meurt au milieu de longues invocations aux dieux, de déclamations de vers, de furibondes invectives. Toutes choses qui épouvanteront Ipsitilla. Mais Ipsitilla, au fond, sera assez contente que Lesbie n'apparaisse pas.

IPSITILLA *(fait un geste de triste dénégation)*. — « Oh, ne vois-tu point comme s'angoissent tous les animaux de la terre et du ciel, lorsqu'est entré en leurs veines le désir de se reproduire ? Comme ils sont malades, comme l'ardeur d'amour les rend insensés, quand ils vont s'entremêler, ou quand ils nourrissent leurs enfants ? »

CATULLE. — Les animaux seulement, Ipsitilla, vivent pour vivre. Mais vous, femmes de l'univers, vous vivez pour ce que les hommes penseront. Pouvez-vous jamais brûler d'un

feu paisible et sans pudeur ? Lesbie seulement savait être Lesbie.

Ipsitilla. — « Vois comme, pour leurs enfants, les plus faibles animaux osent lutter avec les plus forts, et mourir. Comment, pour nourrir leur progéniture, ils se laisseront tourmenter par la faim. »

Catulle. — Mais tu es différente de Lesbie. C'est là ton mérite parce que tu en es réduite à panser les plaies inguérissables. Fonction vaine. Lesbie, au contraire, a celle de blesser les robustes. Fonction très nécessaire, fabrique de poètes, fabrique de morts. Mais peu de femmes y réussissent ; pour cela, il faut n'être ni bon, ni méchant.

Ipsitilla *(d'une voix toujours plus triste)*. — « On peut croire, dit-elle, que les hommes font tout cela par raisonnement. Mais qui pousse aussi les animaux vers l'amour ? Et moi, de nouveau, je lui répondis que je ne savais pas. »

Catulle. — Je te le jure, Lesbie n'est pas méchante : elle est indifférente. Qualité réservée aux seuls dieux. Pour son indifférence, les hommes souffrent et meurent. Lesbie, fragile, allègre et légère, rit avec eux ; elle a l'air de céder et de refuser. Pauvres amants, qui ne s'aperçoivent pas qu'elle joue avec eux.

Ipsitilla. — Ami, Lesbie t'a bu pour toujours toute douceur.

Catulle. — Comment fait-elle pour découvrir dans les hommes les vérités les plus dissimulées ? Oh, avec quel rire d'enfant elle leur jette au visage ces pauvres, ces humbles, ces honteuses vérités ! Alors son cœur se gonfle de joie, parce qu'elle a défié ce monde que tu

redoutes, ces hommes que tu sers, ces ridicules et quotidiennes misères que tu vénères. Cela est merveilleux de la voir toujours belle et fraîche et nouvelle au milieu des turpitudes. Parfois, elle racontera des petites histoires qui sembleraient obscènes sur ta bouche et qui deviendront des fleurs sur la sienne. En riant de cette façon-là, tu te souviens ? Je sais pourquoi : elle a l'air de ne pas y attacher d'importance. C'est son secret. L'indifférence, toile d'araignée d'or. *(Un silence.)*

Mais non. Quelquefois j'ai surpris de la haine dans ses pupilles. Peut-être un jour les hommes lui ont-ils fait du mal. Pourquoi cette haine est-elle passée en moi ? Je me sens plein de rancœur. Eh, laissez-moi donc mourir tout seul ! Non, c'est impossible. Pourquoi vous raccrochez-vous à moi ? Vous voyez bien que le destin m'a fait un mauvais caractère. *(Un long silence.)*

Ipsitilla *(le regarde sans répondre ; puis elle continue à lire, d'une voix brisée.)*

« Et elle : crois-tu que tu seras jamais fort en fait d'amour, si tu ne comprends pas cela ? Diotima, je viens à toi, répondis-je, justement parce que j'ai besoin de maîtres. Instruis-moi donc de ces secrets d'amour et des autres. Si tu admets — dit-elle — que l'Amour c'est le désir de ce que nous avons établi ensemble plus d'une fois, tu ne t'étonneras point que le mortel cherche à se rendre immortel ; et qu'il y réussisse seulement par la voie de la génération, c'est-à-dire celle qui laisse toujours la jeunesse à la place de la vieillesse. »

Catulle. — Pardonne-moi, Ipsitilla. Je feins d'être ce que je ne suis pas. Je joue. De loin, je regardais ce Catulle imbécile qui

faisait du sarcasme. Tu ne peux comprendre : mon instinct est d'être tel que je ne devrais pas être. Auprès de Lesbie, j'étais doux, sentimental. Je semblais un grand enfant. Et sais-tu pourquoi ? Parce que je sentais que je tuais, par cette mansuétude, son amour sauvage et charnel. Toi, au contraire, je m'amuse à te blesser. Je deviens cruel. Parce que je sens que je ne le devrais pas ; parce que je sais que je te fais mal. Mais je ne me crois pas méchant. J'ai autant de visages qu'il y a d'hommes. Et c'est une force inhumaine qui m'oblige à dissonner de tous les êtres dressés sur ma route, plus encore de ceux qui m'aiment et que j'aime.

Ipsitilla. — Ne te tourmente pas. Je sais bien que tu es ainsi. Lesbie t'a enlevé tout bonheur, toute force, toute joie. Tu ne te retrouves plus. Ainsi, tu te cherches sans cesse, et tu te regardes, de loin, toi-même. Avec quelle ardeur tu songes à la revoir paraître ! Veux-tu que nous envoyons un autre message ?

Catulle. — Non, je sais que Lesbie doit arriver ce soir, ou que ce sera inutile. *(Un silence.)*

Ipsitilla. — Elle est trop, trop méchante ! Comment pourrais-je la revoir encore ? *(Un silence.)*

Conte-moi quand tu lui as parlé pour la première fois. *(Un silence.)*

Dis-moi alors le jour où tu l'as vue partir ! *(Un silence.)*

Tu ne me feras pas de mal. Je sais que tu dois parler d'elle.

Catulle. — Elle était belle.

Il cache sa figure dans les coussins. Il les mord. Il parle d'une voix étouffée.

Elle allait le long de la mer. Je voyais l'ombre bleue adhérer aux ondulations du sable. Et d'autres ombres, mobiles et violettes, apparaissaient et s'effaçaient, dans sa course, sur sa robe trop blanche. Quand Lesbie eut disparu, ses empreintes sur le sable s'étaient remplies d'eau. A la fin, en s'engorgeant, elles devinrent des flaques uniformes. Et je suis resté à les contempler, avec les pieds un peu tordus, et enfoncés ; et chaque fois que s'allongeait une vague, je sentais que la terre s'affaissait sous mes talons, et que j'y pénétrais un peu plus. Mais pourquoi être tristes ? Il ne le faut pas. Je me sens si bien, étendu ainsi. L'automne a toujours eu de la bienveillance pour moi. Et moi de l'amour pour lui.

Ipsitilla. — Moi aussi. Le printemps n'est pas aussi doux.

Catulle. — Il y a quelque chose de profondément tragique dans le printemps. T'en es-tu aperçue ? C'est l'indifférence, toujours l'indifférence. Pourquoi la plus invraisemblable beauté de l'univers s'épanouit-elle dans une atmosphère de surnaturelle indifférence ?

Ipsitilla. — A quoi penses-tu, Catulle, à qui penses-tu ?

Catulle. — Il crie à l'homme : que m'importe de toi ? Niais, souffre et meurs, tu ne comptes pas plus qu'une fleur perdue. Je continue à resplendir toujours jeune auprès de ta lente agonie. Je ne sais pourquoi je pensais toujours, en respirant ce printemps, à moi-même sur le seuil de la mort et plein de tristesse en cette contemplation même.

Ipsitilla. — N'y pense pas. Tu en es encore loin.

CATULLE. — Au contraire, l'automne est bon. Il jouit, il resplendit et il pleure avec tous les hommes. Il y a tant de sérénité dans ses rouges miroitements.

IPSITILLA. — Alors tu préfères l'automne ? Comme moi ? Ou bien non, peut-être non ? L'été d'or, au contraire ; l'hiver pensif ?

CATULLE. — Le printemps.

Un silence. Ipsitilla a compris et se tait. Le procurateur entre, suivi des trois femmes du lac.

LE PROCURATEUR *(il a l'air las)*. — Catulle, tes vieilles amies sont venues. J'en ai trouvé trois, parmi ceux et celles que tu m'as fait chercher.

CATULLE. — Venez. Venez ici. Vous me faites tant plaisir ! Hé ! ce soir je ne suis plus si leste qu'il y a vingt ans.

LA PREMIÈRE FEMME. — Nous voulions savoir...

LA DEUXIÈME FEMME. — Comment tu te trouvais...

LA TROISIÈME FEMME. — Nous nous souvenons toujours de toi.

CATULLE. — Toutes mariées, n'est-ce pas ? A trois paysans pêcheurs. Bravo ! Cela vous paraît drôle de revoir votre vieux compagnon infirme.

LA DEUXIÈME FEMME. — Vieux...

CATULLE *(à la première femme)*. — Je me rappelle : à huit ans déjà tu voulais qu'on te fît la cour. Quatre amoureux ne te suffisaient pas. Tu connaissais d'avance les hommes et les choses qui te plaisaient. Hé, oui ! un peu coquette, cette petite fille. Nous étions tous ses esclaves, empressés à suivre ses ordres.

Et puis quelqu'un l'a épousée, l'infortuné !

(A la deuxième femme). Toi, au contraire, tu ne réussissais jamais à décider le jeu ; tu obéissais à tes amies, même si elles étaient plus jeunes. Et si tu perdais, tu ne prétendais pas avoir gagné — comme toutes les autres. Et tu te désespérais, parce que tu croyais être la seule à perdre. Et tu rendais toujours service à tout le monde, après avoir refusé. Et puis, quelqu'un t'a épousée, l'heureux mortel !

(A la troisième femme.) Tu étais toujours joyeuse, toi. Tu riais sous la pluie et sous le soleil, en toute saison, quand tu gagnais et quand tu perdais. Tu étais heureuse, tu t'amusais de toute chose — on entendait ton rire d'un bord à l'autre du lac. Les plaisirs qui ne te coûtaient pas trop, tu les satisfaisais en un clin d'œil, en te jouant. Ton mari a épousé un rossignol. *(Silence.)*

A présent, je vous salue, amies. Car, d'un jour à l'autre, d'une heure à l'autre, je serai obligé de saluer aussi le soleil.

La première femme. — Mais non, tu verras encore d'autres et d'autres soleils, Catulle.

Catulle. — C'est étrange. Je vous imagine au travail, avec vos maris, pendant longtemps ; je vous voir cueillir le raisin et le fouler dans les cuves ; ramasser les gerbes de blé ; semer avec lenteur, pousser lourdement la charrue, ramer en chantant. Vers le soir, vous préparez le repas, et la nuit vous apportera la joie des baisers. Puis vous verrez croître les enfants et les plantes. Est-il possible que la vie continue sans moi ? Mais ainsi penseront tous les hommes. Tous les hommes qui, à travers les siècles, pendant de longues générations, devront trembler devant la mort. A chacun il est

donné son champ dans l'infini. Mais je voudrais, avant de mourir, vous entendre encore chanter toutes ensemble une chanson sur le lac, dans la barque... Voulez-vous me contenter...

La troisième femme. — Certainement, Catulle.

La deuxième femme. — Quelle chanson veux-tu ?

Catulle. — Cette lamentation d'une étoile. Vous en souvenez-vous ? La Chevelure de Bérénice, qui pleurait, toute seule, au ciel. Vous la chantiez vers cette heure, lorsqu'il y avait un grand silence et que l'aviron déchirait l'onde d'or :

« Tu dénoueras une autre chevelure, ô reine
blonde, pour ton amant, lorsque viendra la nuit.
Je suis si seule... »

C'est celle-là que vous devez chanter. Rien de plus, pour qu'il me reste un peu de vide dans le cœur lorsque retombera le silence. Un peu de vide en moi, un peu de vide en vous. Allez, maintenant, prenez une barque blanche avec une voile rouge, et en glissant sur le lac vous chanterez toutes trois.

Les femmes du lac se regardent, inquiètes. Et puis elles sortent lentement. Ipsitilla se courbe sur Catulle.

Ipsitilla. — Comment te sens-tu, Catulle ?

Catulle. — Avant peu tu seras ici en train de pleurer ; hélas, de rêver... moi au contraire je serai si tranquille, dans une paix immense. Le ciel ne fut jamais aussi sphérique, Ipsitilla. Il est si beau que je ne réussis pas à en jouir suffisamment. Quel mal tourmente ton Catulle, Ipsitilla ? Un mal si fort, toujours plus âpre,

à tout instant. Pourquoi ne me consoles-tu pas ? Je suis triste. Dis-moi quelques paroles, mais qu'elles soient plus douces que les larmes de Simonide.

IPSITILLA. — Ne te désespères pas, Catulle. Certainement elle va venir. Certainement elle va arriver dans quelques minutes.

CATULLE. — Tu as raison. Je l'entends aussi. Tends l'oreille, là, sur les degrés submergés, qui sont recouverts d'algues... Un clapotis, un murmure. La barque est venue. Cours voir...

IPSITILLA. — Pas encore. Attends encore.

CATULLE. — Tu mens. Cours donc voir, je te dis. La barque blanche est arrivée, avec beaucoup de fleurs, tout autour. Mais cours donc !

Ipsitilla descend lentement l'escalier jusqu'à disparaître. Puis elle retourne vers Catulle. Il fait plus obscur, mais le ciel est toujours couleur d'orange.

Ah ! Lesbie, Lesbie ! Pourquoi es-tu venue si tard ? Assieds-toi près de moi. Plus près ! Tu es si désirable, agenouillée, ou à demi étendue.

Ipsitilla s'assied près de Catulle, sur le lit. Il l'étreint avec force.

Maintenant encore tu te refuses. Tu es toujours méchante. Ton âme est toujours fermée devant moi, et même, je sais bien, que si j'effleure une idée sans la définir, tu feindras de ne pas comprendre, parce que tu sens que tu as le droit de ne pas comprendre une intention inexprimée. Dieu ! Notre Lesbie, celle que Catulle aime uniquement, plus que lui, plus que les siens, plus que tous, caresse à présent les magnifiques neveux de Rémus dans les carrefours et dans les ruelles.

IPSITILLA. — Mais non. Ta Lesbie est près de toi ; Lesbie est bonne.

CATULLE. — Lesbie est méchante. Crie que Lesbie est méchante.

IPSITILLA. — Pourquoi me dis-tu que je suis méchante ?

CATULLE. — Non, tu n'es pas Lesbie, mais non. Jure-moi que tu ne la reverras plus, pour la punir. Lesbie est indifférente.

IPSITILLA. — Oh ! oui, je ne pourrai plus la revoir.

CATULLE. — Comme elle est triste, la chevelure. Pourquoi l'a-t-on coupée à Bérénice ? Orion devrait briller près de l'Hydre. M'as-tu donc laissé tout seul, Lesbie ? Mais je veux encore sentir sur mon cœur ton sein voluptueux. Dénoue tes cheveux, comme quand tu te prépares à l'amour. Maintenant, qui te cherchera ? A qui sembleras-tu belle ? A qui mordras-tu les lèvres ? Non, non ! A Volusio ! Mais après tant d'années, lorsque tu seras blanche, personne ne voudras plus connaître le lit de Lesbie. *(Un silence).*

Quand je serai mort *(il s'arrête et répète d'une voix stupéfaite)* mort... mort... mort... qu'est-ce que ça veut dire, déjà, ce mot-là ? Alors, je dis, tu m'appelleras trois fois par mon nom, selon l'usage, trois fois. Mais ce n'est pas vrai. Je n'y crois pas ; la mort, c'est cette chose qui arrive aux autres. Oh ! que je suis fatigué ! Tout le monde, assurément, désire la mort. Mais peut-être que l'âme est semblable à l'harmonie d'une lyre. Sais-tu ce qui me plaît ? Je veux me sentir mourir.

IPSITILLA *(regardant le lac).* — Catulle ! Voici Lesbie ! Voici Lesbie sur la barque

pleine de fleurs. Ecoute le clapotis de la proue !

La chanson des trois femmes parvient du lac, humide de lointain. Elle dure un très bref moment.

CATULLE *(d'une voix faible)*. — Quel vide.

Il retombe étendu. Ipsitilla, avec les yeux exagérément immobiles, le regarde en silence. De l'escalier émerge peu à peu le visage de Lesbie qui monte, inscrite sur la masse orangée du ciel.

IPSITILLA *(réussissant à peine à parler)*. — Catulle ! *(Un silence.)*

LESBIE *(à voix basse)*. — Catulle.

Un silence. Les deux femmes se regardent. Ipsitilla va d'un pas lent vers Lesbie. Puis s'appuie doucement sur elle. Ses yeux égarés sont redevenus tristes et sans rancune.

IPSITILLA. — Lesbie, tu es tout le rêve de Catulle qui me reste encore.

FIN

LES CAMPAGNES SANS MADONE

Drame en trois actes

LES CAMPAGNES SANS MADONE
(1924)

Si la *Chevelure de Bérénice* demanda peu de temps, les *Campagnes* en demandèrent moins encore. Nous avons dit que Leo s'était rendu compte qu'il était impossible, pour un débutant, de faire jouer une pièce à beaucoup de personnages et à multiples décors. Ayant fait connaissance avec le directeur du « Teatro Moderno » de Rome, Leo lui promit une pièce à trois personnages et à décor unique. Ce furent ces *Campagnes sans Madone*, tirées d'un drame réel qui s'était déroulé sous nos yeux à la campagne. Elles furent jouées immédiatement, et ce fut le seul drame que l'auteur vit sur la scène en 1924.

La pièce fut jouée dans sa traduction française à Genève en 1941, par le Théâtre Jean-Bard.

G. L. et G. F.

PERSONNAGES

JEAN, paysan

PRIMETTA, fiancée de Jean, paysanne

MARIE, mère de Jean, paysanne

PREMIER ACTE

Sur une terre en friche de Jean. D'un côté, un olivier au pied couronné de surgeons ; de l'autre, un petit autel avec une Vierge peinte. Champ inculte. Ciel bas et blanc qui fait paraître la terre plus petite. Automne.

Jean est assis derrière le tronc, qui le cache. Primetta, menue et gracieuse comme une Vierge du Pérugin, tient un panier de pêches sous le bras et parle devant l'autel avec Marie, qui file de la laine.

PRIMETTA *(assise)*. — Quand nous serons mariés, Jean et moi, nous planterons ici de la vigne et des oliviers.

MARIE. — C'est ça ! Il y a si longtemps que je pense, en moi-même, à planter là où il n'y a rien. Mon homme, il n'y pensait pas, à ces choses-là, alors j'avais commencé, sans faire semblant, à les lui mettre en tête. D'abord il s'était effrayé à cause de la dépense et de la fatigue. Il commençait à céder. Il est mort trop tôt, et Jean ne se laisse pas guider.

PRIMETTA. — S'il n'y pense pas de lui-même, je le lui dirai, moi.

MARIE. — C'est grand bien d'avoir une bru courageuse ! Primetta ! Primetta ! A présent, j'attends votre mariage comme si vous me sauviez pour de bon. Depuis que Jean est rentré du service et que vous vous êtes promis, il est devenu si susceptible, si fantasque, si distrait, que ça ne pouvait plus continuer. Il faut vous marier pour remettre tout en ordre.

PRIMETTA. — Mais vous ne savez pas encore ce que la bru portera chez vous ! Aujourd'hui, mon père a acheté au patron, pour me la donner en dot, la génisse de la vache que nous avons en métayage. Ainsi, nous aurons notre vache à nous, rien qu'à nous. Non pas au patron, non pas à deux, vous comprenez ?

MARIE. — Ah ! oui ça, c'est beau !

Elle se lève pour s'en aller.

PRIMETTA. — Où allez-vous, Marie ?

MARIE. — Tu ne sais pas qu'aujourd'hui c'est la Madone de septembre ? En allant chez

le boulanger, je monterai au château cueillir quelques fleurs pour notre Madone. Toi, portes le panier à la maison.

Marie sort d'un côté. Primetta s'apprête à sortir de l'autre, quand elle aperçoit Jean, qui s'est levé et s'approche d'elle en tenant en main un tronc d'olivier écorcé.

PRIMETTA. — Tu étais là ? Qu'est-ce que tu faisais ?

JEAN *(souriant)*. — Tu ne sais donc pas que je veux sculpter quatre montants pour notre lit ?

PRIMETTA *(un peu hésitante)*. — Que tu es habile !

JEAN. — Tu n'y vois encore rien, mais ça va devenir un ange avec ses ailes. Et sur l'autre montant, il y aura un second ange.

PRIMETTA. — Pourquoi deux anges ? Tu aurais mieux fait de fabriquer un encadrement pour la pendule.

JEAN. — Tu n'y comprends rien : quand on sculpte du bois, c'est la règle de faire des anges.

PRIMETTA. — Alors, avec deux, ça suffira, n'est-ce pas ?

JEAN. — J'en sculpterai quatre, Primetta ! Dans le troisième, je ferai deux têtes de bœufs. Parce que les bœufs me plaisent : ce sont des bêtes fortes et qui valent mieux que les chrétiens. Et pour finir... pour finir... je ferai le portrait de Primetta.

PRIMETTA. — En photographie ?

JEAN. — Non, le portrait. Tu ne bougeras pas et je te copierai, telle quelle.

PRIMETTA. — Une minute, immobile ?

JEAN. — Que non ! bien plus.

PRIMETTA. — Si longtemps, sans rien faire ?

Elle sort de la paille de son tablier pour la tresser.

JEAN *(la lui reprend pour la remettre dans son tablier).* — Pas comme ça. A présent, écoute-moi ; je veux te sculpter avec le panier de pêches : elles sont si belles.

PRIMETTA *(surprise et inquiète).* — Je les ai cueillies pour ta mère. Ce sont les plus belles de tout le pays... Mais à présent, si je tressais ma paille...

Jean observe Primetta, puis une pêche qu'il a saisie entre deux doigts ; il l'élève à contre-jour comme si elle était transparente.

JEAN. — Elles ont poussé pour toi, mais tu es plus belle cncore.

PRIMETTA *(riant).* — Je te plais plus qu'une pêche ?

JEAN. — Pour sûr.

Il fait mine de l'embrasser. Primetta lui échappe, ils se poursuivent.

PRIMETTA. — Mais moi, on ne me mange pas comme une pêche.

Jean la rattrape et la serre dans ses bras, les pêches roulent par terre.

Laisse-moi.

JEAN. — Un baiser.

PRIMETTA. — Tiens-toi tranquille. D'abord tu me fais un peu peur. Il y a, comme ça, certaines fois où tu t'emballes...

JEAN. — Parce que tu me plais.

Ils s'asseyent sous l'arbre.

PRIMETTA. — Oui, mais mes frères ne sont pas comme ça avec leurs femmes.

JEAN. — Mais moi j'aime plus fort que tes frères.

PRIMETTA. — Quelle idée de parler ainsi. D'abord tous les hommes se marient pour la même raison : avoir deux bras qui travaillent et des fils.

JEAN. — Moi, pas.

PRIMETTA. — Alors pourquoi te maries-tu ?

JEAN. — Pour t'avoir près de moi.

PRIMETTA. — Quand ?

JEAN. — Toujours.

PRIMETTA *(riant)*. — Grand fou ! Et la maison, qui la fera marcher ? Et la terre, qui la retournera ? Quand je suis avec toi, tu poses ta bêche ou tu travailles à contre-cœur.

JEAN. — La bêche, la bêche ! Il n'y a pas que cet outil dans la vie. En ville, c'est avec mes raisons qu'on se marie.

PRIMETTA. — Quand tu la regarderas, aimeras-tu la voir laide autour de nous, cette terre ?

JEAN. — Mais toi, tu seras belle.

PRIMETTA. — Tu as toujours l'air de plaisanter. Quand je serai ta femme, nous la remettrons en état, ta propriété. Tu es content? *(Une pause.)* Ou sinon, cela veut dire que tu ne m'aimes pas.

JEAN. — Mais si, je t'aime.

PRIMETTA. — Alors, montre-le moi. Qu'est-ce que tu feras quand nous serons mariés ?

JEAN. — A toi, je te ferai un fils.

PRIMETTA *(souriant)*. — Et puis ?

JEAN. — Le dimanche, je t'emmènerai en ville, au cinéma. Et le soir, en hiver, je te tiendrai sur mes genoux, devant le feu.

PRIMETTA. — Mais, c'est à moi de remettre les pierres qui ne tiennent plus au foyer de la cheminée ; depuis un an, personne n'a eu l'idée d'en maçonner une brique.

JEAN. — Je te porterai à notre lit.

PRIMETTA. — Mais tu n'as pas pensé qu'il nous manquerait une chambre ? Qu'a dit le patron ? Tu n'en sais rien ? Eh bien, je lui parlerai, moi.

JEAN. — A mon fils, parce qu'on m'a prédit un garçon, je donnerai le nom de Primetto.

PRIMETTA. — Tu n'as pas besoin d'y croire, aux diseuses de bonne aventure.

JEAN. — Je n'y crois... qu'un tout petit peu.

PRIMETTA. — Et puis non. Tu n'as qu'à lui donner le nom de ton défunt père ou de ta mère, c'est ainsi qu'il se doit.

JEAN. — Même nous, nous devons faire comme les autres ?

PRIMETTA. — Bien sûr, c'est juste.

JEAN. — Le nom de mon père n'est pas sérieux ; le hasard lui a collé celui de Fioravante, ce qui m'a été transmis. Mais maman a voulu m'appeler Jean.

PRIMETTA. — Comment ? Toi aussi, Fioravante ? Comme les chevaliers de France.

JEAN. — Tout juste : celui qui tua le frère du roi Balante et qui devint amoureux de Dusolina, la propre fille du roi Balante.

PRIMETTA. — Moi, au contraire, je connais le nom du grand-père, du bisaïeul, et plus loin en remontant.

JEAN. — Mon grand-père, on dit qu'il était de la ville.

PRIMETTA. — Nous autres non. Nous sommes sur cette terre depuis quatre cents ans.

JEAN. — Quatre cents ans, comme c'est long ! *(Une pause.)*

Quatre cent ans *(il prend Primetta sur ses genoux.)*

Et toi, qu'est-ce que tu feras dans quatre cents ans ?

PRIMETTA. — Dans quatre cents ans ? Je serai morte.

JEAN *(un peu surpris)*. — C'est vrai.

PRIMETTA. — C'est maintenant que tu t'en aperçois ? Mais la terre qui est là, tout autour, sera comme ce soir. Et les jeunes arbres seront plus gros et donneront plus de fruits. Les vieux seront encore vieux. Parce que les arbres meurent moins que les gens.

JEAN. — Est-ce bien vrai ? Moi je n'y crois pas que les arbres meurent.

PRIMETTA *(riant)*. — Que tu es bête ! Mais bien sûr qu'ils meurent !

JEAN. — Là-haut il y aura des nuages *(une pause)*, et en dessous un homme et une femme qui s'embrassent. *(Il l'embrasse)*.

PRIMETTA. — Et l'homme ne saura pas montrer à la femme comme il l'aime, ni rien faire pour elle d'utile ni de sensé.

JEAN. — Je te ferai cadeau d'un fichu rouge pour te mettre sur la tête. Avec une robe bleue, tu ressembleras à la Madone du petit autel. Si la pluie, du reste, n'avait pas décoloré sa figure, on verrait qu'elle te ressemble.

PRIMETTA *(haussant les épaules)*. — Moi, ressembler à la Madone ? A celle-là qui a même fait des miracles ?

JEAN. — Je n'y crois pas aux miracles. Ce sont des blagues dont te persuadent les curés ; ainsi les curés ne me voient pas, même en peinture.

PRIMETTA. — Attention : je veux qu'on nous bénisse à l'Eglise, tu sais !

JEAN. — Ce n'est ni l'Eglise, ni les bénédictions qui me répugnent. Toutes les chandelles allumées à l'Eglise, une à côté de l'autre, ça me plait. Au milieu, le prêtre avec sa robe couverte d'or qui s'incline, qui se lève, qui fait des génuflexions, qui marmotte, qui chantonne, qui se retourne. Et le petit qui fait « dring dring » avec sa clochette. Et l'odeur qui vous pénètre de toutes parts. Avec toi qui iras là avec ton fichu rouge — tu sais, il y a la pancarte : les femmes ne doivent pas s'approcher des sacrements la tête nue — ce sera magnifique, Primetta ! Quand tu sortiras, j'irai te prendre de l'eau bénite dans le seau en fer qui était, avant, chez le sacristain.

Marie revient avec des fleurs. Elle a l'air inquiète.

MARIE. — Jean ! Jean ! *(elle s'interrompt.)*

JEAN *(se levant)*. — Maman, que voulez-vous ?

MARIE. — Rien...

Elle dépose les fleurs devant la Madone.

Je voulais... *(Pause.)*

Pourquoi, Primetta, ne portes-tu pas les pêches à la maison ? *(Pause.)*

PRIMETTA. — Si vous avez à causer ensemble, je m'en vais.

Se levant, elle prend le panier et sort.

MARIE. — Ce n'est pas pour ça...

JEAN. — Qu'est-ce qu'il y a ? J'écoute. Je devine : des embêtements, toujours des embêtements ; j'y suis habitué.

MARIE. — Le boulanger veut être payé de suite, sinon — qu'il a dit : « pas de pain ».

JEAN. — Ce boulanger est un animal. Il le sait bien qu'on a eu une misérable récolte de blé à cause de la sécheresse.

MARIE *(branlant la tête)*. — Tout de même, si tu n'avais pas vendu l'engrais du patron...

JEAN. — Laissez donc en paix les engrais, il n'y a pas lieu de chercher de mauvaises raisons pour expliquer que tout est cher !

MARIE. — Je sais. Ton père aussi se mettait en colère si je m'avisais de lui dire les choses comme elles étaient.

JEAN. — Alors de quoi vous plaignez-vous ?

MARIE. — Je ne me plains de rien. Ce que je dis, c'est pour toi et la famille qui sortira de toi. *(Pause.)*

JEAN. — Combien lui devons-nous à ce boulanger ?

MARIE. — Cent lires.

JEAN. — Cent lires ? Où voulez-vous que je les trouve ? Donnez plutôt cette laine que vous filez, que vous filez depuis toujours. Pourquoi ne pas la vendre ?

MARIE. — Elle est déjà vendue : la patronne l'a payée d'avance.

JEAN. — Et les poules ?

MARIE. — Je les vendrai, les poules. *(Pause.)*

Pourtant, si nous continuons à vivre au jour le jour, faisant de l'argent comme ça

tombe, nous resterons pauvres. Autant vendre une fontaine et pleurer ensuite qu'on n'a plus d'eau. Cette année, nous aurions pu avoir le double de blé et le double d'argent, avec du pain jusqu'à Noël.

JEAN. — Pensez-vous ? Noël ! L'année a été mauvaise pour tous. Qui a mis de l'engrais a perdu son engrais par-dessus le marché. Ils ont aussi voulu traiter la semence avec des poisons, pour que les vers ne s'y mettent pas.

MARIE. — Je ne dis pas non. Les hommes doivent commander et les femmes obéir. Mais si nous vendons les poules, nous aurons moins d'œufs et tu ne penses pas que c'est surtout en vendant nos œufs que nous vivons.

JEAN. — J'irai travailler au dehors, avec les bœufs...

MARIE. — Ceux du patron. Il le faudra bien, puisque c'est nécessaire. *(Pause.)*

Pourtant si tu travailles ta terre, d'ici quelque temps, tu en tireras davantage qu'à travailler la terre des autres.

JEAN. — Ma terre ? Celle des autres ! Vous devriez comprendre, maman, que je ne serais pas plus heureux, même si cette terre, sur laquelle je m'échine tous les jours, devenait absolument à moi. Heureux les animaux qui travaillent et vivent sans penser : les moutons, les chiens, les poules, les bœufs. Les bœufs ! Ils ne pensent qu'à secouer leur chasse-mouches et à faire bon ménage. Et puis ils crèvent. Mais moi, il faut que je tourmente ces mottes de terre chaque matin, de mille manières, pour leur tirer des fruits et du pain. A chaque instant, il faut que je veille à ce que cette vigne ne se courbe pas, que cet olivier soit débarrassé de ses parasites. Je ne me sens

pas patron, mais esclave. Que la propriété soit mienne ou bien celle d'un autre, je suis toujours esclave. Il n'y a ici qu'un patron : c'est la terre. *(Pause.)*

MARIE. — Certes. Si tu ne l'aimes pas, c'est dur : la terre ne se cultive qu'avec amour.

JEAN. — Moi, je suis fatigué. *(Pause.)*

MARIE. — Je le vois bien. C'est impossible de te persuader que la terre ne donne pas seulement de la peine. Tu n'es pas comme les autres. J'avais eu raison, autrefois, Jean, quand je te conseillais d'aller à la ville.

JEAN. — Vous aviez raison. *(Pause.)* Vous aviez raison.

MARIE. — C'est toi qui n'as pas voulu.

JEAN. — Maman : ici me retenait une pensée forte, forte.

MARIE. — Je le sais. Mais réfléchis bien, dès maintenant, car après tu devras vivre ici toute ta vie.

JEAN. — Avec elle.

MARIE. — Oui, mais pas seulement avec elle. *(D'un geste large, elle embrasse la campagne.)*

JEAN. — Et alors, maman ? *(Pause.)*

MARIE. — Si tu essayais de le lui dire.

JEAN. — Elle, à la ville ? Croyez-vous que ce serait possible ? J'y songe depuis longtemps : avec la bouche pleine de la campagne, je me ronge à imaginer la ville.

MARIE. — Moi, j'y serais allée sans plus attendre.

JEAN *(excité)*. — Ah ! vous, oui ! Vous, oui ! Eh ! Mais Primetta ? Maman, conseillez-moi.

Je n'ai pas la tête bien d'aplomb, aujourd'hui. Je suis avachi, je suis triste, je suis idiot, je suis lâche, je suis plus malheureux qu'un âne qui ne peut sortir de son ornière.

PRIMETTA *(qui rentre)*. — Qu'est-ce qui se passe, Jean ?

MARIE. — Que Dieu vous bénisse. *(Elle sort.)*

JEAN. — Rien. Regarde du côté de la ville, il y a une éclaircie de ciel pur : c'est là que doit se trouver le Paradis.

PRIMETTA. — Parlons de ce qu'il y a sur terre, Jean.

JEAN. — De l'enfer, alors ?

PRIMETTA *(en colère)*. — Jean, ou bien tu me diras ce qui t'arrive, ou bien je m'en irai ; je suis ta promise, il me semble !

JEAN. — Calme-toi, je te le dirai. Ici, on ne s'en sort pas. La terre ne nous paie pas même le pain. J'en ai assez de cette vie maigre, triste. Je veux faire comme Pierre qui gagne cinquante lires par jour à poser des briques l'une sur l'autre. Comme François, qui est devenu riche à vendre du vin baptisé. Comme Livio, qui s'amuse tous les soirs après avoir porté deux télégrammes. La ville ! Habiter la ville ! Mon Dieu ! Pourquoi faut-il que je passe toute mon existence à travailler comme une bête ? Viens, toi aussi. Nous nous marierons et nous vivrons comme des rois.

PRIMETTA *(sans lui donner d'importance)*. — J'ai compris : aujourd'hui l'idée d'aller à la ville t'est venue en tête. Ça te plairait de végéter entre quatre murs malpropres — comme un palmier dans une cour, qui s'allonge, qui s'allonge, pour chercher un peu de soleil ?

JEAN. — Penses-tu ? Végéter ? Il y a les rues. Quand on y regarde le ciel, on voit les étoiles qui marchent, entre les murs, comme de bons chrétiens. Il y a les places avec des châtaigniers et les platanes qui nous donnent de l'ombre. Pas comme ces cyprès. Nous irons nous promener ; je te donnerai le bras, et tu seras habillée aussi bien qu'une bourgeoise. Et je t'embrasserai dans les avenues sombres.

PRIMETTA. — Non, non ! Je serais bien avancée si je devais croire toutes les lubies qui passent dans la tête d'un fantasque comme toi ! Si tu tiens à y aller, vas-y. Mais moi, je ne bougerai pas. *(Une pause.)*

JEAN *(à voix lente)*. — Alors, moi non plus, je n'irai pas.

PRIMETTA. — Pour aujourd'hui, ça t'est passé.

JEAN. — Primetta ! Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'y avais pensé.

PRIMETTA. — Allons, viens, Jean ! Nous ferons ici une belle famille, avec beaucoup de beaux garçons, tous contents et sains. Et tu te trouveras très bien.

JEAN. — Très bien...

PRIMETTA. — Tu n'es pas bien, toi ?

JEAN. — Pour ça aussi, je voulais aller à la ville. Depuis quelque temps, j'ai une gêne, une brûlure à l'estomac. Le docteur m'a ordonné des bouillies qui ne me soutiennent pas.

PRIMETTA *(riant)*. — Des bouillies ! Tu ne lui as pas dit, au docteur, que c'est seulement pour les messieurs d'être malades ?

JEAN. — Ce n'est pas juste.

PRIMETTA *(d'une voix un peu sévère)*. — Dans ma famille, il n'y a que les femmes qui sont malades, quand elles accouchent.

JEAN. — Comment veux-tu que je me porte toujours bien sans consulter le docteur ?

PRIMETTA. — Prie le bon Dieu.

JEAN. — Il n'y a pas de bon Dieu.

PRIMETTA *(sursautant)*. — Il n'existe pas ? Et comment pourrait-on travailler la terre s'il n'existait pas ? C'est lui qui nous envoie les pluies et puis le soleil et qui veille à ce que l'épi naisse, sous la terre, et mûrisse et sache se nourrir lui-même comme un chrétien, et ne meure pas avant que nous l'ayons cueilli. Es-tu capable de faire tout ça, toi ? Et qui a inventé les bœufs, tout juste pour le labour, et les poules tout juste pour pondre les œufs, et les moutons tout juste pour nous faire de la laine ?

JEAN. — Lui aussi, l'esclave de la terre.

PRIMETTA. — Et pourquoi crois-tu aux diseuses de bonne aventure et aux anges, si tu ne crois pas en Dieu ?

JEAN. — Et pourquoi voulais-tu mettre la pendule à la place de mon ange ?

PRIMETTA. — L'ange, à la tête du lit, ne sert pas. Mais Dieu oui, et la pendule aussi, qui marque l'heure de se lever pour travailler, quand il fait encore nuit et que Dieu se repose.

JEAN. — Ah ! Dieu se repose, Dieu s'occupe de faire mûrir le blé, pousser les fruits et l'herbe des prés ! Dieu nous donne les pêches et les vers ! Ton bon Dieu est comme un homme quelconque, Primetta !

PRIMETTA. — Que tu es bête ! Du reste, tu ne peux pas comprendre. Ton père n'avait pas un père qui eut un père pour le lui enseigner, comme nous en avons eu chez nous, où toutes les générations ont cru en Dieu.

JEAN. — De l'amour, je ne voudrais pas lui en donner même une miette, à mon Dieu, pour ne pas te l'enlever ! Tandis que toi tu m'en prends pour le bon Dieu, pour ton père, pour ta mère, pour la terre, pour tes poules pour tes moutons...

PRIMETTA. — Pour que les choses fructifient, il faut les aimer.

JEAN. — Ça veut dire qu'au lieu d'anges, je sculpterai quatre têtes de diables.

PRIMETTA *(haussant les épaules)*. — Je m'en vais.

Jean veut l'embrasser. Elle l'esquive et sort.

JEAN. — Adieu !

Il casse sur le bord du fossé la tête de l'ange.

RIDEAU

DEUXIÈME ACTE

Le même champ, mais labouré, avec un fossé qui le divise en deux, à partir de l'olivier. Ciel très clair, mais qui se défait en vert, sur ses bords, par suite de la fatigue des choses. C'est encore l'automne. Jean, dans le fossé, pioche avec fureur. Son fils, de deux ans, adossé au tronc, s'amuse avec un harmonica.

JEAN *(piochant)*. — Eh aie donc ! Eh aie donc ! *(Pause.)*

Je sais bien que j'en finirai jamais avec ce fossé.

Il s'arrête et fait une petite caresse à l'enfant.

Mais toi, tu ne peux pas savoir comme c'est beau de n'avoir que deux ans !

Il se remet à piocher.

A deux ans, on joue. Après on travaille. Joue. Joue bien, souffle, amuse-toi. Tu n'y arrives pas ? C'est difficile ? Je t'apprendrai, plus tard. *(Pause.)*

Toi aussi tu te marieras, et tu crèveras de travail au bout de trois printemps. *(Pause.)*

Pauvre petit, comment pourrais-tu comprendre que la fatigue me creuse, peu à peu ? Quand on m'aura enterré en paix, personne ne t'apprendra à jouer de l'harmonica, mon enfant. *(Pause.)*

Et pourtant, même en ce monde il y a des choses amusantes, douces. Mais non pour ton père. Pour ton père, rien : le travail et la terre. Les riches, ah, ceux-là...

MARIE *(entre)*. — Est-ce vrai, Jean, que tu es allé travailler dans la zone contaminée ?

JEAN. — Pourquoi me demandes-tu cela ?

MARIE. — C'est Primetta qui me l'a dit. Mais en passant par l'étable, j'ai vu que le bœuf de gauche avait laissé dans la mangeoire l'avoine et l'herbe.

JEAN. — Il ne manquait plus que la fièvre aphteuse pour mettre Primetta de bonne humeur.

MARIE. — Mais est-ce vrai, oui ou non ?

JEAN *(haussant les épaules)*. — Oui, c'est vrai, j'y ai été. J'avais besoin de quelques sous, et je ne voulais pas les demander à Primetta, qui tient la caisse. Elle, tu le sais bien, m'aurait répondu : « Tu veux les boire à la taverne ; eh bien, non ». Et encore je ne le savais pas que là il y avait la fièvre aphteuse. On me l'a dit quand je rentrais.

MARIE. — Mais c'est affiché dans tous les hameaux !

JEAN. — Moi, je ne les lis jamais, les affiches. Puisque c'est le gouvernement qui les fait afficher, on n'y trouve que des ennuis.

MARIE. — Mon Dieu ! Il faudra aller chercher le vétérinaire !

Elle fait mine de partir.

JEAN *(entre ses dents)*. — Pour le bœuf le vétérinaire, pour moi, le prêtre.

MARIE. — Tu as mal, Jean ?

JEAN *(se remettant à bêcher)*. — Avant que ce fossé ne soit amené à l'ormaie du champ, Primetta ne me permettra pas d'être malade. *(Pause.)*

MARIE. — A moi tu peux le dire, si ce malaise que tu avais est devenu plus fort. Une mère ne s'étonne pas quand le fils se sent mal.

JEAN. — Ici, il ne s'agit pas de se trouver bien ou mal, mais de finir la tranchée, d'amasser des sous avec l'estomac bien portant ou malade, peu importe ! *(Pause.)*

Je ne sais pas : il me semble que maintenant je vois les choses autrement. Autrefois, de temps en temps, je me réjouissais à l'idée

que je pourrais m'enfuir le jour où je le voudrais. Maintenant, je me sens enchaîné pour toujours.

MARIE. — Repose-toi un peu ! Tu es tout en sueur et tu n'a plus de souffle. *(Pause.)*

Apprends-donc au petit à jouer de l'harmonica : il n'y arrive pas. Ça te reposera.

JEAN. — Dis, tu aimes ça, mon petit ?

Il pose la pioche et fait asseoir le bébé sur le bord du fossé en lui prenant son harmonica des mains.

Pour jouer, on souffle dans ces trous qui sont tous en ligne comme les cyprès de la haie. C'est drôle, hein ? On souffle, et il sort un son. Le son ? C'est quelque chose de plaisant qui ne ressemble ni à quand on parle, ni à quand on pleure ; pourtant c'est une voix.

PRIMETTA *(arrivant en courant).* — Ma vache est tombée malade. C'est le bœuf de gauche qui lui a passé le mal. Il râle déjà par terre avec la panse toute gonflée. Jean ! Est-ce que c'est le moment de jouer ?

JEAN. — J'apprenais au petit...

PRIMETTA. — Pendant ce temps-là les bêtes meurent.

JEAN. — Mais qu'est-ce que j'en savais ?

PRIMETTA. — Pourtant c'est toi qui as fait attraper la fièvre aphteuse au bœuf. Plus de vingt femmes m'ont dit que tu es allé travailler avec la bête dans la zone infectée.

JEAN. — Quel dommage ! Il était si blanc ! et si bien fait...

PRIMETTA. — Je m'en moque qu'il fût blanc : il était fort et gros : il coûtait des billets de mille. Tu ferais mieux de ne pas

sculpter des bœufs en bois, et de faire attention à ceux qui sont vivants.

Jean sort du fossé.

Dépêche-toi au moins d'aller le voir. Il est à toi, le bœuf, pas à un autre. Et aussi la vache. Aie au moins du remords. Tu es là d'un calme qui m'exaspère !

JEAN. — A moi ? Rien n'est à moi, ici...

Il sort.

PRIMETTA *(prenant l'enfant et le serrant sur sa poitrine).* — Mais toi, mon petit, tu ne deviendras pas comme ton père, n'est-ce pas ? Tu deviendras un paysan, de ceux qui aiment la terre. Tu aimeras qu'elle te donne beaucoup de fruits. De beaux champs, une femme robuste et un tas d'enfants.

Elle le pose à terre, elle pleure.

PRIMETTA. — Marie ! Marie ! dites-moi, vous qui voyez tout ça et qui avez de la pitié, et qui êtes si bonne, pourquoi je ne puis plus vivre ici et je me ronge... Quel mal est tombé sur cette maison ? Qui nous a jeté le mauvais sort ? Depuis trois ans, je sens monter en moi une envie de tout casser ; quand je m'éreinte à remonter notre bien, Jean a l'air de me juger méchante : il ne comprend pas que si je me résigne à faire cet effort qui me pèse tant, c'est pour la famille, c'est pour vous, c'est pour cet innocent qui n'en peut mais, que je veux voir heureux ! heureux ! heureux !

MARIE. — Mais non, Primetta. Ne te fais pas tout ce mauvais sang. Depuis ton mariage, je t'ai vue chaque jour plus susceptible et inquiète. Tu t'étonnes continuellement. Les hommes, il faut les prendre comme ils sont.

PRIMETTA. — Je ne sais pas comment prendre Jean.

MARIE. — C'est un qui aime, comme ça, se changer de temps en temps les idées, faire de la musique, sculpter. Il n'a pas beaucoup de force. Il se fatigue plus qu'un autre au travail.

PRIMETTA. — Il a toujours l'air de manquer de souffle.

MARIE. — Il faut bien le dire : depuis que vous êtes mari et femme, il a beau travailler beaucoup plus, il s'est comme qui dirait désintéressé de la terre. Autrefois, il y prenait davantage de plaisir.

PRIMETTA. — De plaisir ? Que voulez-vous dire ? Je n'y prends pas du plaisir, moi.

MARIE. — Toi, non, parce que tu l'as dans le sang. Aussi, tu ne peux pas comprendre que chacun ne l'aie pas dans le sang.

PRIMETTA. — Alors, est-ce ma faute si Jean veut jouer à planter là son bien ?

MARIE. — Tu as été un ange, Primetta, et la terre, cela fait plaisir de la regarder, depuis que tu règnes sur cette maison. Pour moi, tu penses, j'aimerais tant te voir satisfaite ! Mais entre nous, il faut que tu saches comprendre ton mari et aussi le laisser faire. Alors tu verras qu'il finira par t'obéir de bonne grâce sans qu'il s'en doute. Tandis qu'il a l'air d'être persécuté, et toi aussi.

PRIMETTA. — Mais je voudrais que Jean comprenne seulement comment il faut vivre quand on est pauvre. Il trouve folle ma manière si simple de travailler : celle que ma mère m'avait enseignée déjà quand j'étais petite.

JEAN *(rentrant)*. — J'ai appelé le vétérinaire. Pour le moment, il n'y a rien à faire.

Pause. Primetta arrache des surgeons de l'olivier. Jean les tresse nerveusement.

MARIE. — C'est terrible, ce qui nous arrive. Pourtant, j'ai peur, Primetta, que tu te désespères trop. Ce sont des malheurs qui arrivent dans toutes les étables et Dieu pouvait nous en envoyer de pires. Dans dix ans, qui y pensera ?

Un silence glacial.

Je ne voudrais pas que la maladie de nos bêtes vous rende encore plus fermés, plus renfrognés, plus ennemis. Il serait temps de faire la paix. Une paix bonne comme du pain, longue comme le temps. Vous avez tort de vous tourmenter ainsi, à faire croire que la maison soit sous un vent de désastre.

Silence.

Jean fait ce qu'il peut, il travaille tant qu'il a du souffle. Mais est-ce sa faute si le souffle lui manque vite et s'il n'a pas la passion de la terre ? Ce sont des choses que distribue le bon Dieu comme bon lui semble. Jean perd toute envie de travailler quand on lui fait des reproches.

Primetta, tu es bien courageuse, active, économe ! Mais autrefois tu étais si gaie que tu me rendais ma bonne humeur, rien qu'à te voir. Pourquoi ne te reconnaît-on plus ? A côté de Jean, qui est un peu original, tu es encore plus renfrognée et tu as l'air de ne penser qu'au travail. Autrefois, de-ci, de-là, tu aimais t'amuser.

PRIMETTA. — Je n'en sais rien moi-même, Marie. Quand j'étais à la maison, tout le travail

était bien réglé, le père nous distribuait chaque jour ce qu'il fallait faire, comme, à table, maman nous distribuait les fourchettes. Moi, je ne pensais jamais aux choses de la terre. Je pensais à l'amour, aux fêtes, aux dimanches. Je pensais à jouer et à aider maman. Pourquoi je ne pense plus maintenant qu'aux choses de la terre ? Je n'en sais rien. Mais aujourd'hui que je pourrais faire ce qui me plaît, ce n'est plus possible. Je suis liée à ce champ comme à mon petit. Je dois le nourrir, le soigner comme mon petit.

Jean. — Elle s'est montée la tête, elle veut s'enrichir. C'est une idée qui ne peut pousser que dans une tête de femme, mais ça lui passera avec le temps, comme ça m'a passé à moi.

Primetta. — Tu ne pourras jamais le comprendre, toi, qui es attaché à la terre comme le soc à la charrue, que moi, quand ma terre n'est pas belle, quand elle est mal cultivée, je souffre autant que si je voyais mon enfant sale ou malade ! Et quand une vigne traîne ses cheveux comme si elle voulait pleurer, j'en ai autant de peine que si j'étais sa mère et je la voyais blessée : il faut que je la relève, que je la soigne, que toutes ses sœurs aient la vie facile, soient bien soutenues. Et je ne veux pas que les champs se plaignent d'être abandonnés, j'aime à les peigner en les binant, j'aime à ce qu'ils soient labourés et fumés et qu'ils me montrent de belles mottes brunes et grasses qui s'écrasent peu à peu sous la bêche. L'été, quand les plantes ont soif, je voudrais plutôt me priver d'eau, mais pouvoir les en rafraîchir. Quand on parle de sa terre, Jean a toujours l'air d'une victime ou d'un imbécile.

JEAN. — Vous voyez de quelle manière elle me traite !

PRIMETTA. — Mais je ne suis pas la seule ! Personne au village n'a de la considération pour toi comme paysan. Peut-on, Seigneur, appeler mari un homme qui ne sait même pas se faire respecter ?

JEAN. — Quand sa femme, la première, ne le respecte pas ?

PRIMETTA. — Pourquoi n'es-tu qu'une loque ?

Marie prend tristement le bébé et sort.

Vierge Marie ! Faites-moi la grâce de me montrer ce qu'il y a qui ne va plus, chez nous !

JEAN. — Pourtant, chez nous, tu as été une reine. Tu as tout mené à ta guise, tu as dirigé au lieu d'être dirigée, retourné toute la terre d'en bas, où rien ne poussait, obligé hommes, femmes et bêtes à travailler. De quoi te plains-tu alors ? Pourquoi t'irrites-tu ? Que te manque-t-il ?

PRIMETTA. — Tout est différent ici. Mon père, mes frères, savaient comment se débrouiller et comment parler, en toutes circonstances. Ils étaient forts, ils commandaient. J'en avais peur. Ici, je n'ai pas peur. Je suis libre. Mais ce n'est pas facile pour moi de remplacer mari et père, tout en étant femme et mère.

JEAN. — Alors tu me reproches de ne pas te commander ? de ne pas te battre ?

PRIMETTA. — Mais non, tu ne sais pas, tu ne peux pas. Tu serais ridicule. Tu es un homme malade, toi. Je ne comprends pas quel homme tu es, toi !

JEAN. — Tu ne me connaissais pas avant ?

PRIMETTA. — Non, je ne te voyais pas tout le temps. Tu m'effrayes justement par tes changements continuels. D'une minute à l'autre tu es triste, tu es fou, tu es sans cervelle ou bien tu es gai. Tu te prépares à faire une chose : c'est à une autre que tu t'attaques, après une journée passée à bricoler, avec ta musique, tu te mets une heure à bûcher comme un insensé et tu rentres défait. Tu n'as plus la force de parler, tu te mets en rage plus qu'une guêpe, ou encore tu te trimballes des heures les bras au vent sans ouvrir la bouche et tu as l'air de ruminer qui sait quoi, de décortiquer des idées folles comme les vaches ruminent leur foin. J'espère que tu n'as pas toujours été ainsi.

JEAN. — Pas toujours. J'étais un gamin content. La terre me paraissait un jeu parce qu'elle ne m'était pas encore un poids. Pour courir derrière les moutons, j'étais le seul à pouvoir les toucher, tant ils avaient peur des autres, et cela m'amusait. Pendant que nous les gardions, nous jouions à nous battre à coups de pommes de pins avec mes camarades. On riait comme des fous en courant dans les garrigues et les pinèdes. Quand le troupeau rentrait, les agneaux se précipitaient sur les mamelles, se mettaient à téter avec un bruit de cuves en fermentation. Les brebis pleines soufflaient en s'appuyant aux barrières... Mais quand il s'est agi de traire le lait, de faire le fromage, de le vendre, de semer les prés, alors ça n'a plus été un jeu.

PRIMETTA. — Or, n'as-tu pas vu que c'est ce jeu qui t'a rendu malheureux ? Pourquoi veux-tu que ton fils t'imite ?

JEAN. — Je veux penser à lui, à mon idée.

PRIMETTA. — Mais je vois fort bien que si je te laisse faire, nous aurons de nouveau un homme mou, sans cervelle et original. Je ne veux pas d'un fils comme cela !

Jean hausse les épaules.

Mon Dieu, comment lui soutirer ce sang par qui se transmettraient les folies de son père !

JEAN. — Bien sûr, c'est une folie que de travailler comme un damné pour obtenir que tu souries, et puis...

PRIMETTA. — Mais tu crois que je m'amuse, de mon côté ? Depuis notre mariage, j'ai attendu que tu décides quelque chose pour les moutons, la vache, le veau à acheter, les fosses nouvelles à creuser, les piquets pour les souches, pour notre terre enfin, notre vie. Mais tu renvoyais toujours au lendemain. Jusqu'au jour où j'ai dû décider pour toi, m'éreinter pour toi, comme si j'étais le chef de la maison, le mâle.

JEAN. — A partir de ce moment, je n'ai plus eu une miette de paix.

PRIMETTA. — C'est justement, de ta part, ce grognement secret et continuel qui m'irrite. Parce que tu me fais la grâce d'un peu de ton travail, la moitié de ce qu'abattaient mes frères, et même mon père, tu as l'air de m'avoir sacrifié ta paix, comme si tu travaillais pour mes terres et que tu tuais mes bœufs. Je sais que tu te moques de ta famille, de ton fils. Eh bien, alors, va-t-en, va te promener. Pars bien loin. Va où il te plaira. Je resterai à la piocher, moi, cette terre, puisque tu n'as même pas la tête à y penser de temps en temps, ni la force de la cultiver sans aussitôt te dire malade !

JEAN. — Je le suis pour de bon !

PRIMETTA. — Pourquoi restes-tu ? Sur la terre, il n'y a de place que pour les bien-portants.

JEAN. — Est-ce ma faute ?

PRIMETTA. — Change de métier : fais le boutiquier, l'ouvrier. Depuis longtemps, je me demande pourquoi tu as fait la bêtise de ne pas aller à la ville quand tu étais garçon. A présent nous nous trouverons bien mieux, toi et moi. Et le petit ne serait pas venu au monde, par bonheur !

JEAN *(transfiguré)*. — Toi aussi ? Toi aussi ?

Il la prend dans ses bras et fait quelques pas en courant.

Toi, Primetta, que je serre en ce moment, toi qui est mienne, que je soulève dans mes bras, que je pourrais jeter à terre et briser comme une pierre !

PRIMETTA *(effrayée)*. — Lâche-moi ; lâche-moi !

JEAN *(criant presque)*. — Mais tu ne te souviens pas ? Tu ne te souviens pas ? Quand je pense, Primetta, que toi aussi tu m'as reproché d'être resté à la campagne, à me consumer lentement, quand je pense que si je m'y suis enraciné, c'est uniquement par amour de toi !

Il s'arrête, haletant, comme s'il allait l'abattre dans le fossé, mais Primetta, se dégageant, échappe à son étreinte.

PRIMETTA. — Je ne veux plus rester avec toi.

Elle essaie de se sauver. Jean la rattrape et la saisit par son fichu.

JEAN. — Primetta, pour l'amour de Dieu !

PRIMETTA *(dénouant le fichu)*. — Garde-le, ton fichu rouge !

JEAN. — Pour l'amour de Dieu.

PRIMETTA. — Dieu ? Tu es un homme sans Dieu !

JEAN *(la tenant toujours)*. — Primetta !

PRIMETTA. — Fioravante ! Fioravante ! Je m'en irai, je retournerai chez moi, je prendrai mon fils avec moi. Mais je veux être loin d'ici. Tu es devenu fou.

JEAN. — Non. A qui la force ? A qui l'amour de la terre ? A toi. Tu n'as qu'à rester. Remarie-toi, par dessus le marché. Et fais comme bon te semble. Moi... moi je partirai loin, dans un pays d'où je ne reviendrai pas. Pour la France, pour l'Amérique. Adieu.

Il lâche Primetta, qui se dégage en pleurant.
Jean, seul, ramasse le fichu et le regarde en silence, puis il lui parle comme à un être humain.

Et maintenant tu n'es qu'un chiffon vide, et tu me fais de la peine comme si personne ne t'aimait.

Il va au devant de Marie qui rentre.

Mère, il faut que je parte, si je reste ici, je consommerai chaque jour nos provisions de raison jusqu'à ce que nous tous nous y perdions la paix.

MARIE. — Pourquoi, Jean, pourquoi ?

JEAN. — Il y a longtemps, que vous aussi, vous me poussiez hors de la campagne.

MARIE. — Oui, mais alors tu étais seul. Tu ne peux partir maintenant avec une famille dans la pensée et, dans le cœur, l'amour de Primetta, car tu l'aimes encore Primetta, et

profondément. Et loin d'elle tu souffrirais sans cesse en te la rappelant.

JEAN. — Mieux vaut souffrir du souvenir que mourir ici de rancœur et d'épuisement. Ce qui est arrivé est trop terrible.

MARIE. — Mais je te dis que c'est de la folie ! où veux-tu aller seul et malade ?

JEAN *(haussant les épaules)*. — Il y a tant d'endroits par le monde, où sans gêner personne il est permis d'être enterré. D'une manière ou d'une autre, je trouverai du travail. Je pourrai retrouver, en France, un camarade de régiment.

MARIE. — Mais enfin, ce départ est une affaire qui ne s'arrange pas du soir au matin. Et ton fils ? Tu n'y penses donc pas ? Nous en reparlerons demain, quand tu seras plus calme. Et avec l'aide de Dieu tu trouveras la bonne voie.

JEAN *(secouant la tête)*. — Primetta m'a dit que j'étais un homme sans Dieu. *(Pause.)*
Qu'est-ce que j'ai donc, en ce monde ?

MARIE *(avec gravité)*. — Tous peuvent avoir Dieu quand ils veulent, parce que Dieu est bon et qu'il existe dans le ciel justement pour consoler les chrétiens qui souffrent.

JEAN. — Ton Dieu ne ressemble pas à celui de Primetta.

MARIE. — S'il t'oublie, le sien n'est pas le vrai. Tu dois être certain que, où que tu ailles par le monde, tu auras avec toi le Dieu que tu imagines, un Dieu qui vous donne l'espérance et la paix. Et quand le soir tu lui demanderas une grâce, tu te sentiras consolé en pensant que ta mère aussi, aux heures de

la nuit, prie la Vierge pour que tu sois heureux et qu'elle éloigne de cette maison la discorde et les pleurs.

Elle s'agenouille devant l'autel et prie.

JEAN. — Mère, j'ai oublié l'« Ave Maria ».

MARIE. — Agenouille-toi avec moi, je te l'apprendrai pour toujours. On a construit ce petit autel à la Madone parce qu'elle avait fait retrouver ici il y a bien longtemps la lumière à un aveugle. Et quand je suis venue la prier dans les mauvais moments, la Madone m'a toujours exaucée. Veux-tu qu'elle refuse, à présent, de supplier Dieu pour qu'il nous rende la paix ?

JEAN. — Oui, la Vierge Marie, avec son fichu rouge et sa robe bleue.

Il s'agenouille.

MARIE. — Je vous salue, Marie pleine de grâces.

JEAN. — Je vous salue, Marie pleine de grâces.

MARIE. — Le Seigneur est avec vous.

JEAN. — Le Seigneur est avec vous.

MARIE. — Vous êtes bénie entre toutes les femmes. *(Pause.)*

JEAN *(se relevant)*. — Il est inutile, mère, personne ne pourra jamais me consoler.

Il se sauve en courant.

MARIE *(d'une voix qui tremble)*. — Jean ! *(Silence.)* Jean !

Elle se retourne vers l'autel.

RIDEAU

TROISIÈME ACTE

Toujours la même terre. Le ciel indique que le soir approche. Marie et Primetta se tiennent debout au milieu du champ.

PRIMETTA. — Et alors ?

MARIE. — Mon mari était enfant trouvé, comme tu le sais. Mais une famille de métayer l'adopta. Par un enchaînement de mariages et de morts, il finit par se trouver à la tête du domaine, vers ses vingt-cinq ans.

PRIMETTA. — C'est ainsi qu'il vous prit pour femme.

MARIE. — Oui, moi aussi, comme toi, je sortais d'une race de paysans, et je croyais que tous les hommes étaient comme mes frères.

PRIMETTA. — Tandis qu'une fois mariée, vous avez vu que votre homme ne leur ressemblait guère...

MARIE. — Je ne pouvais pas le croire. Il pensait à tant de choses qui n'avaient que faire avec son travail ; il ne dirigeait pas, il ne commandait pas, il travaillait peu, tant bien que mal. A le voir de la ferme, notre domaine était le plus vilain, tandis que nous devenions toujours plus pauvres. Pour nous tirer d'affaire, il fallait user de moyens pas toujours bien propres, comme de vendre l'engrais ou de tirer sur notre moitié jusqu'à en faire trois quarts.

PRIMETTA. — Oh ! Mais ça s'est toujours fait chez nous.

MARIE. — Oui, au fond, il n'y a pas grand mal à ça, encore faut-il savoir comment s'y prendre. Je ne sais pas : chez mes parents, en somme, cela me paraissait naturel, mais pas chez nous.

PRIMETTA. — Alors vous avez crié, vous vous êtes imposée...

MARIE. — Je pleurais. Je n'arrivais pas à comprendre ! On m'avait appris que les femmes doivent obéir et j'étais toujours prête à obéir, moi, depuis l'aube jusqu'au soir. Et je me débarrassais de mon ouvrage, comme une forcenée, pour pouvoir ensuite aider mon homme.

PRIMETTA. — Mais lui, au moins, vous en savait gré...

MARIE. — Il n'y faisait même pas attention. Il me laissait libre ou bien il me faisait faire du travail sans aucun sens, et je me rongeais à lui obéir ; alors j'avais toujours un air ennuyé, harassé.

PRIMETTA. — Vous ne lui répondiez donc pas quand il vous imposait des besognes injustes ?

MARIE. — Parfois si, mais alors il entrait dans des colères terribles. J'avais peur, peur, et je pleurais, mais toujours en cachette, les femmes ne doivent se montrer que de bonne humeur, sinon les hommes en ont vite assez. Alors, un jour, j'ai décidé qu'au lieu de répondre (cela ne se doit pas), il fallait faire les choses à mon idée, pour le mieux, sans rien dire.

PRIMETTA. — Mais alors, il se sera vexé plus qu'avant...

MARIE. — Il ne s'en aperçut pas, au contraire, il fut content. C'est ainsi que sont les hommes. Inutile de se demander pourquoi. Alors, tant que je pouvais le faire sans qu'il s'en doute, j'ai pris la direction, et la terre s'améliorait, parce que moi, vois-tu, je suis

née et j'ai grandi dessus, et pour moi la terre c'est une passion... Ce jour-là j'ai compris, Primetta, que mon mari était d'une autre race, peut-être une race citadine, et qu'on ne pouvait exiger de lui l'amour de la terre. Qui le lui aurait mis dans le sang ? Et, d'autre part, était-ce sa faute si des parents sans cœur l'avaient abandonné ? Je me suis résignée, et il a fini par s'accommoder de sa femme. Mais sais-tu quand je me suis reprise à désespérer ? *(Pause.)*

Quand j'ai vu dans mon fils renaître le père.

PRIMETTA. — C'est donc pour ça, Marie, que vous compreniez tant de choses qui demeuraient cachées pour nous ?

MARIE. — Jusqu'à ce jour, j'avais espéré que tout s'arrangerait, que vous auriez trouvé d'instinct un accord, sans que votre dissemblance vienne au jour. Parce que des fois, il vaut mieux ne pas s'en rendre compte, Primetta. Mais maintenant... *(Pause.)*

PRIMETTA. — Alors... *(Pause.)*

Nous recommencerions, comme quand vous vous êtes mariée, vous ?... *(Pause.)*

Mais maintenant je suis seule. *(Pause.)*

Que faut-il que je fasse ? Quand quelque chose ne me plaît pas, il faut que je le dise, même à mon mari. Et puis, voilà, un homme comme lui, ça ne me fera jamais l'effet d'un mari véritable. Au fond, je l'aime pourtant bien, mais comme un fils mauvais sujet qui mérite qu'on le gronde.

MARIE. — Eh bien, si maintenant il revenait...

PRIMETTA. — Il ne reviendra pas ; il est parti ce matin à l'aube sans rien me dire.

MARIE. — Mais si, à moi il m'a répondu, quand il m'a embrassée, qu'il allait à la pépinière choisir des plants d'oliviers pour venir les planter ce soir. Je ne sais du reste pourquoi il avait choisi cette heure.

PRIMETTA. — Le soir ?

MARIE. — Primetta, si tu te mettais ici ?...

PRIMETTA. — Où ?

MARIE. — Sous l'olivier. Je vais m'en aller et te laisser.

PRIMETTA. — Pourquoi ?

MARIE *(en lui prenant les mains)*. — Il faudrait lui montrer combien tu l'aimes encore et le prier de rentrer, en lui demandant pardon. Ça te répugne ? Tu ne t'en sens pas la force ? Pourtant, si tu veux qu'il reste, si tu ne souhaites pas qu'il s'en aille mourir de misère qui sait où, par dépit, par désespoir, il faut qu'il entrevoie dans cette maison détruite une espérance de paix. *(Pause.)*

Il arrivera avec le visage bouleversé, tu t'apercevras à ses traits tirés qu'il est furieux. Mais il ne faut pas que tu aies peur, tu sais bien qu'au fond il sera heureux de retrouver sa femme qui l'attendait. Il criera : « Qu'est-ce que tu veux ici ? » Alors, au lieu de lui répondre comme tu le fais d'habitude, de ta voix dure, tu lui diras : « Je t'attendais ». Et lui : « Fiche-moi la paix ». Mais aussitôt après, sans attendre que tu reprennes : « Parle, dis-moi ! » Alors toi : « Jean, il faut oublier ce qui s'est passé hier ». « Non, je ne l'oublierai jamais ! » Et toi : « Alors, tu veux partir ? » « Oui. » « Quand ? » « Je ne sais pas.» (Car il n'a encore rien pu décider.) Tu te tairas un moment. Ensuite tu parleras comme ton cœur

te le dictera, sans habiller d'épines tes bonnes pensées. Tu lui diras qu'hier vous ne pouviez pas parler d'une manière raisonnable, parce que vous étiez en colère. Et quand il sera ébranlé, adouci, tu lui mettras les bras autour du cou, tu le serreras très fort et tu ne le laisseras pas partir. Tu réussiras, si tu en as le désir, car les bras de la femme sont plus forts que ceux de la mère.

Elle tend l'oreille, puis fait un signe et se sauve vite d'un côté ; de l'autre entre Jean, qui pousse une charrette pleine de plants d'olivier, avec la paille autour des racines enrobées de terre. Primetta se tient immobile sous l'olivier.

JEAN *(d'une voix calme)*. — C'est bien que tu sois ici, comme cela je peux te dire adieu.

PRIMETTA. — Me dire adieu ?

JEAN. — J'ai décidé de partir pour la France par le train de minuit. J'ai déjà retenu ma place dans la diligence.

PRIMETTA *(stupéfaite)*. — Pour de bon ?

JEAN. — Oui.

PRIMETTA. — Et ta mère ?

JEAN. — Ce matin, je l'ai embrassée, comme pour toujours. Et je lui ai dit adieu au-dedans de moi-même, mais je ne lui ai rien dit, car je savais que je n'aurais pas pu m'empêcher de pleurer et qu'elle aurait essayé de me retenir. Et tu comprends que je ne veux pas de ces scènes. C'est déjà assez comme cela. *(Pause.)*

A toi, je te le dis, parce que tu ne voudras pas me retenir, ni te mettre à pleurer.

PRIMETTA *(elle a comme un sursaut réprimé)*. — Mais... *(Pause.)*

JEAN. — Que voulais-tu dire ?

PRIMETTA. — Je ne sais pas. Je m'attendais à te voir tout autre, comme hier. Ce calme... *(Brusquement.)* Et le petit, tu n'y penses pas, n'est-ce pas ?

JEAN. — Si, j'y pense. Je suis allé le voir à présent, en cachette de tous, tandis qu'il jouait. Je lui ai donné un gros harmonica qui fera enrager sa maman. *(Il sourit.)*

Et puis, j'ai eu une autre bonne idée. Je suis un peu fou, moi : dans la pépinière, j'ai choisi dix plants et je les planterai dans le fossé pour que le petit dise ensuite : « Ce sont les oliviers qu'a plantés papa avant de partir. »

Il enlève sa veste et commence à décharger les plants.

PRIMETTA *(d'instinct).* — Tu ne vas pas les planter sans faire des rigoles ?

JEAN *(s'interrompant dans son travail et riant).* — Je reconnais ma Primetta : celle des rigoles.

PRIMETTA *(un peu honteuse).* — Sans ça les oliviers pourrissent...

JEAN *(fâché).* — Ils pourrissent ! Mais maintenant tu peux dire et tu peux faire ce que tu veux, je ne m'en fâche plus. Il me semble que je suis déjà parti. Je vois les choses comme si j'étais déjà en France et comme si celui que tu vois n'était plus Jean. Pourtant, je n'arrive pas à me représenter parti dans cinq minutes.

PRIMETTA *(avec un accent dans lequel elle réussit mal à ne pas mêler sa rudesse habituelle).* — Reste.

JEAN. — Tu entends, quel ton !

PRIMETTA. — Ah ! Tu es heureux ? Tu es content de t'en aller ?

JEAN. — Non Primetta, comment peux-tu me le demander ? Je sens un poids énorme ici. Et quand je promène mon regard autour de moi, sur mon pays, en pensant qu'il me faut le regarder une bonne fois encore, parce que, bientôt, ces choses que je vois, il faudra que je les imagine...

PRIMETTA. — Mais tu ne pouvais pas les supporter !

JEAN. — Elles sont pourtant belles. Et puis, tout le monde me connaît ici.

PRIMETTA. — Une belle réputation !

JEAN *(haussant les épaules)*. — Qu'importe ! Par ici ou par là, à quatre ou cinq lieues à la ronde, quand je rencontre quelqu'un je peux lui dire : Bonjour, Pierre ! Et celui-là me répond dans ma langue. Te représentes-tu ce que veut dire un pays où personne ne te connaît ni ne parle comme toi ? *(Pause.)* Et puis, dans mon pays, quand je marche sur les grand'routes, je pense : « Ici passait Primetta pour porter le lait et moi je la suivais quand j'étais petit.» Je sais où est l'arbre qui me rappelle : « Ici j'ai embrassé Primetta pour la première fois, et le champ où je t'avais accompagnée un soir, après des vendanges, et la pierre sur laquelle nous nous sommes assis, serrés l'un contre l'autre, pour fabriquer des rêves. » Et une chèvre qui me rappelait ta chevrette quand je venais la regarder traire. Tu ne t'en es pas aperçue ; mais si j'ai pu vivre ici jusqu'à présent, c'est que je te retrouvais partout comme autrefois, chaque fois que tu n'étais pas là, devant moi.

PRIMETTA. — Alors, pourquoi t'en aller ?

JEAN. — Ce n'est pas toi qui me l'as crié hier ?

PRIMETTA. — Aujourd'hui, je te demande de rester.

JEAN. — Tiens ! Mais tu ne fais pas attention à ceci : que, si je reste, la journée d'hier tombera comme une ombre immense sur toute notre vie.

(D'une voix lente.) Tu ne penses pas, Primetta, que rien n'a changé, depuis un mois, sinon ce qui a empiré. Aujourd'hui, tu voudrais me retenir, mais quand je t'aurai dit : « Je reste », tu croiras aussitôt que je n'aurais pu dire autre chose que « je reste ». Et tu recommencerais comme avant, tant ma présence serait de nouveau naturelle. Car tu ne comprendras jamais le goût que j'ai à jouer de l'harmonica, à donner une note de couleurs plaisantes au mur de ma maison, à me promener la nuit.

PRIMETTA. — Et tu ne comprendras jamais la joie d'avoir une terre.

JEAN. — Justement. Et nous nous heurterons toujours davantage, parce que je ne pourrai pas oublier ce que tu m'as dit hier.

PRIMETTA. — Et toi, tu as voulu me jeter à terre.

JEAN. — Alors l'ennui, la rage, le désespoir et les souvenirs me creuseraient si vite que je réussirais à me tenir debout juste assez pour renverser le malheur sur toute cette maison. Ou encore, je me consumerais lentement sans que tu le saches, pour mourir d'épuisement et d'humiliation. Il vaut donc mieux que je m'en aille — que je m'en aille — que je m'en aille...

PRIMETTA. — Mais où ?

JEAN. — Je vous le ferai savoir. *(Pause.)* Et penser que je ne connais rien ! Que dans quelques heures, je serai au milieu d'étrangers !

PRIMETTA. — Tu as peur ?

JEAN. — Non, je n'ai pas peur ! Pourquoi me demander si j'ai peur ?

PRIMETTA. — Parce que c'est la vérité. Et l'argent ?

JEAN. — Il me reste quelque chose en poche. Mais je ne veux rien de toi : vous en avez besoin pour payer le bœuf. Qu'est-ce que j'ai à craindre, moi ? Je suis un homme seul, je me moque du monde. Et puis je n'en ai pas pour longtemps à vivre. De quoi aurais-je peur ?

Pause. Il tire de sa poche le fichu rouge de Primetta et le lui tend.

Tiens.

PRIMETTA *(le prend et le retourne dans ses mains).* — Mais moi, toute seule, que vais-je faire ?

JEAN. — Bah ! Je ne reviendrai certes pas. Et puisque tu es jeune et belle, un autre te prendra. Mon Dieu ! Quand j'y pense, Primetta, il me vient une tristesse lourde. Est-ce possible ? Et je songe à ma fiancée. Nous riions ensemble : à présent, elle rira avec un autre, dame oui. Il faut donc partir vite, et n'y plus penser. Et alors à quoi penser ? On oubliera toute la vie jusqu'à ce moment-ci.

Non, encore un instant, mais qui passe. Ce sera comme si on commençait la vie à trente ans. Ma jeunesse, j'y penserai comme à celle d'un autre : elle sera comme une ombre qui

ne colle pas aux pieds. Je la verrai comme à travers une vitre. D'autres amis, un cimetière inconnu (combien de morts que je ne connais pas ! Combien de vivants que je ne connais pas !) Et tout ça parce que tout à l'heure j'entendrai le conducteur crier : « Ohé ! Jean ! » La diligence descendra la côte. Je me dirai : Voilà la maison que je vois pour la dernière fois (pourquoi diable ?) Ma femme se remariera (avec qui, pour quelle raison ?) Et ma mère ? ma mère ?

Tandis qu'il parle, il finit de décharger les plants. On entend une voix.

UNE VOIX. — Ohé ! Jean !

Jean, pétrifié, laisse tomber un plant.

UNE VOIX. — Ohé ! Jean !

Jean esquisse un mouvement. Primetta, pour lui dire adieu, ne sait que faire du fichu et se le remet sur la tête.

JEAN. — Ce fichu !

PRIMETTA *(anxieusement)*. — Quoi ?

JEAN. — Comme le jour du mariage : le fichu rouge, la robe bleue. Notre Madone...

PRIMETTA. — Alors, adieu... *(Pause.)*

LA VOIX *(plus forte)*. — Ohé ! Jean !

JEAN *(immobile et bras ballants)*.

LA VOIX. — On te voit très bien, tu sais ! Tu courtises ta femme ? Tu viens ou tu ne viens pas ? *(Silence.)*

Un ! *(silence.)* Deux ! *(silence.)* Trois ! Et va-t-en au diable. *(Claquement de fouet.)*

JEAN. — Tu étais comme ça, alors. *(Pause.)*

PRIMETTA. — Alors tu restes ? *(Pause.)*

Mais ne plante pas les oliviers sans leur faire des rigoles.

JEAN. — Ce sera l'enfer ; puisque tu es si belle et que je n'ai pas eu le courage de partir.

Primetta veut embrasser son mari, mais Jean l'écarte, remet les plants dans la charrette et pousse Primetta dans les brancards.

JEAN. — Tiens ! Tiens ! les voilà tes sacrés oliviers. Personne n'y touchera, à tes oliviers.

Primetta est poussée doucement hors du champ. Jean reste seul, immobile. Il tombe à genoux devant le petit autel.

Vierge Marie, je ne sais comment te prient les hommes, mais comme tu es une femme et que tu es pitoyable, tu comprendras que maintenant, pour la première fois, je crois en toi, et j'ai tant besoin qu'on m'aide...

FIN

TABLE

Pages

PRÉFACE 7

QUAND LES HOMMES RÊVENT
ou POIDS D'OR. 13

LA CHEVELURE DE BÉRÉNICE 113

LES CAMPAGNES SANS MADONE. 171

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 29 SEPTEMBRE 1942
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE DE
« LA TRIBUNE DE GENÈVE »